N° 872 45e Année T. CCLV 15 Octobre 1934

# MERCVRE

## DE

# FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE








---

*PRIX DU NUMÉRO*

***France, 5 fr. — Étranger :*** 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# LE PATRIOTISME
# ET LE MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE
# EN INDOCHINE FRANÇAISE

### D'APRÈS LES DOCUMENTS ANNAMITES

—

## I

### LE PATRIOTISME ANNAMITE

A propos de l'émancipation complète de l'Indochine, « considérée comme le terme obligatoire de l'évolution qui doit présider à notre occupation coloniale », on a parlé du patriotisme annamite en l'attribuant tantôt à des individus, tantôt à des collectivités, mais sans se mettre en peine de savoir s'il existe réellement chez nos protégés, et tel que nous le concevons d'ordinaire.

Il peut donc être intéressant de procéder à des recherches et à des vérifications dont on ne s'est guère soucié. Et la meilleure méthode à suivre, en cette occurrence, consisterait — sauf erreur — à étudier les expressions spécifiquement annamites du sentiment national et de l'amour du pays natal, aussi bien dans la légende et l'histoire que dans les réalités présentes.

Partant de là, nous examinerons en premier lieu les textes en langue vulgaire, relatant les gestes de héros considérés par les Annamites comme les plus pures incarnations du patriotisme local.

En second lieu, nous essaierons de dégager les caractères du nationalisme moderne d'après des documents récents empruntés soit à la presse, soit aux écrits des

deux plus fameux protagonistes du parti de l'indépendance, Phan-châu-Trinh et Phan-bôi-Châu.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient de définir les représentations mentales auxquelles correspondent, chez les Annamites, les mots français que nous allons être obligé d'employer pour traduire certains vocables dont le sens exact ne peut pas toujours être rendu exactement par un seul terme de notre langue.

L'expression « *thánh* », que nous rendrons faute de mieux par « *saint* », s'applique aux mortels réalisant, ou ayant réalisé, durant leur vie terrestre, la plus haute somme de qualités intellectuelles et morales.

Les Annamites chrétiens emploient ce mot pour désigner les saints et les saintes canonisés. Les Annamites païens confèrent l'épithète « thánh » à certains personnages héroïques de la légende et de l'histoire, aussi bien qu'à certaines célébrités contemporaines, ...à Gandhi, par exemple.

Conformément à l'usage, nous avons traduit par « *génie* » le mot annamite « *thân* » qui désigne des entités le plus souvent anthropomorphes, mais d'une intelligence et d'une puissance surhumaines. Elles peuvent se métamorphoser, disparaître, réapparaître à volonté. Elles commandent aux éléments, aux animaux, aux épidémies, aux démons, etc. Elles ne dédaignent pas d'avoir un commerce charnel avec les humains et, dans la légende, tout père inconnu est présumé génie. Elles se montrent, selon leur nature ou selon les circonstances, très amènes et bienfaisantes, ou formidables et dévastatrices.

La plupart des villages ont une pagode (« *diên* » ou « *dên* ») dédiée à leurs génies protecteurs. Certains lieux aussi.

Les génies peuvent être l'objet de distinctions honorifiques conférées par le roi... voire même de sanctions, l'exil, par exemple.

Dans le langage d'aujourd'hui, le mot « *quôc* » est pris

dans le sens de « *patrie* ». Mais il signifie le plus souvent *royaume, nation, pays, Etat.*

Les textes que nous allons passer en revue nous donneront des indications plus complètes sur ce point.

§

Nous avons choisi les plus répandus, et, partant, les mieux connus des indigènes. Il importe plus, en effet, pour atteindre notre but, de consulter des documents populaires, que des études conduites selon les règles rigoureuses de la critique historique.

Ces documents nous retracent les hauts faits de quatre personnages : trois hommes et une femme.

Ce sont, en suivant l'ordre chronologique :

1° Le saint Giong, qui vécut du temps des rois Hùng, époque légendaire, bien antérieure à l'ère chrétienne;

2° La reine Trúng, héroïne tonkinoise, qui régna sur le Linh-Nam, de Són-Tây à la mer de Chine, de 39 à 43 après Jésus-Christ;

3° Ly-thuong-Kiêt, un général, contemporain de Philippe-Auguste. Il repoussa victorieusement deux formidables invasions chinoises, servit trois rois de son pays, et mérita le titre de « lieutenant général du royaume de Viêt »;

4° Le saint Húng-Dao, un général comme Ly-thúóng-Kiêt, et qui se couvrit de gloire en infligeant aux envahisseurs chinois des défaites si sévères qu'ils n'osèrent plus renouveler leurs incursions tant qu'il vécut.

Il mourut en la huitième année de Trân-anh-Tôn (environ 1300 après Jésus-Christ).

Le saint Gióng serait né miraculeusement au village de Phú-dông (1) (province de Bac-Ninh), d'un génie à la taille colossale et d'une vieille femme de plus de soixante ans, qui le porta douze mois.

Il avait trois ans et il avait vécu semblable à un petit animal toujours couché et muet, lorsque passa dans le village un courrier royal chargé de promettre, de la part

(1) Phù-dông signifie en langue mandarine : « Secours au pouvoir légitime ».

de Sa Majesté, les plus grands honneurs à qui parviendrait à vaincre les hordes chinoises en train de piller et d'incendier le pays.

L'ayant entendu, l'enfant s'assit et parla :

« Dites au roi de me faire forger un cheval de fer, une grande massue en fer et un chapeau de fer, et qu'on m'apporte tout cela ici, afin que je vienne au secours de notre souverain... Et quant à vous, ma mère, ajouta-t-il, ne craignez rien. Donnez-moi seulement à manger ! »

On obéit. Et à mesure qu'il engloutissait l'énorme quantité de victuailles qu'on lui apportait, on le voyait grandir.

Lorsque sa taille eut dépassé dix coudées, il se coiffa du chapeau de fer, empoigna la massue et se mit en selle. Et le cheval se mit à bondir et à jeter du feu par les naseaux. Alors le héros cria :

« Je suis le général en chef des armées célestes! »

Il fondit sur les troupes ennemies et il les tailla en pièces. Après quoi, lui et son coursier prirent leur vol et disparurent dans les nuages.

Le roi fit ériger un temple à sa mémoire; et, ayant pris les deux caractères formant le nom de son village natal, Phû-dông, il les introduisit dans la rédaction d'un rescrit commémoratif signifiant : « Le roi des cieux a secouru notre gouvernement. »

Les sœurs Trúng étaient filles d'un grand feudataire du Giao-chi, dont le domaine, My-Linh, passe pour avoir été compris dans les limites de l'actuelle province de Són-Tây.

L'aînée, nommée Trac, fut donnée en mariage au seigneur Thi-Sách, descendant des rois Hùng.

Or, à cette époque, le pays Giao-Chi était une colonie chinoise administrée par un gouverneur nommé Tô-Dinh, homme méchant et ombrageux.

Soupçonnant l'époux de Trúng-Tràc de fomenter une révolte, il le fit assassiner.

Furieuse et voulant venger son mari, Trac, aidée de

sa sœur Nhi, ameuta le pays, réunit une armée de plus de cent mille hommes et marcha contre To-Dinh, qui fut vaincu et tué.

Proclamée reine, l'héroïne exerça le pouvoir pendant trois ans. Mais l'empereur de Chine envoya pour la réduire son meilleur général, le fameux Mã-Viên, à la tête d'une puissante armée. La rencontre eut lieu non loin du grand lac de Hà-Nôi, et les troupes de la reine Trúng, vaincues, durent battre en retraite jusqu'au village de Hát-Môn, près de Són-Tây.

Pour échapper au déshonneur, les deux sœurs se jetèrent dans le fleuve Hát-Giang, et s'y noyèrent.

Elles sont l'objet d'un culte commémoratif et propitiatoire, officiellement reconnu par deux rois, et leur temple, communément appelé « pagode des Dames », existe encore aujourd'hui tout près de Hà-Nôi.

Le menu peuple les considère comme investies d'un pouvoir mystérieux de la plus haute efficacité. Les deux rescrits royaux qui les concernent rendent hommage à leurs vertus guerrières et privées, mais, ce qui est remarquable, ne saluent pas Tràc du titre de reine (2). Elle et sa sœur sont qualifiées de « *phu-nhân* », titre porté par les épouses royales de deuxième rang. En fait, la reine Trúng ne fut pas la première femme d'un roi, et le protocole en tient compte.

Ly-thúóng-Kiêt s'est signalé par une victoire décisive remportée dans des circonstances particulièrement difficiles.

C'était à l'époque des grandes incursions chinoises ordonnées par les empereurs Tõng (960-1280 ap. J.-C.).

Lorsque les armées annamites furent en présence des forces ennemies qui, selon la chronique, ne comprenaient pas moins de 870.000 hommes, elles perdirent courage.

Mais Ly-thúóng-Kiêt avait noté la confiance absolue des gens du pays en la puissance de leurs génies protecteurs. Il pensa non sans raison que, si les génies se

(2) « Hoàng-hâu » ou « nû'-vúóng ». Le premier de ces deux termes désigne la première femme du roi — il est protocolaire. Le second peut s'interpréter par « femme ayant régné en souveraine ».

déclaraient ouvertement contre l'envahisseur, le moral de ses soldats s'en ressentirait.

Il fit donc poster secrètement des hommes à lui derrière les autels avec ordre de réciter au moment opportun, et de leur voix la plus caverneuse, des oracles de son cru ordonnant aux humains de respecter les frontières établies par les puissances célestes.. Il va de soi que ces frontières étaient précisément celles que les Chinois voulaient violer.

L'effet obtenu fut tel que les gens du Viêt-Nam, ragaillardis, infligèrent aux enfants de Hán une défaite dont le souvenir a traversé les siècles.

En la pagode Lich-dai-dê-vúóng, lors de la quatrième année de son règne, le roi Minh-Mang (1820-1841) a consacré officiellement le culte commémoratif rendu au héros.

Húng-Dao, de son véritable nom Trân-quôc-Tuân, commença de se distinguer en dissuadant son roi Trân-nhân-Tôn (1279-1293) de capituler devant une nouvelle invasion chinoise, ordonnée par les rois Nguyên, et conduite par O-mã-nhi.

Investi du commandement suprême alors que la situation paraissait désespérée (la Cour établie à Thanh-Long s'était réfugiée dans le Nghê-An, à plus de 300 kilomètres au Sud), Húng-Dào réussit, après une dure campagne de dix ans et des fortunes diverses, à bouter les Chinois hors du pays de Viêt; et non sans avoir fait prisonnier O-mã-nhi et son état-major.

Il est honoré du titre de *saint* et de *grand maître*, il passe pour être investi d'une vertu secrète et très grande, et le temple de Vàn-Kiêp, dans la province de Bàc-Ninh, construit sur l'emplacement d'un de ses retranchements, est placé sous son invocation.

Le rescrit royal qui le concerne peut s'interpréter ainsi :

Il fut un grand maître et il a donné un sublime exemple. Eminent dans notre royaume il s'est haussé par sa bonté d'âme et ses talents militaires au rang d'un grand roi.

Húng-Dao (littéralement : « qui exalte un enseignement ») est, au Tonkin, l'objet d'un culte populaire qui s'adresserait moins au chef de guerre qu'au thaumaturge. Son seul nom prononcé met les diables en fuite, et son adversaire O-mã-nhi, plus connu sous le sobriquet de « Pham-nhan » (2 *bis*), est devenu un esprit malfaisant, errant sans cesse sur la terre à la recherche des victimes.

§

Nous avons cherché en vain, dans les récits qui viennent d'être résumés, des raisons de considérer les héros dont ils nous entretiennent comme de véritables patriotes.

Cette expression et l'idée qui lui correspond en sont également absentes. Et elles font défaut dans les rescrits royaux dont nous avons parlé.

Le saint Gióng est un génie qui prend parti pour les Annamites, car tel est le bon plaisir du roi des Cieux. A noter aussi que le roi, dans sa proclamation, fait appel non pas à l'amour du pays natal, mais à l'intérêt et à l'ambition de ses sujets.

Trúng-Tràc est, avant tout, une amoureuse qui venge son mari assassiné.

Ly-thúóng-Kiêt et Húng-Dao sont des chefs d'armée fort habiles, courageux et loyaux; mais ils apparaissent plus comme d'excellents fonctionnaires que comme des patriotes. Quant au menu peuple, ce que nous connaissons de son histoire nous le montre comme mû par l'instinct de la propriété et par l'instinct de la conservation.

L'ennemi tue, incendie et pille. Ces violences appellent le désir des représailles et exaltent le souci de défendre sa vie menacée.

Qu'aux instants de découragement et de panique, apparaisse un homme énergique, tout le monde s'accroche à lui, à commencer par le roi. « Commande, et nous t'obéirons. » Cette phrase, qui intronise un dictateur, est vieille comme le monde. Elle a fait Ly-thúóng-Kiêt et Húng-Dao.

(2 *bis*) En français : « Face d'abeille ».

Doit-on la considérer comme procédant d'un patriotisme à la Jeanne d'Arc? C'est très discutable. D'autant plus discutable que dans les préceptes de morale sociale classique il n'est pas question du sentiment patriotique. En revanche, nous y trouvons le terme « *ngãi* » ou « *nghia* », qui implique l'idée de fidélité au souverain, de dévouement à l'autorité légitime, de reconnaissance pour un bienfait reçu. On retrouve encore ce mot quand il s'agit de la foi conjugale. En rapprochant ces considérations linguistiques des institutions sociales confucéennes, dont les Annamites sont encore fortement imbus, on en arrive à conclure que la notion de patrie s'est longtemps confondue pour eux avec celle de la famille, du clan, de la race dont on est issu et dont le souverain, désigné par le ciel, est à la fois le père et la mère.

Il faut arriver à la période contemporaine pour découvrir dans les expressions du nationalisme une discrimination entre la nation dont on fait partie et la terre où l'on est né.

Néanmoins, un fait subsiste, extrêmement remarquable, selon nous, et caractéristique. Jamais, au cours des âges, les Chinois ne sont parvenus à réduire complètement les Annamites et à les absorber. Les quatre héros revendiqués aujourd'hui par nos protégés, comme leurs champions de l'indépendance nationale, ont ce trait commun d'avoir lutté contre l'envahisseur chinois.

Et enfin, nulle part, les récits qui les concernent ne font mention d'une tension diplomatique, d'incidents de frontière, de lutte économique, bref, d'un *casus belli* quelconque entre l'Annam (3) et la Chine, permettant de se rendre compte d'où serait venue la provocation.

A cette époque, les troupes de la dynastie royale des An avaient envahi le pays du Sud et le ravageaient...

Il y avait la guerre chinoise et O-mâ-nhi avait conduit son armée dévastatrice et pillarde dans le pays du Sud.

(3) Le pays annamite s'est appelé Xich-qui, Vàu-Lang, Linh-Nam, Viêt-Nam, Giao-chi... Les indigènes disent généralement, en parlant de leur pays : *mioc Nam*, terme vulgaire, et *dai-Nam-Quôi*, terme académique et officiel. En style révolutionnaire, il faut, on doit dire, Viêt-Nam (pays au delà du Midi).

Voilà les phrases-types. On y trouve le verbe « *cúóp* », qui signifie *enlever de force, voler, frustrer*, et s'applique aussi bien aux méfaits des pirates qu'aux opérations guerrières. A noter que, dans les proclamations antifrançaises actuelles, nous sommes qualifiés de « *bôn-cúóp* » (littéralement : *ramassis de pillards*), terme qui nous assimile aussi bien aux hordes chinoises de jadis qu'aux pirates du temps présent.

La haine de l'étranger envahisseur, le désir irréductible de s'affranchir de sa tutelle, une sourde rancune des revers ou des sévices infligés par lui, tels apparaissent encore les traits fondamentaux du nationalisme annamite.

Mais, aujourd'hui, viennent s'y greffer des apports nouveaux :

Autrefois comme de nos jours, l'Annam doit être maître de ses destinées et j'ai voulu en refaire une nation (4).

Tel est en substance le programme révolutionnaire actuel. Le pays natal qu'il convient d'affranchir est appelé constamment « *notre Viêt-Nam* » (« *Viêt-Nam ta* »); et le pronom personnel « *ta* », en affixe, qui exprime la possession, résume ces opinions de Phan-bôi-Châu :

La nature a dispensé à nos ancêtres comme à nous les bois, les métaux précieux et la mer. Dans un grain de riz, il y a une goutte de sang; et pour un fil de coton usé, combien de fois s'est-on brûlé les doigts!...

Maisons et temples de chez nous, jardins et rizières du dedans et du dehors, ô travaux de toute sorte, que d'os et de sang vous avez coûté!

Ce langage métaphorique exprime fortement la valeur et la nature du patrimoine durement et longuement constitué par les ancêtres. « Il est à nous, Annamites, et légitimement notre bien. Ne le laissons pas prendre, et ne le gaspillons pas ». Telle est, en somme, l'idée maîtresse de ce qui se dit et se pense.

(4) Déclaration de Phan-bôi-Châu à la Commission criminelle.

Pour cela, il faut la force, et on la trouvera non seulement dans l'obéissance à une morale humaine, mais encore dans la mise en action des idées modernes et de la science occidentales.

Il faut travailler dans l'amour du prochain et la concorde, et ne pas se cramponner à de « *vieilles coutumes vermoulues* », conseille Phan-bôi-Châu à la jeunesse.

Toute une littérature révolutionnaire est née depuis cinq ou six ans contre l'impérialisme des races qui se prétendent supérieures, et contre la « *terreur de l'homme blanc* ». Lisons :

La puissance et l'ambition des Etats impérialistes ne connaît vraiment plus de limites. — Sur les cinq races humaines qu'il y a par le monde, trois et demie sont dégradées, méprisées ou réduites en servitude. — Sur les cinq parties du monde, trois et demie ont été conquises et ont eu leur sol exploité et leur population anéantie, dévorée.

Les nations impérialistes sont : l'Angleterre, qui s'est emparée de l'Inde et de l'Egypte; l'Amérique, qui s'est emparée des Philippines; la France, qui a conquis le Maroc et notre Viêt-Nam. La Chine et la Turquie sont deux grands pays en proie à des pillards qui les déchirent pareils à un vol de corbeaux se disputant les lambeaux d'un bufle crevé d'épizootie.

Si elles veulent lutter contre les malheurs et la ruine, les nations conquises : Inde, Egypte, Philippines, Maroc, Chine, Turquie, doivent toutes ensemble s'insurger. — S'il y a encore des peuples courbés sous le joug et dans un lac de sang, d'autres ont marché dans une voie glorieuse et créé des Etats nouveaux.

Mais le principe même de l'insurrection, où le trouver? Dans l'esprit et l'âme du peuple.

Et comment seront façonnés l'esprit et l'âme du peuple?

Il faut qu'un même peuple soit pénétré des mêmes tristesses, des mêmes douleurs, des mêmes hontes, des mêmes craintes d'où procédera une colère qui exaltera les esprits jusqu'à la violence. Et par cette violence ils renverseront l'oppresseur, car leur union en aura fait un bloc puissant.

— De même qu'ils se seront ensemble couchés sur les épines, les insurgés goûteront le miel, et leur commune excellence les affranchira de leur condition de bêtes de somme, et les fera sortir du cycle de la destruction et de la mort.

Cela s'imprimait et se vendait ouvertement à Sai Gôn en 1929, sous la rubrique *Duy-tân-thu-xa* ou *Publications de la Réforme* (5).

Bien entendu, la « Réforme » implique l'adhésion aux doctrines démocratiques. Dans son langage sibyllin, inspiré de la vieille rhétorique chinoise, Phan-bôi-Châu y fait ainsi allusion :

Dans la splendeur vermeille de l'aurore, on retrouve l'argent des flots et l'or des nuées; ainsi la pluie d'Europe et le vent de l'Amérique se confondront dans le firmament du Viêt-Nam. — Chaque jour apportera les idées nouvelles et les actions neuves qui renverseront les montagnes et nous rouleront comme le ferait un torrent déchaîné!

Quant à Phan-châu-Trinh, voici en quels termes il apprécie l'état monarchique :

Considérons l'Asie, et ne tenons pas compte de ces rois qui ont perdu leur royaume et dont une nation forte a fait des mannequins tout juste bons à opprimer le peuple. — Nous ne voyons que le roi de Siam et le roi du Japon qui aient assez de puissance pour être vraiment des souverains dignes de ce nom.

En Europe, nous voyons actuellement quatorze démocraties et seulement douze monarchies.

Du côté de l'Amérique, pas un Etat monarchique ne subsiste. Nous pouvons donc dire que, sur la terre, il n'y a pas seulement un dixième de ses huit milliards d'habitants qui ait encore un roi.

Dénonçons la tyrannie monarchique! Abominons les appétits forcenés du monarque!... de ce qui se passe aujour-

(5) *Publication de la Réforme*, 43, rue d'Ariès, Sai-Gôn, 1929.

d'hui on déduit que l'état monarchique est un poison très actif pour l'humanité (6).

Phan-châu-Trinh est mort. Mais il existe en Indochine un parti dit *constitutionnaliste,* imbu d'idées démocratiques et dont l'importance et l'influence sont loin d'être négligeables. Bien entendu, le parti constitutionnaliste revendique l'émancipation du Viêt-Nam et prétend s'appuyer sur la France pour obtenir ce résultat.

Il n'entre pas dans notre sujet d'étudier l'action de ce groupement, d'en discuter le but, ou d'en apprécier les méthodes. Nous nous bornerons à constater que ses chefs se posent en *patriotes,* et paraissent compter sur l'appui de certains éléments du Parlement français.

§

Les faits démontrent que les Annamites ont toujours fini par subir avec impatience la tutelle étrangère, qu'elle fût chinoise ou française.

Cette impatience paraît avoir tiré son origine plutôt de l'instinct de la propriété et de la rancune vouée au vainqueur que de l'amour du sol natal.

Dans les temps modernes, s'est précisée la notion d'un patrimoine national auquel il faut tenir, car les ancêtres ont peiné pour le constituer.

Pour conserver intact ce fidéi-commis et retrouver l'indépendance complète, le bon citoyen, celui qui « *aime la nation dont il est issu* (7) », doit s'appliquer à l'étude de la morale et des sciences, adhérer aux doctrines politiques dites « modernes » et ne dédaigner aucune alliance — vînt-elle du communisme, — pour purger le sol natal de la bande de malfaiteurs et de forbans occidentaux qui en souille la surface.

(6) Ceci s'imprimait à Hâ-Nôi en 1926. En 1927, intervient une ordonnance du Conseil de Régence, contresignée par le Résident supérieur Friès, interdisant les cérémonies publiques en l'honneur de Phan-Châu-Trinh, dénoncé comme *révolutionnaire.*

(7) En langue vulgaire : « ái-quôc ». C'est le surnom sous lequel est connu un des plus fameux chefs révolutionnaires : Nguyên-ái-Quôc.

## II

### L'ORGANISATION COMMUNISTE SES AUXILIAIRES ET SES APPUIS

Après le coup de force de Yên-Bay, en février 1930, la consigne fut, plus que jamais en Indochine, de nier le communisme.

Il fallait, on devait, reléguer tout ce qu'on disait de l'intrusion de cette doctrine dans notre colonie au rang des histoires de croque-mitaine et des « contes de fées ».

Ce n'était pas une raison parce que quelques factieux « avaient causé du désordre » pour voir des communistes partout. D'ailleurs, la masse laborieuse et loyale de la population indigène s'avérait complètement réfractaire au catéchisme révolutionnaire, la France immortelle continuait d'un pas tranquille sa marche à l'étoile, et ceux qui voyaient une relation de cause à effet entre la propagande moscoutaire et la révolte des tirailleurs annamites n'étaient que des maniaques, des coloniaux à la trique, des fascistes et de sales calotins.

Les fusillades de Vinh, puis les troubles de 1931 et de 1932, ne changèrent rien. Entendez que la consigne ci-dessus, élaborée dans les arrière-loges, tenait toujours, et que le Parti, ayant intérêt à ce que son existence et son action fussent niés, payait somptueusement.

Donc, pas de communisme en Indochine. Seulement de pauvres gens ayant faim, et quelques hommes généreux « essayant de fonder des syndicats pour procurer un peu de mieux-être à leurs frères malheureux ».

Le « procès des 119 », le dernier en date des grands procès communistes, et qui prit fin le 8 mai 1933 aux assises de Sai-Gôn, montra, par les réactions du public, et que les désordres des années précédentes continuaient d'être oubliés ou méconnus quant à leur nature et à leur cause, et que les mots-fétiches « colonialisme à la trique » et « fasciste » n'avaient rien perdu de leur toute-puissance.

Se boucher les yeux et les oreilles, consentir les pires

lâchetés, répéter les plus meurtrières insanités, tout, plutôt que de passer pour un fasciste ou un colonial à la trique!

Et quand, trois mois après le verdict de la Cour criminelle auquel il vient d'être fait allusion, le Kamerad Vaillant-Couturier, travesti en ange de la paix, vint faire la bête à Sai-Gôn (avec l'autorisation du gouvernement de la Cochinchine), il fut acclamé *avant* même d'avoir commencé son boniment.

Le lendemain, la presse locale *française* le traitait de « brillant leader communiste ».

Ce qui vient d'être dit pour l'Indochine suffirait à donner une idée juste de l'opinion métropolitaine, si certains auteurs tels que MM. Jean Dorsenne, Louis Roubaud et Jean Leune, ne s'étaient chargés de nous renseigner sur ce dernier point.

Car il faut considérer les écrits de ces messieurs non pas comme des informations objectives et impartiales, mais bien comme l'écho de la doctrine orthodoxe à entretenir et à répandre pour les besoins de la cause révolutionnaire.

Rappelons qu'elle comporte en substance les trois propositions fondamentales que voici :

1° Le fait colonial constitue un attentat au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, d'autant plus odieux en Indochine que la nation colonisatrice et impérialiste s'y montre sous les espèces et apparences de crapuleux noceurs, de crétins ou de canailles;

2° Le sens de l'occupation française en Indochine est de faire de l'Annam un Etat autonome et puissant « au bord du Pacifique »;

3° Il n'y a pas de communisme en Indochine. Le jour où chaque paysan annamite aura son bol de riz quotidien, on n'entendra plus parler de communistes dans le pays.

Nous prétendons opposer à cette doctrine, en premier lieu, des documents et des faits, également indiscutables et relatifs à l'existence et à l'action du communisme en Indochine.

Nous montrerons ensuite les complaisances pour le moins surprenantes de certaines personnalités ou assemblées françaises à l'égard de certains chefs révolutionnaires antifrançais.

§

Nous empruntons à un manuel local (8), qui n'est d'ailleurs que la reproduction des statuts du communisme français adaptés aux contingences indochinoises, les indications suivantes, touchant l'organisation officielle du parti.

Le parti communiste indochinois (Doûg-dúóng-công-san dang) a pour but de renverser le socialisme et l'impérialisme (comprenez l'impérialisme français) et instituer un gouvernement par les ouvriers et les paysans.

L'élément primordial du parti est le noyau (*chi-bô*), comprenant au moins trois adhérents.

Un groupe de trois à cinq partisans constitue le *tiêu-tô*. Deux tiêu-tô forment un *Chi-phan-bô*. Il est recommandé d'enrôler les ouvriers ou les paysans les plus pauvres.

Ces divers éléments sont dirigés par un comité (bàn-can-su) qui doit se réunir deux fois par semaine à l'effet d'examiner les nouveaux organes à créer et les directives à donner.

La liaison entre le comité directeur et les noyaux et cellules est assurée par les chefs ou secrétaires des tiêu-tô et des chi-phan-bô.

D'une façon générale, on doit recruter des partisans:

1° Dans les grandes agglomérations, parce que la propagande y est plus facile;

2° Dans les sociétés commerciales et industrielles;

3° Parmi des ouvriers spécialistes (mécanicien, coolies de plantation, employés de chemin de fer);

4° Ne pas admettre d'hommes incapables ou peu sûrs. Il faut des gens sachant ce qu'est le parti, quelles sont sa doctrine et ses buts, et déterminés à payer de leur personne.

(8) Cité par la revue *Extrême-Asie*, avril 1933.

Les nouveaux adeptes sont tout d'abord initiés à la doctrine communiste; ensuite, on les charge de certaines missions pour les mettre à l'épreuve. Leur admission ne devient définitive qu'après un examen probatoire.

On peut notamment les charger :

1° De distribuer des tracts et de coller des affiches;

2° D'examiner les conditions d'existence et l'état d'esprit de la population dans les divers ressorts;

3° De porter des messages;

4° D'imprimer ou de copier des tracts;

5° Ecrire des appels ou des proclamations sur les murs;

6° Recruter des adhérents;

7° Et enfin « d'accomplir toute autre besogne imposée par le parti ».

Bien entendu, le secret doit être rigoureusement observé. On recommande le camouflage des réunions. Ainsi, par exemple, on se donnera l'air de jouer aux cartes, d'assister à un mariage, de célébrer une cérémonie religieuse, etc.

Il est dangereux qu'un affidé puisse connaître tous ses camarades, parce que, s'il trahit, il peut les faire prendre.

Les traîtres avérés doivent être mis à mort immédiatement, et avec de minutieuses précautions.

En cas d'arrestation sans preuves matérielles contre soi, la consigne est de nier mordicus qu'on est du parti.

En tout cas, un révolutionnaire doit ignorer la peur et ne pas craindre la mort. Il se sacrifie corps et biens aux intérêts de la collectivité.

Le parti doit comprendre aussi des femmes pour faire de la propagande parmi leurs congénères; surtout celles des campagnes, qui sont, de par leurs obligations sociales surannées, « réduites à l'état d'esclaves ».

Voilà la théorie; maintenant, la pratique.

Le tract dont on va lire la traduction a été rédigé après les fusillades de Vinh, donc postérieurement à la période aiguë des troubles de ces trois dernières années. La revue *Extrême-Asie,* qui en publie une reproduction

photographique, en donne également une traduction à peu près exacte. Nous y avons relevé et corrigé quelques erreurs de détail.

O vous, ouvriers et ouvrières, paysans et soldats! ô vous tous qui êtes dépouillés et opprimés!

Le premier jour du cinquième mois des Occidentaux est un jour de combat pour les prolétaires du monde entier.

A l'heure actuelle ,dans le monde, des centaines de millions de sans-travail souffrent de la faim... Les nations capitalistes et impérialistes travaillent à se procurer des armes et des munitions pour faire s'entre-tuer les prolétaires et attaquer la République fédérative soviétique, qui est le principe et le protagoniste de la révolution mondiale, et le pays où le prolétariat triomphant a créé une organisation sociale.

En Indochine, la situation des prolétaires et de la population est des plus malheureuses. Les ouvriers n'ont pas de travail, et les paysans souffrent de la faim. Tous ont à subir les sévices de l'impérialisme français apeuré, qui fusille, emprisonne, incendie, et pille.

Et voici qu'arrive le moment où le pouvoir va prendre le peuple à la gorge pour qu'il paye l'impôt.

C'est pourquoi, cette année, le premier jour du cinquième mois doit être un jour de combat pour les prolétaires et la foule des misérables en Indochine, à l'effet de s'opposer aux impôts, de lutter contre le chômage et le lock-out, de réagir contre la terreur de l'Européen et contre la guerre impérialiste... A la date du 1er mai, vous tous ,ouvriers et ouvrières, quitterez l'usine et manifesterez à la porte de l'usine; vous tous, paysans et paysannes, formerez des groupes qui iront manifester aux chefs-lieux des phâ et des huyên. Sous le drapeau du prolétariat, les misérables réclameront tous :

1° L'abolition des impôts.

2° Salaire et travail pour les chômeurs.

3° La journée de huit heures. Au-dessous de 14 ans, on travaillera 6 heures seulement, sans diminution de salaire.

4° Augmentation des salaires.

5° Homme, femme ou enfant : à travail égal, salaire égal.

6° Distribution de vivres aux affamés.

7° Partage des terres entre les cultivateurs.

8° Augmentation de solde pour les militaires.

9° Les militaires serviront dans leur localité d'origine.

10° Lutte contre la terreur de l'Européen.

11° Suppression des Cours criminelles.

12° Libération de tous les condamnés politiques et, en général, de tous les militants du parti, détenus.

A bas la guerre impérialiste!

Pour l'Union des Républiques socialistes soviétiques!

A bas l'impérialisme français! Affranchissons-nous de la servitude coloniale!

Réalisons la complète indépendance de l'Indochine!

PARTI COMMUNISTE INDOCHINOIS.

Il y a dans ce pathos très peu de substance annamite; c'est une leçon laborieusement serinée par des agents français et transposée dans le mauvais style du journalisme moderne indigène.

Ce qui est bien du cru local, c'est : « Lutte contre la terreur de l'Européen ». (Le texte original dit littéralement : « S'insurger contre la crainte et la frayeur du Blanc »). Et c'est aussi et surtout : « Réaliser la complète indépendance de l'Indochine ». Cette dernière partie du programme n'a qu'un rapport discutable avec le communisme, mais elle résume toutes les aspirations révolutionnaires et réunit tous les suffrages. On peut en conclure que les révolutionnaires, quel que soit le camouflage dont ils se couvrent, se mettront toujours d'accord quand il s'agira de nous tomber dessus.

Et cette dernière considération ne laisse pas d'être intéressante quand on se souvient que le F.˙. Pham-Quynh, un des trois leaders de l'indépendance, est ministre d'Etat auprès de S. M. Bao-Dai, roi d'Annam.

On se rappelle peut-être encore les assassinats — dont plusieurs furent accomplis de la manière la plus atroce — relevés à la charge du Parti communiste.

Voici une lettre de menaces dont la reproduction pho-

tographique a paru dans le numéro d'avril 1933 de la revue *Extrême-Asie* :

Monsieur le Tri-phû (9),

Notre parti sait que vous êtes un homme de cœur; vous voyez et percevez par les sens le spectacle douloureux de vos compatriotes barbouillés de charbon (10) depuis que les troupes françaises se sont emparées de notre pays; et vous êtes d'ores et déjà affilié au parti Dong-Kinh-nghîa-thuc.

Nous, honteux de notre condition d'esclaves, de notre sort de chevaux et de bufles, nous suivons l'exemple de nos ancêtres; nous avons pitié de nos frères et nous apportons une grande ardeur à nous débarrasser des malfaiteurs et à les détruire.

Mais notre entreprise est immense et exige d'être arrosée abondamment.

Comme nous ne pouvons sérieusement compter que quelqu'un nous aide, il a fallu, inévitablement, que nous prissions vos enfants comme otages. Nous ne cessons de les traiter avec beaucoup d'humanité. Nous vous envoyons ce membre de notre parti pour vous prier de nous aider par le versement d'une somme de 5.000 piastres.

En outre, nous vous prions de vous rappeler les conditions suivantes :

1° Vous devez ne pas causer d'ennuis au porteur de cette lettre.

2° Si vous n'avez pas encore la totalité de la somme [réclamée], faites-nous d'abord tenir ce que vous avez par notre partisan qui s'en reviendra [nous l'apporter]. Pour le reste, à l'heure de midi du jour suivant, vous le donnerez à un de vos domestiques qui l'apportera devant la porte de l'école où va votre fils. Ce domestique, porteur de la somme, sera vêtu d'une robe de soie légère, d'un pantalon blanc, et aura un turban noir.

Il tiendra à la main le paquet de billets de banque.

Alors un homme viendra vers lui et lui remettra une carte de visite où seront imprimés les caractères : Trinh-xuân-Nha.

(9) Tri-phu, fonctionnaire annamite chargé de l'administration d'un « phu » — ou préfecture.
(10) Métaphore dont le sens est « humiliés et meurtris ».

Il remettra [la somme dont il sera porteur] à cet homme.

3° Vous devrez ne pas informer la police de sûreté avant de nous avoir livré l'argent.

4° Dans la suite, il vous est interdit de porter constamment plainte contre nous à l'autorité, ou de noter par écrit le numéro des billets pour en empêcher la circulation.

Si vous aimez trop l'argent et si vous ne vous conformez pas à ce que nous vous avons dit, vos enfants subiront certainement de mauvais traitements. Et si vous avez la volonté de nous poursuivre, nous n'épargnerons pas la vie des membres de votre famille.

Ci-joint une lettre portant le *diêm-chi* (11) de vos enfants pour faire foi. Quand vous aurez payé les cinq mille piastres, alors, seulement, vos enfants pourront revenir.

PARTI COMMUNISTE INDOCHINOIS.

Hà-Nôi, le 3 novembre 1930.

Cela, c'est tout à fait annamite comme inspiration, comme fond et comme forme.

Même traduits, ces deux documents conservent chacun leurs caractères spécifiques. Le premier est une médiocre resucée des placards ou boniments élaborés en France pour bourrer le crâne de la bête électorale; le second dose agréablement, et dans une langue très pure, le style de l'ancienne école et les notations modernes : (« 3 novembre 1930 » est en français dans le texte, et on y voit un T. S. V. P. invitant l'intéressé à tourner la page qui vaut tout un poème).

Outre quelques petites inexactitudes, que nous avons essayé de corriger, la traduction donnée par *Extrême-Asie* présente une lacune. On n'a pas rendu, en français, l'incidente du texte original (*den 12 giô trúa hôm sau,* ông cho ngúói nhà mang ra dúng trúóc cúa nhà tro con ông). Ce qui signifie, mot à mot : « *arrivé à douze heures midi jour après,* vous donner domestique porter sortir se tenir devant porte école fils vous ».

(11) Diêm-chi. Pointage, sur le papier, de la dimension des phalanges de l'index (gauche pour les hommes, et droit pour les femmes) et de la hauteur de l'ongle de ce doigt. Tient lieu de signature pour les illettrés dans les actes officiels.

Le parti exigeait le complément des cinq mille piastres —environ cinquante mille francs — dans les vingt-quatre heures.

Comme toute organisation révolutionnaire bien comprise, le Dông-dúóng-công-san-dang pratique la division du travail et utilise chacun au mieux de ses aptitudes particulières. C'est dire qu'il y a des membres instruits, intellectuels dédaigneux de la grosse besogne, et des hommes de main préposés aux exécutions et aux « missions spéciales ».

Parmi les nombreux exploits de cette dernière catégorie d'agents, le plus typique est sans contredit le supplice et le meurtre du Père Khang, un prêtre catholique annamite qui fut brûlé vif dans son église, au début de mai 1931.

Motif politique? Aucun. — Vengeance? Non. — Vol? Non. — Pas d'autre raison que celle-ci : Le R. P. Khang était un ministre de la religion catholique.

Le regretté Henri de Monpezat avait déjà noté avec justesse que « le bolchevisme truqué importé en Chine est athée et surtout anticatholique ».

« Importé en Chine », a dit le délégué de l'Annam-Tonkin au Conseil supérieur des colonies. Nous ajoutons : *et importé en Annam.*

D'ailleurs, le haut-état-major communiste ayant partie liée avec le haut-état-major maçonnique, il ne peut en aller autrement.

Mise en présence de ce crime caractéristique, la F.'. M.'. a essayé de l'expliquer par le maintien scandaleux au *Conseil secret* d'un ministre indigène catholique : S. E. Nguyên-húu-Bài.

Il y eut une autre gaffe énorme... il y eut, il y a Bài, le premier ministre, d'origine obscure, mais catholique, imposé à la Cour et à la Résidence supérieure par Mgr Allys, évêque de Huê. Il faut ignorer tout du milieu de la Cour pour ne pas comprendre quel scandale a fait, parmi ces mandarins de haute naissance et conservateurs des traditions religieuses... la nomination de Bài (12).

(12) Cf. *Presse indochinoise*, numéros des 9 et 10 mai 1931.

C'est idiot et, de plus, invraisemblable.

Idiot, parce que les Annamites sont assez tolérants en matière religieuse pour ne pas se scandaliser de la présence d'un catholique au Conseil des Ministres; et invraisemblable, car, en admettant qu'il l'ait essayé, jamais l'évêque de Huê ne serait parvenu à « imposer » un indésirable à huit résidents supérieurs et à la Cour de Huê durant vingt-trois ans.

Ajoutons qu'en vertu du traité de protectorat, le libre exercice du culte catholique est garanti à tous les Annamites sans exception et sans restriction d'aucune sorte.

On voit néanmoins dans ce fait un exemple de la tactique constamment employée depuis 1908 par les partis politiques de la Métropole plus ou moins favorables à la Révolution.

Cette tactique consiste à retenir à la charge du Protectorat certaines exactions, erreurs ou injustices, et à les présenter comme la cause principale, sinon unique, des entreprises révolutionnaires.

Il est facile ensuite de nier l'existence d'une doctrine et d'une organisation révolutionnaires. Et en ce qui concerne les troubles de 1930-31-32, on n'y a pas manqué.

Généralement, on débute par des considérations susceptibles de rallier tous les suffrages des honnêtes gens. On ne veut pas se donner l'air de satisfaire des rancunes particulières ou de plaider en faveur d'une certaine cause. Puis, par des transitions habiles, on dénonce quelques faits précis. Il peut d'ailleurs arriver qu'ils soient exacts.

Le modèle du genre est la conférence faite le 1er février 1909 par le F∴ Moutet à l'occasion d'une séance exceptionnelle que le Comité Central de la Ligue des Droits de l'Homme a tenue ce jour-là pour protester contre les « abus de pouvoir », les « illégalités » et les crimes dont s'était rendu censément coupable le gouvernement de l'Indochine à l'égard des indigènes.

A cette séance, assistait M. le professeur Félicien Cha-

laye, président de la Ligue française pour la défense des indigènes dans le bassin conventionnel du Congo.

L'orateur a commencé par attaquer les monopoles et quelques personnalités qui en tiraient scandaleusement profit. Puis il a élargi le débat et prétendu montrer « qu'il règne en Indochine une tyrannie odieuse et trop souvent sanglante (*sic*) et que l'indigène ne jouit d'aucune garantie, ni dans sa liberté, ni dans ses biens, ni dans sa vie... »

« Les tribunaux indigènes sont une fiction. » En fait, le juge, c'est le mandarin...

Enfin, nous voici au principal objet de la réunion : La condamnation par la juridiction annamite « d'un pur héros et d'un martyr de la liberté », le fameux Phan-Châu-Trinh.

D'après les insinuations du F.'. Moutet, ce personnage, accusé à tort ou à raison d'avoir fomenté les troubles de 1908 en Annam, pouvait être jugé à Hà-Nôi par des tribunaux français. Mais l'administration française l'a purement et simplement livré à des gens (les mandarins annamites) « qui ne pouvaient le condamner qu'à la pire des peines ».

« On prétend, ajouta le F.'. Moutet, qu'il y a là dedans une vengeance des missionnaires qui ne peuvent pas plus sentir les réformistes annamites que ne le peuvent nos administrateurs. »

Ça, c'est la marque de la Bête et c'est du même ordre que l'assassinat du Père Khang.

Conclusion : les troubles de 1908 et la tentative d'empoisonnement de la garnison de Hà-Nôi le 27 juin (empoisonnement qui devait être suivi d'un massacre général de la population civile, femmes et enfants compris; mais cela, le F.'. Moutet se garde bien de le dire) sont le fruit normal des illégalités, abus de pouvoir et crimes que l'autorité française commet, ou laisse sciemment commettre, envers les pauvres Annamites (13).

Des faits indiscutables, exposés dans la remarquable

(13) On trouvera le compte rendu *in extenso* de cette conférence dans le Bulletin officiel de la Ligue des Droits de l'Homme, 9e année, n° 6, 31 mars 1909.

*Histoire militaire de l'Indochine française* comportent par eux-mêmes la réfutation de la thèse présentée par M. Moutet, car ils montrent l'existence, les ramifications et l'action d'un vaste complot xénophobe où les chefs annamites opéraient en liaison avec les chefs de la Révolution chinoise qui commençait alors.

Que des abus de notre part aient été exploités par les révolutionnaires, ce n'est pas douteux; mais de là à ne voir dans les troubles de 1909 que le fruit « normal » de ces abus, il y a loin.

Toutefois, lorsque, le 26 avril 1913, un nouvel attentat révolutionnaire, la bombe de Hà-Nôi-Hôtel causa la mort de deux officiers supérieurs français, on vit remettre en train la même tactique et employer les mêmes procédés.

Phan-châu-Trinh, gracié sur l'intervention des Loges, résidait à Paris. Sollicité par la presse parisienne de donner son avis, il déclara en substance que nous n'avions que ce que nous méritions, et cita la prétendue profanation du tombeau de Tù-Dúc. Le général Pennequin opina du bonnet et ajouta « que l'assistance publique était à créer » et que, pour l'instruction, tout était à faire... Depuis « cinquante ans nous n'avions pas instruit un seul indigène (14) ».

Comme il est très pénible d'avoir à mettre en doute la bonne foi d'un général ayant commandé en chef les troupes de l'Indochine, nous dirons que M. Pennequin a complètement négligé de s'informer et sur l'organisation du Service de Santé, et sur celle de l'Instruction publique dans notre colonie d'Extrême-Orient. Et qu'il eût mieux fait, par conséquent, de n'en point parler.

L'instigateur de l'attentat du 26 avril n'était autre que le leader révolutionnaire Phan-bôi-Châu. Il fut condamné à mort par contumace. Repris en juillet 1925, et condamné une seconde fois aux travaux forcés à perpétuité par un jugement de la Cour criminelle de Hà-Nôi le 23 novembre 1925, il bénéficia d'une grâce complète accordée par le gouverneur général Varenne (15),

(14) Cf. *Le Matin*, n° du 11 mai 1913.

(15) Rappelons que M. Varenne figure parmi les députés ayant voté la confiance au ministère Daladier de février 1934.

en exécution de directives émanant de la Ligue des Droits de l'Homme, qui réclamait la grâce de Phan-bôi-Châu comme elle avait réclamé celle de Phan-Châu-Trinh.

Après la révolte des tirailleurs annamites à Yên-Bay, en février 1930, l'attitude du Comité central de la ligue en question s'avéra tellement antifrançaise qu'une de ses sections indochinoises, celle de Hai-phóng, manifesta officiellement sa désapprobation.

Cela ne servit à rien, d'ailleurs. A Sai-Gôn, le maire était président de la section saïgonnaise de la Ligue, et la Ligue, qui n'est en somme qu'une des modalités du communisme et de la franc-maçonnerie, n'en continua pas moins l'application de son programme colonial.

A ceux qui pourraient avoir des doutes sur l'existence et le but de ce programme, nous conseillons la lecture des Cahiers de l'Ordre, n° 5, d'octobre 1927. Ils y verront, à la page 389, ce passage édifiant des résolutions adoptées par le Convent du G. O. de septembre 1927 :

6° *Que soit étudiée l'organisation administrative de la plus grande France où seraient envisagées les conditions de collaboration indigène, puis l'émancipation complète, terme obligatoire de l'évolution qui doit présider à notre occupation coloniale.*

Si les mots ont conservé leur sens, cela signifie que l'occupation française en Indochine doit avoir pour raison de préparer et d'accomplir la restitution complète de l'indépendance au peuple annamite, ...en attendant que ce soit le tour du peuple cambodgien et du peuple laotien.

Cela se disait en secret en septembre 1927; cela s'écrit et se dit presque officiellement en 1934. Rappelons ce propos, attribué au gouverneur général Pasquier et reproduit par le journal *l'Impartial*, dans son numéro du 11 septembre 1933 :

« Un jour viendra où l'Annam fera figure d'une grande nation sur le bord du Pacifique. »

Comme l'indépendance complète de leur pays est le

but avoué et poursuivi par tous les révolutionnaires annamites, il ne faut pas s'étonner qu'ils aient trouvé dans la franc-maçonnerie, groupement politique international et travaillant à l'affranchissement des nations colonisées, un appui solide et qui ne s'est jamais démenti.

Il ne faut pas s'étonner davantage que certains représentants de l'autorité française, tenus en laisse par la franc-maçonnerie ou affiliés à la secte, aient soutenu des révolutionnaires notoirement antifrançais ou communistes. Ils ne faisaient qu'exécuter des ordres. Et leur excuse, — si c'en est une, — est qu'ils ont ignoré souvent et l'origine et la portée de ces ordres.

Quoi qu'il en soit, on ne peut servir deux maîtres à la fois : on ne peut servir son pays, tout en étant l'instrument d'une puissance occulte et sans patrie.

On a vu en Indochine, et plus spécialement en Annam, la lutte contre la révolution conduite par des créatures des partis qu'il s'agissait de combattre.

Les optimistes font état de la tranquillité relative du pays depuis plus d'un an. Les causes de trouble demeurent cependant, et la Révolution ne désarme pas.

On a pu s'en apercevoir en lisant, il y a peu de temps, sur les murs de Paris, des affiches où un Comité d'amnistie des condamnés communistes (comité où figure M. Challaye, déjà nommé, de la Ligue des Droits de l'Homme) s'insurgeait contre la désignation au gouvernement de l'Indochine d'un homme ayant eu le tort impardonnable de prendre nettement parti contre le communisme, lorsqu'il fit l'intérim de M. Pasquier.

L. VILLEMOTIER.

# STENDHAL
# IMITATEUR DE SCARRON

—

Lorsque Stendhal eut été sollicité, en 1829, de collaborer à la *Revue de Paris,* que le docteur Véron venait de fonder, et qu'on lui demanda d'y donner des nouvelles, il abordait un genre qui ne lui était pas familier. Il ne s'était encore risqué qu'une fois dans le roman avec *Armance,* nouvelle développée si l'on veut, mais où l'intrigue était à peu près nulle et dont l'intérêt résidait uniquement dans l'analyse des sentiments. Il ne se lançait pas dans un genre nouveau sans y avoir réfléchi profondément. Les *marginalia* de ses livres font connaître les problèmes qu'il se posait à tout instant et dont l'essentiel était celui-ci: fidèle à sa conception première, Stendhal tient les péripéties du récit pour négligeables ou tout au moins pour secondaires. Que les épisodes se succèdent en soutenant l'attention du lecteur, que la narration se déroule harmonieusement, peu lui importe en définitive. Ce à quoi il veut apporter tous ses soins, ce pour quoi il a le sentiment qu'il est supérieur, c'est le développement intérieur des caractères et des mouvements de l'âme de ses personnages, à l'aide d'une expérience personnelle dont la pierre de touche constante est la vie.

Le problème réside donc en ceci : comment faire tenir en quelques pages, destinées à une revue, cette riche étoffe psychologique dont sont formés les héros stendhaliens?

Jetant les yeux sur les nouvellistes contemporains et singulièrement sur celui auquel il doit peut-être cette

collaboration à la *Revue de Paris,* Mérimée, il constate leur succès, et, non certes par basse jalousie, mais par désir de comprendre, il en analyse les éléments.

Il croit les découvrir dans la sécheresse d'âme du public contemporain.

Notre siècle, écrit-il, aime, dans la nouvelle, le genre La Bruyère. Le goût actuel est une seconde édition corrigée du goût qui divinisait dans ma jeunesse les romans de Mme de Genlis (1).

Rossini dans la musique, Scribe au théâtre, Mérimée dans la nouvelle, excellent dans ce genre concis, bref, et qui se distingue par la haine du détail.

Mérimée fait la conquête de la bonne compagnie en affichant : 1° La haine du détail pour que l'auteur semble cavalier, élégant, ne pas se prodiguer; 2° Le genre La Bruyère, mêlé au récit pathétique nécessaire pour faire avaler aux gens secs ce qui doit émouvoir les autres (2).

Même concision dans les dénouements :

Le brusque, l'abrupt, le pressé des dénouements de M. Scribe font que le spectateur est plus content de l'auteur et le respecte davantage comme un homme qui sait ne pas s'exposer au ridicule, mais ledit spectateur a moins *de plaisir* que si le dénouement était développé, par exemple comme fait Scarron dans ses nouvelles traduites de l'espagnol (3).

Le résultat, c'est que ces auteurs ne supportent pas une deuxième ni une troisième lecture. Et Stendhal, par opposition, se réfère à une de ses grandes admirations, l'auteur du *Matrimonio segreto :*

Cimarosa ne craint pas d'être long et donne sur la passion une foule de détails (4).

(1) J. Boulenger : *Candidature au Stendhal-Club,* p. 125 (note du 13 déc. 1829).
(2) *Ibid.,* p. 126.
(3) *Ibid.,* p. 127. Je corrige la lecture *Sera* par celle de *Scarron.*
(4) *Ibid.,* p. 126.

Bien mieux, pour corriger le goût du public français, il compte sur le succès des romanciers populaires:

L'excès de naturel et de platitude cherchés *at the carmina* de Cordonnier aura son bon effet. Il faut cela pour purger le La Bruyère dans le roman (5).

Ainsi, balancé entre ces deux alternatives : ou d'être court et de négliger le meilleur de lui-même, ou de développer et de déplaire au public, Stendhal, sans résoudre absolument le problème, s'efforça d'adopter un moyen terme.

Comme l'invention d'une intrigue l'intéresse peu, il préfère l'emprunter soit aux faits-divers des tribunaux, soit à quelque vieille chronique, et, pour se donner le ton, il n'hésite pas à se plonger dans la lecture des maîtres de la nouvelle, qu'ils soient italiens comme Boccace, Bandello ou Giraldi Cinthio, ou français comme Scarron.

Il ne semble pas avoir pratiqué Scarron dans sa jeunesse; du moins n'en trouve-t-on aucune mention parmi les livres qu'il lut avec avidité de 1802 à 1805, dans cette période où il avait entrepris de refaire par ses propres forces son éducation littéraire et philosophique. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il en prit une connaissance directe et son admiration ne faiblit pas jusqu'à la fin. Peut-être serait-il loisible de supposer en lui une sympathie naturelle pour le pauvre poète dont l'enfance, soumise à une marâtre, pouvait lui rappeler la sienne, en butte aux persécutions de la tante Séraphie. Mais, surtout, Scarron représentait, au XVII^e^ siècle, la rupture avec la tradition romanesque des Amadis et de l'*Astrée* et le retour à l'observation directe des types les plus populaires et à l'étude des caractères, suivant la voie tracée par l'auteur de *Don Quichotte*. Scarron avait été, en son temps, un véritable *romantique* suivant la définition de Stendhal.

(5) *Ibid.*, p. 125. Pas plus que M. Boulenger, je n'ai pu découvrir quel auteur Stendhal avait voulu désigner sous ce nom. On pourrait penser à Frédéric Soulié ou à Eugène Sue (*Sutor*) (?), mais ni l'un ni l'autre n'avaient encore publié de romans, au moment où écrivait Stendhal (déc. 1829). — Voir encore sur ce même sujet une autre note de Stendhal dans Cordier : *Molière jugé par Stendhal*, p. XXVIII.

Il entrait dans cette période de sa vie où il allait avoir foi dans sa vocation de romancier.

J'ai écrit dans ma jeunesse des biographies qui sont une espèce d'histoire. Je m'en repens. Le vrai sur les plus grandes comme sur les plus petites choses me semble presque impossible à atteindre, du moins un vrai *un peu détaillé*. M. de Tracy me disait : on ne peut plus atteindre au vrai que dans le roman. Je vois tous les jours davantage que partout ailleurs c'est une prétention (6)...

Le roman étant ainsi « un miroir promené sur une grande route (7) », il doit devenir plus vrai que l'histoire. On peut dire que le *Roman comique* nous fait admirablement connaître « le gouvernement intérieur de Colbert et de Louvois (8) ». Et dans sa *Lettre à Balzac*, en réponse au fameux article sur la *Chartreuse de Parme*, il complétait sa pensée:

Qui parlera de M. de Villèle, de M. de Martignac dans cent ans? M. de Talleyrand lui-même ne sera sauvé que par ses *Mémoires*, s'il en a laissé de bons, tandis que le *Roman comique* est aujourd'hui ce que le *Père Goriot* sera en 1980. C'est Scarron qui fait connaître le nom du Rothschild de son temps, M. de Montauron qui fut aussi, moyennant cinquante louis, le protecteur de Corneille (9).

Enfin, Scarron n'a-t-il pas réussi à créer des types immortels? On se souvient des quelques traits vifs par lesquels, dans les *Souvenirs d'égotisme*, Stendhal dépeint son ami Adolphe de Mareste : « Le Piémontais le plus sec, le plus dur, le plus ressemblant à La Rancune (du *Roman comique*) que j'aie jamais rencontré (10). »

A côté du *Roman comique*, Stendhal avait encore dans

(6) *Le Rouge et le Noir*, éd. Marsan (Champion), t. I, p. 380.
(7) *Ibid.*, I, 407.
(8) F. Boyer : *Les Lectures de Stendhal*, éd. du Stendhal-Club, n° 14, page 9.
(9) *Corresp.*, III, 261-262. Pierre du Puget, financier fastueux, protégeait acteurs et auteurs. Corneille, dans sa dédicace de *Cinna*, le comparait à Auguste. Il avait pour cela touché 200 pistoles. Magne : *La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux*, 1922, p. 234.
(10) *Souvenirs d'égotisme*, éd. du Divan, p. 15.

sa bibliothèque au moins deux éditions des *Nouvelles tragiques* de Scarron (11). Ces nouvelles, imitées, comme on le sait, de l'espagnol, faisaient ses délices; elles n'étaient point trop brèves. L'auteur semblait comme à plaisir en multiplier les péripéties et en retarder le dénouement. Aussi Stendhal s'imprégnait-il, à la fin de 1829, de la lecture de ces deux petits volumes, pour se mettre dans l'atmosphère de la nouvelle.

Les notes inscrites sur un des exemplaires des *Nouvelles* de Scarron font même connaître que, tout comme Scarron s'était inspiré de Marie de Zayas, lui, Stendhal, avait de son côté pris Scarron pour modèle. Voici en effet les lignes que M. Ferdinand Boyer avaient déchiffrées naguère sur ce volume:

Travail de 24 heures les 24 et 25 janvier 1830. Plaisanterie. Un conte, un tableau n'est qu'un *beau mensonge*. Pour me prouver cela *par le fait*, seule preuve admise par Dominique en littérature, j'écris. Je voulais me désennuyer d'un fort grand mal de tête. De là ce plagiat dont j'ai *averti* la Revue. La sauce de chaque siècle est différente. Je remplace la sauce de 1660 par un peu de celle de 1830. J'efface, je n'ajoute pas. 170 ans de distance. Le tout sans aucune intention de publier et avec beaucoup de plaisir (12).

Le conte sur lequel avait porté ce petit travail est l'*Adultère innocent*. On en connaît la trame : Eugénie a épousé sans amour don Sanche, gentilhomme de quarante ans passés. Elle est courtisée par son beau-frère, don Louis, dont elle repousse les avances. Sur ces entrefaites, la cour vient à Valladolid; parmi les gentilshommes qui la composent se trouve un jeune seigneur portu-

(11) Celle de Paris, David, 1710, 2 vol. in-16, et celle de 1727 chez le même éditeur. Boyer : *Bibliothèques stendhaliennes*, éd. du Stendhal-Club, n° 10, p. 6.

(12) Boyer : *Les lectures*, p. 9. Un peu plus loin sur le même exemplaire : « 24-25 gennaro 30. *Opus quatuor viginti* (*sic*) *horarum. Principiato* en badinant pour me guérir d'un mal de tête. » — Dans son article sur *Walter Scott et la princesse de Clèves* qui date du même temps, Stendhal avait déjà écrit : « Tout ouvrage d'art est un *beau mensonge;* tous ceux qui ont écrit le savent bien. Rien de ridicule comme ce conseil donné par les gens du monde : *imitez la nature...* » *Pages retrouvées de Stendhal* publ. par H. Malo, 1929, p. 6.

gais de belle prestance, nommé Andrade. Eugénie en devient amoureuse et lui donne plusieurs rendez-vous successifs, qui échouent parce que son mari revient chaque fois à l'improviste. Don Louis, averti de l'amour d'Eugénie pour Andrade et piqué de dépit, profite d'un tumulte survenu dans la maison de son frère pour pénétrer dans la chambre d'Eugénie, et, se faisant passer pour don Sanche, il abuse d'elle. Eugénie se rend compte qu'elle a été jouée, et, furieuse, va poignarder don Louis dans son lit. Puis elle quitte précipitamment la maison de son mari et court se réfugier chez Andrade; mais celui-ci la chasse ignominieusement. C'est alors qu'elle rencontre don Garcias, auquel elle fait le récit de ses mésaventures. Celui-ci, après l'avoir mise en sûreté dans un couvent, jure de la venger. Il part à la poursuite d'Andrade qui quittait la ville, le provoque en duel et le tue. Cependant, don Sanche est accusé du meurtre de son frère. Averti des poursuites dirigées contre son mari, Eugénie écrit au juge criminel que c'est elle qui a tué don Louis. En raison des circonstances du crime, le roi lui accorde sa grâce, mais elle refuse constamment de rejoindre son mari. Celui-ci meurt de chagrin, non sans l'avoir auparavant instituée son héritière. Eugénie reste quelque temps dans son couvent. Un fâcheux, nommé don Diègue, la courtise et cherche à l'enlever; mais un valeureux champion se précipite au devant des ravisseurs et tue don Diègue : c'est don Garcias. Il a été lui-même grièvement blessé. Eugénie le soigne avec dévouement, et, finalement, consent à l'épouser.

L'exemplaire de Civitavecchia contient un assez grand nombre de notes au crayon qui témoignent du travail fait par Stendhal. Ici, il marque: « J'efface les plaisanteries à la don Juan, mode de 1660 (13). » Telle phrase qui peint un personnage lui rappelle un soupirant de la comtesse Cassera. A propos de la lutte entre l'amour et la passion du jeu et du triomphe du premier sur la seconde, il inscrit: « Rare; preuve: discussion avec

(13) En face de cette phrase : « ...et elle se remit à s'affliger aussi fort que si elle n'eût fait que de commencer. »

M. Fonzi (14).» Enfin, il raye les dix-huit dernières pages de la nouvelle, c'est-à-dire l'épisode de don Diègue qui constitue cependant une de ces rallonges au dénouement qu'il louait naguère, et termine par ces mots: « Par la suite, elle épousa don Garcias. »

Ce jeu, ce pastiche aurait été envoyé à une revue qui aurait été prévenue du subterfuge. En raison de la date, la revue en question ne peut être que la *Revue de Paris,* à laquelle Stendhal collaborait à ce moment-là et où il avait déjà fait paraître *Vanina Vanini.* Or, dans le tome XV de la *Revue de Paris,* paraissait en effet une nouvelle, *le Philtre,* soi-disant « imitée de l'italien de Silvia Valaperta », dont la conduite et les épisodes rappellent étrangement la nouvelle de Scarron (15). Si Stendhal avait « prévenu » la revue, son avertissement avait toute l'allure d'une mystification. En effet, au nom de Scarron, il substituait celui d'un auteur italien imaginaire, qui rappelait vaguement celui d'un compositeur milanais dont il avait pu entendre parler durant ses séjours en Italie (16).

Le fond même du *Philtre* est essentiellement différent de celui de *l'Adultère innocent.* Le caractère assez équivoque d'Eugénie fait place à celui de Léonor, femme aveuglée par la passion pour un homme indigne, même lorsque son indignité lui a été révélée. « Peut-être m'a-t-il fait prendre un *philtre,* avoue-t-elle à Liéven, car je ne puis le haïr. En présence de telles infamies, je ne puis le haïr, Monsieur, je sens que je l'adore. » Le cas de cet amour aveugle, que Stendhal n'a pas spécialement envisagé dans son livre *De l'Amour,* a pour contre-partie le thème de *l'amour par première vue,* qui en forme au con-

(14) Page 17 : « Sa passion dominante de jouer céda à son amour. » — Stendhal parle de ce Fonzi, « chirurgien-dentiste de l'empereur de Russie et du roi d'Espagne », dans une lettre du 3 août 1829 (*Corresp.* II, 497).

(15) *Le Philtre* a paru dans le tome XV, livraison de juin 1830. Il a été réimprimé en 1842 dans les *Soirées du faubourg Saint-Germain,* II, 329-363.

(16) C'est bien *Valaperta* qu'on lit dans la *Revue de Paris* et non *Malaperta* comme l'ont imprimé Colomb et les autres éditeurs des *Romans et Nouvelles.* — Joseph Vallaperta, né à Melzo en 1755, mort à Milan en 1829, a surtout composé des oratorios.

traire un des chapitres (17). C'est celui du lieutenant Liéven, qui fait la connaissance de Léonor d'une manière bien insolite, qui reçoit ses confidences, met sa vie à ses pieds, et, malgré tout son dévouement, n'obtient pas d'en être aimé. On le voit, le parallélisme apparent Eugénie-Léonor, don Garcias-Liéven, est complet. Mais si Stendhal n'a, comme il le disait, rien ajouté à cette ossature, il a du moins abondamment retranché personnages et épisodes. Le rôle d'Andrade est tenu par Mayral; mais don Louis disparaît complètement. Don Gutier Ferrandez, « le meilleur des maris », est assez fidèlement transposé de don Sanche. La scène n'est plus en 1660, mais en 1829. Don Gutier et sa femme sont bien, eux aussi, des Espagnols, mais des Espagnols réfugiés, à la suite des événements politiques, dans cette ville de Bordeaux, que Stendhal avait eu l'occasion de visiter quelques mois auparavant (18). Le Portugais Andrade devient un écuyer de cirque, originaire de Saint-Domingue, et qui se fait passer pour Espagnol; don Garcias est transformé en un lieutenant de l'armée française, en garnison à Bordeaux. Enfin la « sauce » de 1660, suivant l'expression même de Stendhal, est remplacée par un peu de celle de 1830.

Au reste, quelques passages mis en parallèle feront mieux sentir à la fois la fidélité et l'ingéniosité de la transposition:

| SCARRON | STENDHAL |
|---|---|
| ...Une des plus froides nuits d'un hiver qui avait été bien froid, et à l'heure que la plupart des couvents sonnent matines, un jeune gentilhomme nommé don Garcias sortit d'une maison où il avait passé le soir en conversation ou à jouer. | Pendant une nuit sombre et pluvieuse de l'été de 182..., un jeune lieutenant du 96ᵉ régiment, en garnison à Bordeaux, se retirait du café où il venait de perdre tout son argent. Il maudissait sa sottise, car il était pauvre. |
| Il entrait dans la rue où était son logis, et quoique la nuit fût fort obscure, parce que le | Il suivait en silence une des rues les plus désertes du quartier de Lormond, quand tout à |

(17) Chap. XXI.
(18) Voir *Mémoires d'un touriste*, éd. Royer (Champion), I, p. LIII.

ciel était couvert, il n'avait point de flambeau; lorsque, d'une porte qui s'ouvrit tout à coup, on mit dehors avec violence une personne que l'on poussa si impétueusement qu'elle vint tomber à ses pieds de l'autre côté de la rue. S'il fut surpris d'une aventure si extraordinaire, il le fut bien davantage quand, voulant donner la main à cette personne si maltraitée, il sentit qu'elle était en chemise et l'entendit soupirer et se plaindre sans faire le moindre effort pour se relever.

Don Garcias la couvrit de son manteau, et commandant à son laquais de l'aider à marcher d'un côté, comme il faisait de l'autre, il arriva bientôt à la porte de son logis, où tout le monde était couché, à la réserve d'une servante qui en ouvrit la porte, pestant furieusement contre ceux qui la faisaient veiller si tard. Le laquais ne lui répondit qu'en soufflant sa chandelle, et cependant qu'elle allait chercher de la lumière, lui disant cent injures, don Garcias conduisit, ou plutôt porta dans sa chambre, qui était en un premier étage, la dame affligée qui avait bien de la peine à se soutenir. Son laquais apporta de la lumière, et lors don Garcias vit une des plus belles femmes d'Espagne, qui lui donna, tout d'un temps, de l'amour et de la pitié. Les cheveux étaient d'un noir brillant comme du jais; son teint

coup il entendit des cris, et, d'une porte qui s'ouvrit avec fracas, s'échappa une personne qui vint tomber à ses pieds. L'obscurité était telle que l'on ne pouvait juger de ce qui se passait que par le bruit. Les poursuivants, quels qu'ils fussent, s'arrêtèrent sur la porte, apparemment en entendant les pas du jeune officier.

Il écouta un instant : les hommes parlaient bas, mais ne se rapprochaient pas. Quel que fût le dégoût que cette scène lui inspirait, Liéven crut devoir relever la personne qui était tombée. Il s'aperçut qu'elle était en chemise...

[*Ici Stendhal dépeint les hésitations de Liéven, qui redoute d'être mêlé à une aventure vulgaire. Celui-ci finalement propose à Léonor de l'emmener chez lui :*]

— Daignez prendre ma redingote, dit-il à la dame, je vais vous conduire jusque chez moi.

— O ciel! monsieur...

— Je n'allumerai pas de lumière, je vous le jure sur l'honneur. Je vous laisse maîtresse absolue dans ma chambre, et ne reparaîtrai que demain matin. Il le faut, car à six heures arrive mon sergent, qui est homme à frapper jusqu'à ce qu'on lui ouvre. Vous avez affaire à un homme d'honneur... « Mais est-elle jolie? » se disait Liéven.

Il ouvrit la porte de sa mai-

de lis et de roses; ses yeux pour le moins deux soleils, sa gorge au-dessus de toute comparaison; ses bras admirables; ses mains encore plus que ses bras; et sa taille comme d'une reine que l'on se serait faite soi-même; mais ces cheveux noirs étaient en désordre, ce teint éclatant était terni; ces yeux brillants étaient pleins de larmes... Si don Garcias était ravi de voir une si belle personne, cette belle personne était fort troublée de se voir en l'état où elle était, au pouvoir d'un inconnu, qui ne paraissait pas avoir vingt-cinq ans. Il s'en aperçut et fit tout ce qu'il put pour lui persuader qu'elle ne devait rien craindre d'un gentilhomme qui se tiendrait heureux de mourir pour son service... Cependant son laquais fit un petit feu de charbon, car en Espagne on ne se chauffe guère autrement, et c'est sans doute se chauffer mal. Il mit des draps blancs, ou il en dut mettre dans le lit de son maître, qui, ayant donné le bonsoir à la dame, la laissa en possession de sa chambre dont il ferma la porte à double tour sur elle, et s'alla coucher...

Le jour vint et don Garcias s'ajusta et se fit le plus beau qu'il put... Don Garcias, avec l'empressement d'un homme qui commence d'aimer, s'offrit d'aller partout où elle voudrait...

« Ce n'est pas assez que vous sachiez le nom et la qualité de son. L'inconnue fut sur le point de tomber au bas de l'escalier, dont elle ne trouvait pas la première marche. Liéven lui parlait fort bas; elle répondait de même.

« Quelle horreur d'amener des femmes dans ma maison! » s'écria d'une voix aigre une cabaretière assez jolie en ouvrant sa porte et tenant une petite lampe. Liéven se tourna vivement vers l'inconnue, vit une figure admirable et souffla la lampe de l'hôtesse. « Silence, madame Saucède, ou, demain, je vous quitte. Il y a dix francs pour vous si vous voulez ne rien dire à personne. Madame est la femme du colonel, et je vais ressortir. »

Liéven était parvenu au troisième étage, à la porte de sa chambre, il tremblait. « Entrez, madame, dit-il à la femme en chemise. Il y a un briquet phosphorescent à côté de la pendule. Allumez la bougie, faites du feu, fermez la porte en dedans. Je vous respecte comme une sœur et ne reparaîtrai qu'au jour; j'apporterai une robe. » — « *Jésus Maria!* » s'écria la belle Espagnole.

Quand Liéven frappa à sa porte le lendemain matin, il était amoureux fou... « Pour vous servir, lui dit Liéven avec la plus grande impétuosité, je me jetterais dans le feu... »

« Restez. Vous êtes bien jeune, mais enfin j'ai besoin d'un soutien; qui me dit que

la malheureuse que vous avez tant obligée en si peu de temps, elle veut vous informer des particularités de sa vie. Je suis née riche et avec assez de beauté pour en avoir été vaine...» [*Eugénie est courtisée par deux frères, don Sanche et don Louis.*] « Mes parents se déclarèrent en faveur de don Sanche qui était l'aîné, et mon inclination suivit leur choix et me donna tout entière à un homme de quarante ans passés qui, par la douceur de son humeur et par l'extrême soin qu'il eut toujours de me plaire, se mit aussi avant dans mon âme qu'eût pu faire une personne dont l'âge eût été plus proportionné au mien... »

[*La Cour vient à Valladolid et y apporte la galanterie. Les courtisans cherchent à plaire aux dames. Eugénie est l'objet des attentions du Portugais Andrade.*] « Je fus assez malheureuse pour lui plaire et, lorsque ma vanité et les soins qu'il me rendit m'eurent persuadé que je lui plaisais, je me crus la plus heureuse femme de ma condition. »

[*Eugénie ne cherche plus qu'une occasion pour lui donner un rendez-vous. Don Sanche se rend à une partie de chasse qui doit le retenir plusieurs jours à la campagne. Andrade est aussitôt prévenu de cette absence.*] « Je devais laisser, à une certaine heure, la porte de derrière d'un jardin ouverte, et, sous prétexte d'y passer une partie

je pourrai trouver un autre homme aussi généreux? D'ailleurs, si vous avez pour moi un sentiment auquel je ne dois plus prétendre, le récit de mes fautes me fera bientôt perdre votre estime et vous ôtera tout intérêt pour la femme la plus criminelle. »

[*Léonor appartient à une famille de Carthagène ruinée par la Révolution. Elle a épousé le riche commerçant Gutier Ferrandez.*] «J'ai trente ans de plus que vous, ma chère Léonor, me dit-il en me prenant à part la veille de notre mariage; mais j'ai plusieurs millions, et je vous aime comme un fou, comme je n'ai jamais aimé... » Ce que je sentais le plus vivement alors, c'était l'ennui de la profonde pauvreté où la Révolution des Cortès a plongé ma famille. Je n'aimais pas, j'acceptai... »

[*Don Gutier vient se fixer à Bordeaux. Jaloux de sa femme, il l'oblige à mener une vie très retirée. Elle meurt d'ennui. Enfin il cède à sa prière et prend une loge au spectacle... Il la choisit sur la scène pour ne pas l'exposer aux regards des jeunes gens de la ville. Une troupe d'écuyers napolitains vient donner un spectacle. Léonor s'éprend de l'un d'entre eux, nommé Mayral, et qui se fait passer pour un ancien officier. Don Gutier reçoit la nouvelle qu'un de ses bateaux s'est échoué près de Royan. Il pré-*

de la nuit, à cause de l'extrême chaleur, je devais faire dresser un lit de camp dans un petit cabinet de charpente, ouvert de tous côtés et environné d'orangers et de jasmins. Enfin, mon mari sortit de Valladolid et ce jour-là me sembla le plus long de ma vie. La nuit vint, et mes femmes m'ayant dressé un lit dans le jardin, je feignis devant elles une extrême envie de dormir et, aussitôt qu'elles m'eurent déshabillée, je leur commandai de s'aller coucher, à la réserve d'une femme de chambre qui savait le secret de mon amour. A peine étais-je couchée et cette fille, qui avait nom Marine, avait-elle fermé la porte du logis et ouvert celle de derrière, quand mes femmes vinrent m'avertir que mon mari venait d'arriver... Je n'eus que le temps de faire fermer la porte que j'avais fait ouvrir pour recevoir Andrade. Mon mari me vint faire ses caresses ordinaires et vous pouvez penser comme je les reçus. Il me dit qu'il avait été contraint de revenir, parce que le cavalier qui l'avait mené à la chasse était tombé de son cheval et s'était rompu une jambe, et ensuite il loua mon bon esprit de choisir si bien une place où me défendre du chaud et ajouta qu'il y voulait aussi passer la nuit. Il se fit déshabiller en même temps, et se coucha auprès de moi...

Andrade cependant vint à *vient sa femme qu'il va s'absenter. Elle en profite aussitôt pour faire signe à Mayral.*]

« Mon mari s'embarqua après le courrier sur le midi. Il faisait un temps superbe et nous étions dans les jours les plus chauds. Le soir, je dis que je coucherais dans la chambre de mon mari, qui était au rez-de-chaussée et donnait sur le jardin. J'espérais y souffrir moins de l'excessive chaleur. A une heure du matin, au moment où, ayant ouvert la fenêtre avec beaucoup de précaution, j'attendais Mayral, j'entends tout à coup un grand bruit du côté de la porte : c'était mon mari. A moitié chemin de Royan, il avait aperçu son vaisseau qui remontait tranquillement la Gironde et s'avançait vers Bordeaux.

« En rentrant, don Gutier ne s'aperçut point de mon trouble horrible; il loua la bonne idée que j'avais eue de coucher dans une pièce fraîche, et se plaça à côté de moi.

« Jugez de mon inquiétude : il faisait, par malheur, le plus beau clair de lune. Moins d'une heure après, je vis distinctement Mayral s'approcher des croisées. Je n'avais pas songé à fermer, après le retour de mon mari, la porte-fenêtre d'un cabinet voisin de la chambre à coucher. Elle était grande ouverte ainsi que la porte qui, du cabinet, conduisait dans la chambre.

l'assignation et, ayant trouvé la porte fermée qu'il devait trouver ouverte, il sauta à l'aide de son valet de chambre par-dessus les murailles du jardin où il avait espéré passer la nuit avec moi... La pensée qu'il eut que peut-être je me divertissais à ses dépens avec mon galant le mit en une telle colère, qu'il ne résolut pas moins que de me maltraiter, si ce qu'il soupçonnait se trouvait véritable, et de se porter contre son rival aux dernières extrémités. Il s'approcha du cabinet où nous étions couchés, faisant le moins de bruit qu'il put. La lune était fort claire, je le vis d'abord qu'il entra et je le reconnus; il me vit fort effrayée et lui faisant signe de se retirer, il ne discerna pas d'abord si la personne qui était couchée avec moi était mon mari ou un autre; mais, remarquant sur mon visage moins d'effroi que de confusion et de honte et voyant sur une table l'habit et les plumes qu'il avait vues à mon mari le même jour et qui étaient aussi singulières que remarquables, il ne put plus douter que je ne fusse couchée avec don Sanche, qu'il voyait alors dormir avec plus de tranquillité que n'aurait fait un galant; mais il ne laissa pas de s'approcher du côté du lit où j'étais couchée et de me prendre un baiser dont je ne pus me défendre, dans la peur où j'étais que mon mari ne

« En vain essayai-je par des mouvements de tête, qui étaient tout ce que j'osais me permettre, ayant un mari si jaloux dormant à mes côtés, de faire comprendre à Mayral qu'un malheur nous était arrivé. Je l'entendis entrer dans le cabinet et bientôt il fut près du lit, du côté où j'étais couchée. Jugez de ma terreur : on y voyait comme en plein jour. Par bonheur, Mayral ne parla pas en s'approchant. Je lui montrai mon mari dormant à mes côtés; je le vis tout à coup tirer un poignard. Saisie d'horreur, je me levai à demi; il s'approcha de mon oreille et me dit :

« — C'est votre amant. Je comprends le contretemps de ma venue, ou plutôt vous avez trouvé plaisant de vous moquer d'un pauvre écuyer voltigeur; mais ce beau monsieur va passer un mauvais quart d'heure.

« — C'est mon mari, lui répétais-je tout bas et, avec toute la force que je pouvais, je lui retenais la main.

« — Votre mari que j'ai vu embarquer à midi sur le bateau à vapeur de Royan! Un sauteur napolitain n'est pas assez bête pour croire cela. Levez-vous et venez me parler dans le cabinet voisin, je le veux; autrement, je réveille ce beau monsieur; alors il se nommera peut-être. Je suis plus fort, plus agile, mieux armé, et tout pauvre diable que je suis, je lui ferai voir qu'il ne fait pas bon

s'éveillât. Il ne voulut pas m'effrayer davantage; il sortit, levant les yeux au ciel, haussant les épaules, enfin faisant l'action d'un homme extrêmement affligé, et repassa par-dessus la muraille du jardin avec la même facilité qu'il avait déjà fait.

« Dès le matin, je reçus de sa part une lettre, la plus passionnée que j'aie jamais lue, et des vers fort spirituels contre la tyrannie des maris... »

[*Eugénie donne successivement à Andrade trois autres rendez-vous qui tous échouent.*]

*Andrade* « conçut dès lors une aversion pour moi aussi grande qu'avait été l'affection qu'il m'avait portée et mon nom même lui fut en horreur. »

[*Eugénie a tué don Louis, son beau-frère, qui avait abusé d'elle. Elle s'enfuit du domicile conjugal.*] « Je pris sur moi tout ce que j'avais de pierreries et d'argenterie. »

[*Elle se rend chez Andrade, lui raconte ce qui vient de se passer.*] « J'ai de l'argent et des pierreries en assez grande quantité pour vous faire vivre avec éclat en quelque lieu d'Espagne où vous vouliez accompagner mon infortune. »

[*Mais Andrade lui fait mille reproches.*]

« En achevant ces paroles, il me dépouilla avec violence et une cruauté qui fit horreur à ses propres valets, il me donna cent coups, nue comme j'étais, se moquer de moi. Je veux être votre amant, morbleu! alors c'est lui qui sera ridicule.

« A ce moment, mon mari se réveilla.

« — Qui parle d'amant ? s'écria-t-il tout troublé.

« Mayral, qui, placé à côté de moi, me tenait embrassée et me parlait à l'oreille, se baissa fort à propos en voyant ce mouvement imprévu. J'étendis le bras comme si le mot de mon mari me réveillait; je lui dis plusieurs choses qui firent bien voir à Mayral que c'était mon mari. Enfin don Gutier, croyant avoir rêvé, se rendormit. Le poignard nu de Mayral réfléchissait toujours les rayons de la lune qui, à ce moment, tombaient d'aplomb sur le lit. Je promis tout ce que Mayral voulut. Il exigeait que je vinsse l'accompagner dans le cabinet voisin. « C'est votre mari, soit, mais je n'en joue pas moins un sot rôle », répétait-il avec colère.

« Enfin, au bout d'une heure, il s'en alla...

« Il m'écrivait des lettres pleines de reproches; au spectacle, il affectait de ne pas me regarder. Enfin, monsieur, mon fatal amour ne connut plus de bornes. »

[*Léonor cherche à faire venir Mayral pendant que son mari est à la Bourse. Mais don Gutier surgit inopinément; elle le cache, mais ne peut le faire sortir que le lendemain.*]

et après avoir soûlé sa rage jusqu'à se lasser, il me mit dans la rue où, si je ne vous avais heureusement trouvé, je serais déjà morte ou entre les mains de ceux qui peut-être me cherchent. »

[*Scarron introduit ici de nouveaux développements auxquels on a brièvement fait allusion en analysant cette nouvelle. A la fin, don Garcias épouse Eugénie, devenue veuve.*]

« Dès ce moment, je le vois à présent, Mayral ne m'aima plus; il crut que je m'étais moquée de lui. »

[*La troupe de voltigeurs napolitains annonce son départ. Léonor, folle d'amour, quitte la maison de son mari en emportant ses diamants et quelques rouleaux d'or.*]

« Le lendemain matin, quand je lui montrai mes diamants et mon or, il se décida à quitter sa troupe et à s'enfuir avec moi en Espagne. »

[*Léonor vit trois jours avec Mayral; puis celui-ci prétexte qu'il va déposer son or et ses diamants chez un ami et disparaît.*

*Le lendemain, un jeune homme s'introduit dans le logement de Mayral et prétend prendre sa place auprès de Léonor. Elle se défend. Elle apprend de lui que le soi-disant capitaine espagnol n'est qu'un aventurier, qui a été contraint de quitter Saint-Domingue à la suite d'un assassinat.*]

« Enfin, reprit dona Léonor, ce jeune homme, me voyant pensive, commença à avoir moins peur. Il m'a quittée brusquement et, une heure après, est revenu avec un de ses camarades. J'ai été obligée de me défendre; la lutte a été sérieuse; peut-être en voulaient-ils à ma vie, tout en prétendant autre chose. Ils m'ont pris quelques petits bijoux et ma bourse. Enfin j'ai

pu gagner la porte de la maison, mais sans vous, monsieur, probablement ils m'auraient poursuivie dans la rue. »

[*Liéven est de plus en plus enflammé d'amour pour Léonor; mais celle-ci lui confesse qu'elle est toujours amoureuse de Mayral et qu'elle serait prête à le suivre si elle le revoyait. Liéven est au désespoir. La nouvelle se termine d'une manière assez abrupte par cette phrase :* « On ne l'a plus revu; Léonor a fait profession au couvent des Ursulines. »]

Telle est l'amusante transposition à laquelle Stendhal s'est livré dans cette nouvelle et qui passa bien certainement inaperçue des lecteurs de la *Revue de Paris,* tant le rajeunissement est habile et le fond même différent. Les circonstances exceptionnelles ou bizarres, multipliées par Scarron, ont été écartées ou ramenées à la vraisemblance par Stendhal. Liéven, avec ses hésitations, son dialogue intérieur, ses déductions sentimentales, se présente dès le début en personnage purement stendhalien.

Quelques années plus tard, Stendhal, en quête de sujets de nouvelles pour sa collaboration à la *Revue des Deux Mondes,* eut encore une fois recours à Scarron. Le 9 octobre 1838, au cours d'une promenade à Saint-Germain-en-Laye, il avait emporté les deux petits volumes des *Nouvelles tragi-comiques,* et la lecture d'une de ces nouvelles, *la Précaution inutile,* lui donne l'idée d'un conte qu'il intitulera *Alzim.* Comme pour *le Philtre,* il veut faire moins long que Scarron, et, dans un schéma représentant deux couches superposées de terrain A et P, il décide: « Ne pas creuser jusqu'en P (19). »

(19) Note ms. inédite sur le tome I des *Nouvelles tragi-comiques* de Scarron, Paris, C. David, 1710 in-16 (Bibl. de Civitavecchia) : « Mardi 9 octobre 1838. Café du Chemin de fer sous S[t] Germain... Bouquiné *all the morning*... Au Café du Chemin de fer lu ceci. *From this* Alzim (ou Alzire?). »

On connaît le thème de la *Précaution inutile :* Don Pedre, victime de la malice des femmes, s'instruit peu à peu de leurs ruses en parcourant le monde. Rentrant dans son pays, après de multiples aventures, il s'est juré de n'épouser qu'une sotte. Pensant l'avoir enfin découverte, il réalise son dessein, mais s'en trouve plus mal que s'il était tombé sur une femme d'esprit.

Cette idée ne resta pas à l'état de simple projet: le lendemain 10 octobre, de trois à sept heures, il écrivit les vingt-cinq premières pages de cette nouvelle (20). Le manuscrit ne nous en a pas été conservé et nous ne pouvons que soupçonner, par l'exemple précédent, la broderie que Stendhal avait pu exécuter sur la trame de Scarron. Mais nous saisissons une fois de plus d'une manière concrète, l'un des ressorts les plus caractéristiques du génie de Stendhal. Qu'il s'agisse de *Le Rouge et le Noir,* dont le point de départ est un procès d'assises, ou de la *Chartreuse,* dont le sujet est tiré d'une chronique de la famille Farnèse, audacieusement transplantée dans l'Italie contemporaine, il y a toujours, à la base de ses créations, un fait-divers, une anecdote historique, une situation dramatique, dont la maigreur s'étoffe peu à peu de toute la richesse sentimentale qu'il lui confère. Même dans une simple nouvelle, genre auquel il ne s'est astreint qu'avec peine, il ne résiste pas au plaisir d'analyser dans le détail les états d'âme de ses personnages.

Pour se mettre à l'abri des critiques qu'on pouvait lui adresser, n'avait-il pas le droit de se réclamer de Shakespeare lui-même? Génie, notait-il dans un de ses livres, vient de *gignere;* « mais *gignere,* en Shakespeare, c'est plutôt féconder. Shakespeare prend tous ses contes dans Giraldi Cinthio (21). » Son étiquette de romantique lui interdisait peut-être de citer Racine et quelques autres;

(20) Note sur l'exemplaire des *Mémoires d'un touriste* appartenant à la collection Primoli, II, 199 : « ...Le 10 octobre 1838... de 3 à 7 *the* 25 *first* pages *of Alzim l'amoroso...* »

(21) Sur un défet de *Vanina Vanini* dans la bibliothèque Bucci à Civitavecchia, au bas de la p. 101.

mais il invoquait sans crainte le classique Horace en le paraphrasant:

*Possunt, quia posse videntur, proprie communia dicere* (22).

C'est un privilège qui n'est pas donné à tous que de marquer d'un accent personnel les récits déjà connus.

LOUIS ROYER.

(22) *Nouvelles tragi-comiques* de Scarron, 1710, ex. de Civitavecchia, en tête du tome II.

# POÈMES

## *PAVILLON SUR L'ESCAUT*

*Pavillon isolé dans les herbes du fleuve,*
*Attendais-tu qu'un vol de mouettes s'émeuve*
*Pour qu'ailé de leur caresse prenne l'essor,*
*Sans remous, dans la brume fine où d'ambre, d'or*
*Et de feu nuancés, s'avancent les nuages,*
*Un cortège incessant de vaporeux visages*
*Qui s'emmêlent au ciel ou fondent sous les eaux?*
*Une brise légère incline les roseaux,*
*Tout un mur ébloui s'est offert à l'extase,*
*Le silence s'étend, l'air allégé s'embrase;*
*Dans un rayonnement de pourpre à l'horizon*
*Dont s'ouvre l'éclatante et magique cloison,*
*Se soulèvent, toujours tendus hors des ténèbres,*
*Des héros évasifs, inconnus ou célèbres,*
*Qu'exalta leur courage ou que déçut l'amour.*
*Des toits s'effondrent, des villes meurent; la tour*
*Dominatrice croule. Un oiseau frêle passe;*
*Rien ne reste: l'eau molle, un fin brouillard, l'espace,*
*Et dans les herbes seul, toi, pavillon, debout.*
*Quel mystère à ton seuil se forme ou se résout?*
*Un troupeau calme paît dans les prés et s'abreuve*
*Sous les saules tranquillement. Au loin, le fleuve*
*S'incurve avec lenteur au soleil doux et blond*
*Vers un très haut clocher profilé sur le fond*
*De lumière, où s'exhausse en granit une tombe*
*Majestueuse et solitaire. Le soir tombe,*
*Tout disparaît, hormis un nom, ton souvenir,*
*Poète, dont les vers altiers surent unir*

*Aux ferveurs de ton rythme et dans l'ardeur du verbe*
*Cet orgueil prodiguant ta tendresse superbe*
*Qui, vouée au futur, plonge aux jours anciens,*
*Et des rêves de tous les temps forge les siens.*

—

*LE TALISMAN*

*Pour soustraire ta fille aux futurs maléfices*
*Dont t'obsèdent partout la crainte et le tourment,*
*Il n'est pas bon que tu lamentes et faiblisses;*
*Ta grandeur seule oppose au temps son talisman.*

*Lève les yeux. Regarde-la croître innocente,*
*Jouer comme on respire et sourire à ses jeux,*
*Et soudain se plonger dans l'abîme orageux*
*De tes secrets, puits morne ou source jaillissante.*

*Sais-tu tous les soucis qu'elle a lus sur ton front,*
*Quelles sourdes rumeurs, si ton âme est chagrine,*
*Vont sourdre obscurément et s'approfondiront*
*Dans sa tête qui pèse au pli de ta poitrine?*

*Ne déçois pas ce cœur frissonnant, ce cerveau,*
*Et la main qui câline et la bouche assouvie*
*A ton haleine: c'est, par elle et toi, la vie*
*Qui se ravive, ailée, en un essor nouveau.*

*La même active sève animant la statue*
*Dans l'une et l'autre brûle, et la même ferveur*
*De son corps à ton corps emprunte et restitue*
*Sa force qui s'ignore et ton émoi rêveur.*

*Va. Chacun a sa part de joie et d'infortune,*
*Etroite ou large, sort inconstant et mêlé.*
*Que l'ivraie envahisse où tu semas le blé,*
*Ton désespoir est vain et ta plainte importune.*

*Ta sagesse ingénue autrefois à l'assaut*
*Put pour toi résister sans peur ni défaillance.*
*Ne fléchis pas. Ne cède pas. Monte au plus haut,*
*Contemple. L'ombre tombe, et l'aube recommence.*

*Enseigne à ton enfant qu'au détour du terrain*
*Eclôront peu de fleurs sur un roncier d'épreuves;*
*Mais garde que d'un flux de terreurs tu l'abreuves,*
*Toi qui sortis de tes périls, l'esprit serein.*

*Aime. Pense. Comprends. Sois confiante et ferme.*
*Point d'envie ou de haine. Eprouver et savoir*
*Que la beauté de l'art et du monde renferme*
*En soi l'élan suprême et l'unique pouvoir*

*Par qui l'esprit humain s'illumine et grandisse,*
*Quel que soit le danger, un malheur, ton tourment,*
*C'est conjurer le dur destin d'un talisman*
*Qui plaît aux dieux, et qui détruit le maléfice.*

—

## *L'APPARITION*

*Nulle cendre au foyer quand vers l'ombre se cambre*
*La fierté de ton corps surgi nu du linceul*
*N'ensevelit l'espoir d'être auprès de toi seul*
*A goûter les beaux fruits qui parfument ta chambre.*

*Je n'ose attendre. L'heure est brève. Membre à membre*
*Tu te flétris, et mon miroir me montre aïeul*
*Désolé si dans le feuillage du tilleul*
*Court le grand rire d'or dont resplendit septembre.*

*Vaine à jamais parmi les souffles vains, tu dois*
*Distraire en effleurant ma tempe avec tes doigts*
*Le trouble dont mon âme est effarée et tremble*

*Afin que, dissipés l'angoisse et le brouillard,*
*Ta tendresse renflamme au cœur du faux vieillard*
*La foi sauve et l'amour, pour en mourir, ensemble.*

ANDRÉ FONTAINAS.

# TRINITÉ SAINTE

—

Je me risquai naguère à présenter, ici même, une *Défense de la machine* qui provoqua des controverses assez vives. Elle tombait au beau milieu d'une querelle dont mon ami Duhamel était l'animateur le plus ardent et, il faut le reconnaître aussi, le plus humain. Il est malaisé de se déprendre de sa grâce, de son argumentation constamment et volontairement sensible, surtout peut-être de chercher dans sa culture biologique des pièges qu'on voudrait lui tendre et qui vous ouvrent au contraire un passage sournois vers une sorte de physiologie sentimentale dont il est, je le crois bien, l'inventeur. On ne peut guère échapper au plan affectif sur lequel il place, avec une douceur obstinée, les questions les plus abstraites. Dois-je l'avouer? Au risque d'y glisser des deux pieds ensemble, je ne puis pas ne pas le suivre sur ce plan même, où il m'a si malicieusement attiré. Je ne réponds pas ici à ses arguments, que je ne crois pas décisifs, bien qu'ils soient irrésistibles. Le bruit de la querelle s'éteint, — et la machine continue. D'autres voies s'ouvrent malgré lui, malgré moi, malgré tous ceux qui ont combattu pour ou contre elle, — malgré elle à n'en pas douter. La plus subtile des attaques, grâce précisément à sa subtilité, offre à celui qui en étudie les méthodes et les feintes, les possibilités d'une tactique nouvelle qui se retourne contre l'agresseur, à condition de ne pas quitter le terrain qu'il a choisi lui-même et qui lui est par conséquent trop familier pour qu'il l'imagine si riche encore en ressources dissimulées.

La victoire de la sorcière, dont Michelet dénonçait déjà le rôle émancipateur, me semble plus que jamais cer-

taine. « La sorcière », c'est-à-dire la science, dont l'apothéose fut le cliché d'hier, dont la haine, qui prend le masque du dédain, est le cliché d'aujourd'hui, et dont l'acceptation sereine sera sans doute la réalité de demain. S'il est un phénomène incontestable pour ceux dont le monde contemporain constitue le plus passionnant des sujets d'études, c'est bien le caractère de plus en plus méthodique que prennent tous ses moyens d'investigation et de volonté constructive. Et cela dans tous les domaines, y compris l'éducation physique et morale de l'homme, y compris l'exploration de sa propre « âme », auparavant réservée aux entreprises intéressées des théologiens et des philosophes qui détachaient délibérément cette âme du champ de l'enquête objective pour la situer en des régions accessibles à la seule révélation. Le plus grand reproche qu'on puisse faire au christianisme, c'est d'avoir soustrait l' « Esprit », par un escamotage transcendant, à l'étreinte fécondante de l'intelligence critique et de l'épreuve sensuelle. Par là, il avait gagné momentanément en force ascensionnelle, en puissance d'illusion, en réserves refoulées de concentration et de passion. Mais il avait perdu en étendue et en prolongements, méconnu ses assises charnelles, c'est-à-dire ses moyens de renouvellement indéfinis et infinis, brisé, à force de les tendre, les ressorts de l'idéalisme et du lyrisme, oublié l'unité consolante du monde d'après lui partagé en deux parts inconciliables, en fin de compte arrêté sa croissance pour avoir voulu l'alimenter aux dépens de son éternelle substance qui est d'os, de chair et de sang.

L'origine des anathèmes que l'avènement de la science, comme instrument humain de conquête matérielle et peut-être surtout de conquête métaphysique, a provoqués, n'est pas ailleurs. Oubliant que la science est esprit, on l'accuse de tuer l'Esprit. On affecte de prendre l'évolution de l'esprit pour un recul de l'Esprit. On prétend que l'Esprit faillit à sa tâche parce qu'en s'annexant un domaine immense et jusqu'ici inconnu, il a courageusement mis de côté des méthodes qui s'avéraient insuffisantes pour commencer par le commencement l'explo-

ration de ce domaine, comme un homme fort et calme qui refuserait de se laisser écraser sous les ruines de son palais et construirait de ses mains, après avoir craché dedans et retroussé ses manches, une maison dont il se saurait destiné à ne pas voir l'achèvement, mais dont il choisirait et éprouverait avec amour les matériaux sains et jeunes pour abriter un jour les enfants de ses enfants. Oubliant que la science est curiosité du monde, recherche passionnée des lois qui le construisent dans l'intelligence humaine, on affecte de voir en elle l'ennemie née de la recherche soi-disant désintéressée qui consistait à donner une forme sensible aux rêves, aux émotions, aux espérances de l'homme, et que la poésie et la peinture, la sculpture et le roman, la musique et le drame ont exprimés. On oublie même que l'architecture, l'aïeule, la source et l'exemple de tous les arts, n'a jamais été, aux origines, quand justement elle réalisait ses plus solides créations, qu'une application parfois rigoureuse et toujours approchée des lois de nombre et d'équilibre que la science s'efforce de dégager des conquêtes de l'intuition pure pour leur donner un caractère plus stable et plus dynamique à la fois. On oublie même que la science a déjà amassé un trésor immense, l'architecture *mobilière* qui, non contente d'affirmer, comme les constructions antiques, la domination de l'esprit sur le monde, promet à l'esprit une prise de possession infiniment plus large et plus complète de ce monde qu'il a désormais le pouvoir de modifier, de modeler, de reconstruire à son image et d'introduire, avec une rapidité croissante, dans sa propre éternité.

Il n'est pas vrai que l'imprimerie ait tué la cathédrale. Elle mourait de sa mort naturelle quand l'imprimerie naquit. Prenez, si vous le voulez bien, cette affirmation pour un symbole. Nous usons tour à tour, par leur propre action, nos meilleurs outils de conquête, comme nous usons l'amour par l'amour. Nous changeons d'objet pour que le sujet reste vierge. Nous cherchons des sources nouvelles quand une source est tarie, parce que nous ne cessons pas d'avoir soif. Notre soif, c'est l'unité du

monde, dont l'unité de l'homme intérieur est à la fois le reflet et le facteur. Et l'art, aussi bien que la science, n'ont d'autre but que de nous la rendre sensible, par des méthodes qui ne sont pas opposées, mais différentes, et que nous utilisons avec une passion qui ne cesse que lorsqu'elles se sont avérées impuissantes à aborder les problèmes nouveaux dont notre soif exige la solution. Nous cherchons sans lassitude un accord non seulement entre le monde et nous-mêmes, mais entre les moyens qui s'offrent pour explorer et le monde et nous-mêmes. Et nos plus grands moments sont précisément ceux où cet accord est obtenu.

De ce que les méthodes de la science étaient différentes — au Moyen-Age ou dans l'antiquité égyptienne ou grecque par exemple — de celles que nous utilisons aujourd'hui, il ne s'ensuit pas que la science médiévale ou la science antique n'étaient pas. La mathématique existait déjà dans ses éléments fondamentaux. La construction atteignait une rigueur logique qu'elle n'a jamais retrouvée. L'intuition, le bon sens, la coutume, agissaient là où œuvrent de nos jours la méthode et l'expérience rigoureusement contrôlée. Il n'est même pas interdit de penser qu'un individu pris au hasard aux temps de Ramsès, de Périclès ou de saint Louis possédait plus d'intuition, de bon sens, de réalisme coutumier qu'un individu pris au hasard au siècle de celui des deux Poincaré qui n'est pas le mathématicien. A mesure que se développe la rigueur de l'expérience et la sévérité du contrôle, les hommes paraissent chercher des refuges en ruine, parce qu'ils se sentent conduits vers un ordre extérieur et intérieur nouveau qui les effraie, et que leur paresse d'esprit leur interdit d'accepter. Par bonheur, quelques-uns d'entre eux n'ont pas peur de le construire.

Le drame de la Renaissance, comme le drame de la fin du monde antique, est précisément dans cette rupture de l'unité de l'âme humaine et de ses moyens d'investigation. Toute l'histoire de l'Italie, ou pour n'en prendre que l'exemple le plus impressionnant, des trois siècles les plus vivants de l'activité toscane, en témoigne. Comme

Duccio représente, à Sienne, l'effusion mystique d'une unité conquise par la science et l'art chrétiens ayant trouvé leur accord spirituel, Giotto représente, à Florence, l'apparition de l'intelligence critique dans l'acte de création, et la réunion, par l'arabesque linéaire, de tous les éléments formels, jusqu'ici soumis aux certitudes intuitives de l'impression sentimentale. Ce désaccord d'instinct s'accentue d'œuvre en œuvre jusqu'à Vinci et Michel-Ange, où le drame spirituel entre dans la conscience même et écartèle jusqu'à la plus déchirante douleur l'unanimité des esprits. Visiblement, ils tentent de réunir les deux grands courants dont l'un s'accélère et dont l'autre se ralentit, et qui représentent respectivement la puissance naissante de la méthode expérimentale d'investigation et la puissance déclinante de l'élan mystique et sensuel. Ils réussissent ce miracle, le second surtout, à mon sens. Ils réussissent, par là même, à nous démontrer sa possibilité indéfinie, puisqu'il a vécu normalement dans l'instinct des multitudes avant de se réaliser par exception dans l'intelligence des individus. Ils devancent non seulement l'angoisse de Pascal qui, lui aussi, pour respirer librement l'atmosphère de l'intuition mystique, tentera de briser les barreaux de sa cage géométrique et réussira, au moins, à accorder dans le verbe les deux cultures soi-disant antagonistes, mais les tendances actuelles de la science appliquée qui aboutit, par le moyen du cinématographe, à recréer un univers sensible où fusionnent tous les arts. L'unité de l'esprit s'affirme une fois de plus. Nous sommes à la veille d'une époque où l'instinct et l'intuition réabreuveront leurs racines dans la science positive, comme la science positive, aux débuts de la Renaissance, a pris sa source dans les réalisations formelles des artistes et l'inquiétude féconde des théologiens.

L' « art », la « science », et jusqu'au « travail », ne sont que des mots qualifiant les divers modes de l'activité créatrice désintéressée. L'atelier a gardé son nom, qui est encore le même pour le peintre, le menuisier, le serrurier et le sculpteur. Et si le laboratoire, — le lieu

où l'on travaille, — est apparu, il s'applique indifféremment à abriter les recherches biologiques, les recherches techniques, ou chimiques, ou physiques ou physiologiques, et nul ne sait trop s'il faut qualifier d'atelier ou de laboratoire la pièce où Forest a construit le moteur, et Lumière le cinéma. Les qualifications de « manuel » et d' « intellectuel » pour désigner les catégories du travail n'ont exactement aucun sens. Elles viennent du dualisme chrétien qui a coupé en deux l'activité vivante, et doivent disparaître devant l'unité substantielle que la science expérimentale est en train de reconstituer. Quand j'étais jeune, je croyais — et je sais encore des gens qui le croient — je croyais que la peinture était un art manuel. Pourquoi pas la littérature, qui met du noir sur du blanc? Pourquoi pas la géométrie, qui consiste à tracer avec la main des lignes et des cercles sur un tableau? Et pourquoi la serrurerie ou la menuiserie ne seraient-elles pas, par contre, des travaux intellectuels? Où commence l'un, où finit l'autre? Il y a une hiérarchie dans les métiers, je le veux bien. Mais cette hiérarchie est d'abord dans l'homme, et c'est l'homme qui la projette et l'établit dans le métier. Tous les métiers jouent entre les extrêmes de deux éléments théoriques créés pour la seule commodité du langage, et que les théologiens avaient fait passer dans l' « Esprit » pour la commodité de ses intentions métaphysiques, — l'âme qui, dit-on, est le but, la matière qui, dit-on, est le moyen. Mais ces extrêmes se rencontrent et fusionnent dans *le travail,* qui consiste à les modeler sans lassitude l'une sur l'autre et l'une par l'autre, parce qu'il n'est pas possible de faire autrement. Les différences *uniquement sociales* qui séparent encore l'ouvrier de l'ingénieur, le décorateur du peintre, le maçon de l'architecte, le praticien du sculpteur, le préparateur du professeur, disparaîtront peu à peu, à mesure que l'unité d'éducation et l'égalité de départ ménageront les passages ininterrompus qui solidarisent en profondeur au travail de la main le travail de l'intelligence pour ne laisser vivante que la qualité du cerveau (1).

(1) H. Dubreuil, dans *Nouveaux Standards* (Grasset), a écrit là-dessus des pages très pénétrantes.

Quelles que soient les différences d'expression et de procédé par quoi la science et l'art se distinguent l'un de l'autre, il est toujours aisé de trouver dans leurs conditions de naissance et de développement des identités de sources et d'objets qui les associent et condamnent l'antagonisme où la Renaissance les avait réduits à vivre, pour mieux forger le nouvel instrument que l'apparition de la méthode exigeait. La curiosité passionnée, l'hypothèse vingt fois abandonnée et reprise dans l'activité du travail mental et manuel, l'imagination créatrice qui progresse de proche en proche et tantôt s'abandonne à l'éclair qui la traverse pour exiger d'elle-même une nouvelle épreuve représentée par l'expérience à tenter ou la forme à animer, tantôt se soumet à la méditation critique pour renoncer à explorer telle impasse ou se décider à suivre tel chemin, appartiennent en commun au poète, à l'artisan, au savant, au technicien, à l'ouvrier et même au manœuvre. Les véritables créateurs, nous le savons depuis longtemps, se rejoignent tous dans la qualité même de l'élan intuitif et de l'autocritique où il serait bien malaisé de séparer Newton de Sébastien Bach, par exemple, ou Lamarck de Rubens, ou Rembrandt de Spinoza, ou Pascal de Pascal. Il est rigoureusement impossible de faire la part, dans la genèse d'une œuvre originale — de quelque nature qu'elle soit — de l'intelligence analytique et de l'intuition synthétique qui tantôt alternent, tantôt s'opposent, tantôt même marchent de pair, mais concourent sans jamais cesser d'agir l'une sur l'autre, à l'édification d'un monument dont rien, en fin de compte, sinon l'épreuve du temps, ne peut démontrer le bien-fondé, la solidité, ni la vérité transcendante.

Claude Bernard nous dit bien que l'art est personnel et la science impersonnelle. Mais la science et la technique ne sont impersonnelles que dans leurs méthodes, — et encore! la méthode, il a bien fallu l'inventer — nullement dans leur application, pas davantage dans l'activité intérieure de l'individu qui s'en sert. L'art n'est personnel que dans ses moyens, point du tout dans les grandes lois harmoniques qu'il dégage du chaos et qu'on réduira

peut-être un jour à des rapports mathématiques. Leur commune tendance à l'unité, dont la conquête n'est que le résultat d'un incessant échange entre les exigences du monde intérieur qui interroge et choisit et les enseignements du monde extérieur qui propose et contrôle, parvient tôt ou tard à un accord intime qui justement conditionne l'harmonie d'une culture ou d'une civilisation et l'efficacité plus ou moins immédiate, plus ou moins lointaine et plus ou moins durable de l'effort humain.

Enfin, de nos jours même, nous assistons dans cet ordre d'idées à quelque chose de nouveau, et même d'inespéré, qui donne à l'accord devenant entre toutes les formes de l'activité, qu'on les qualifie de scientifiques, de techniques, d'esthétiques ou de manuelles, un accent que je qualifierai volontiers de mystique si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Et ce ne serait pas la première fois que la science précéderait, préparerait, charpenterait la religion, toute religion, à l'origine, n'ayant jamais été qu'une science plus ou moins primitive généralisée, sublimisée et divinisée pour le bien et le mal de tous. Il n'est pas une religion qui n'ait une mythologie à ses sources, pas une mythologie qui ne représente un essai poétique d'explication de l'univers, pas un essai d'explication de l'univers qui ne soit une science rudimentaire. La science moderne, de ce point de vue-là, ne diffère de la science antique que par le renouvellement, d'ailleurs prodigieux, de ses méthodes et un élargissement immense de son champ d'action. Une science systématique conduit nécessairement à une mythologie rationnelle. C'est déjà de la poésie et presque de la mystique que l'infinie complexité des rapports qu'elle nous révèle, l'identification de l'infiniment petit à l'infiniment grand, la constatation de l'identité, de jour en jour plus probable, de la matière et de l'énergie, le prolongement, indéfini dans la durée, de la vie qui se trouvait trop à l'étroit dans l'espace, le passage de l'infini mathématique à l'infini biologique et de la connaissance au devenir. Et cet approfondissement soudain des sources de l'âme humaine, qu'elle accomplit en même temps par le moyen de la psychologie expéri-

mentale, de la psychanalyse, de la physiologie, de la biochimie. Cette acquisition progressive par tout être vivant du droit et même du devoir d'être lui-même par delà les restrictions des confessions et des morales périmées, et, pour être mieux lui-même, de s'intégrer à une vie universelle et à une vie sociale obéissant aux mêmes lois que lui. Si l'art, et même le plus humble travail, ont jamais eu d'autres sources et d'autres fins que cet accord sollicité par nos plus profonds instincts entre toutes nos activités d'intuition et de recherches vers la conquête d'une harmonie universalisée par l'esprit même, je demande qu'on me les montre.

Quand on parle de l'ouvrier moderne, avec une sollicitude hypocrite par ailleurs décidée à maintenir ou à accroître son exploitation, pour condamner la vie à quoi le machinisme l'asservit, il est presque de règle qu'on oppose à ce machinisme l'exemple réconfortant de la cathédrale. Par malheur, on néglige là la beauté de la machine à laquelle aboutit, en fin de compte, le travail de l'ouvrier, comme on néglige ici la peine du maçon et du manœuvre qui est la condition et l'origine de la beauté de l'édifice religieux. On oublie aussi que, la plupart du temps, ce maçon et ce manœuvre, non plus que le verrier, l'imagier ou même le maître d'œuvre, ne pouvait guère espérer voir le temple s'achever, alors que l'ouvrier est à peu près certain d'assister à l'éclosion de l'être admirable qu'il contribue à créer. La malédiction originelle du travail pèse encore sur ces jérémiades, alors qu'il serait si simple, en modifiant non la nature, mais les conditions du travail, de lui rendre sa qualité profonde d'activité désintéressée. On croit — ou on feint de croire — que le machinisme est responsable de la désaffection pour son métier qui caractérise si souvent l'ouvrier moderne, alors que la culpabilité en cette matière appartient exclusivement aux conditions sociales périmées où il est contraint de travailler et que le machinisme a précisément pour tâche de renverser. Le travail désintéressé et joyeux ne peut commencer vraiment que quand l'appétit est satisfait, la respiration libre, le repos

et le bien-être possibles, l'avenir immédiat assuré. Mais nous avons tous été témoins de l'intérêt profond que prend tout de même si souvent à son travail l'ajusteur, le metteur au point, l'électricien, le mécanicien, l'homme de laboratoire, intérêt qui ne se différencie en rien, parce que l'imagination et le sens harmonique ne cessent de travailler, de l'activité esthétique dont l'artiste et l'artisan ont joui durant tant de siècles, alors que la vie économique et le métier s'équilibraient tant bien que mal. Ne voit-on pas que la machine vise précisément à réserver à la machine même tout ce qui n'est pas, dans la construction et l'utilisation de la machine, de l'ordre de l'intelligence, de l'initiative, de l'imagination? Oublie-t-on que la durée des heures de travail, au cours du dernier siècle, a diminué en raison directe de la généralisation et des progrès de la machine? Il y a une tâche immense à poursuivre dans ce domaine, mais il faut prendre garde que cette tâche doit s'accomplir non sur le plan de la machine, dont l'automatisme même aboutira à la libération du travail, mais sur le plan des conditions économiques que la machine, plus que n'importe quel autre organe de la vie moderne, contribue à renouveler. On me demande avec candeur ce que deviendra, dans cette société mécanisée, l'aventurier, l'imaginatif, le poète... Ingratitude. Méconnaissance de notre nature profonde. Il restera celui qui invente les rapports nouveaux entre les rouages, celui qui brise les rouages faussés, ou nettoie les rouages rouillés, celui qui en forge d'autres. Celui qui y introduit le grain de sable pour faire une bonne farce à la société trop confiante en ses destinées nouvelles, et qui éveille périodiquement au cœur des foules soit l'angoisse nécessaire, soit l'enthousiasme somnolent, soit l'indispensable douleur.

J'ai parlé du cinéma. C'est qu'il constitue l'antichambre de l'accord chaque jour plus évident qui s'établit entre la science, la technique et la poésie. L'usage de ces mots doit suffire à le démontrer. Grâce à des moyens mécaniques, il réalise des images qui raniment ou éveillent non seulement notre lyrisme, mais qui nous intro-

duisent, par les révélations inouïes que nous apportent l'analyse du mouvement, le ralenti, l'intensité des éclairages, l'agrandissement prodigieux de la vie microscopique, les mille rapports nouveaux de la forme, de la lumière, de l'ombre, de toutes les figures de l'espace et de la durée dont la quantité et la complexité croissent de jour en jour, dans un univers poétique d'une richesse immense, et hier encore insoupçonnée. Sa puissance d'éducation et de communion, qui peut atteindre, par le même langage et à la même seconde, dans des milliers de salles dispersées sur le globe entier toutes les races, toutes les classes, toutes les confessions, tous les individus, tous les métiers, dépasse tout ce que l'homme avait imaginé et même rêvé jusqu'ici. Par les conditions même de son développement technique, social et humain, il rejoint et surpasse les moyens d'expression collectifs qui ont donné leur signification aux plus émouvantes périodes des civilisations unanimes, — Egypte, Grèce, Inde, Chine, Europe médiévale. Tous les métiers contribuent à le créer, les décorateurs, les habilleurs, les historiens, les romanciers, les dramaturges, les acteurs, les figurants, les spectateurs, dix groupes de techniciens s'y rencontrent, comme dans la cathédrale où l'architecte, le verrier, le plombier, le maçon, l'imagier, le sonneur, le prêtre, les acteurs du mystère, ses spectateurs, la multitude des marchés et de la prière, participaient au même accord. Tous les arts s'y réconcilient, l'artiste, le savant, l'ingénieur, l'ouvrier y collaborent. La peinture, reine ancienne de l'espace, s'y empare de la durée. La musique, vieux roi du temps, s'y empare de l'espace. Le rythme et l'image s'y confondent, l'objet et le sujet s'y rencontrent dans le même élan révélateur de ce qui est et de ce qui devient. Le cinéma démontre, par sa seule existence, que « le spirituel » n'a jamais été que l'entente harmonieuse de ce qui se croyait concret et de ce qui se disait abstrait, le point de fusion absolu de l'intelligence qui choisit et de la sensualité qui œuvre. Il résume et destine aux résurrections perpétuelles la poésie géante de cet esprit humain qui passe alternativement de l'intuition lyrique

à la raison mathématique, pour ramasser en des formules neuves les impératifs de cette intuition, ou exalter en des poèmes inédits les nourritures de cette raison et revenir, par une sorte de gravitation de la conscience autour de ses éléments les plus inexplorés et les plus humbles, à leur harmonie périodique.

ÉLIE FAURE.

# LE POÈTE
## QUI FAISAIT SON PAIN

—

Les hirondelles sont venues!
Sortant du bleu du firmament,
De la brise et des blanches nues,
On ne sait ni d'où ni comment
Les hirondelles sont venues...

Il est aujourd'hui bien oublié, l'auteur qui, en l'an de grâce 1866, saluait par ces vers de romance le retour du printemps.

Il s'appelait Mathieu, — Gustave Mathieu.

Né à Nevers en 1810 d'une bonne famille bourgeoise; élève, vers ses dix-huit ans, de l'institution Massin, à Paris; puis, pour le seul amour de la liberté et du vagabondage, novice à bord d'un bâtiment négrier sur toutes les mers; ensuite, durant quelques années, paisiblement agriculteur, jardinier et vigneron au clos Pessin, en Vaux-de-Nevers, son héritage paternel, de tout temps enragé rimeur et sonneur de chansons, il était revenu, sur le tard de la quarantaine, à Paris, pour se mêler à la gent littéraire des songe-creux et conquérir la capitale. Avec quel succès, on peut se l'imaginer!

Cependant, il avait gardé des navigations de sa jeunesse le goût des étoiles et rapporté autrefois du Havre une longue-vue marine, et, s'étant avisé finalement que son nom le prédestinait, qu'il pouvait, tout aussi bien qu'un autre Mathieu, — celui de Liége ou celui de la Drôme, — pronostiquer et prophétiser le vent, la pluie et la neige pour l'hiver, les chaleurs et les orages pour l'été et aligner, au long des mois, trois cent soixante-cinq

noms de saints et de saintes de quartiers de lune, il s'était fait compilateur d'almanachs :

> Laensberg, prête-moi ton flambeau,
> Ton sextant, ta longue lunette,
> Ajoute le bonnet pointu;
> Long distillateur de science,
> De ta robe ample revêtu,
> Je vais chanter le ciel immense !...

Et il avait commencé par affubler de rimes plus ou moins riches les vieux dictons campagnards touchant l'alternance du bon et du mauvais temps : *Il n'est si gentil mois d'avril — qui n'ait son chapeau de grésil,* ou bien : *Eau de Saint-Jean ôte le vin — et ne donne point de pain. — A Saint-Jean la pluie — fait noisette pourrie,* etc... Mais, toujours plus poète que météorologiste, il prenait surtout plaisir à glisser dans ses petits livres à dix sous ses chansons, ses « symphonies » et ses ballades.

C'est ainsi que le *Simple Almanach de Mathieu* (*de la Nièvre*) pour l'année 1866 offrit à ses lecteurs les prémices des *Hirondelles:*

> Les hirondelles sont venues...
> J'en ai vu trois, j'en ai vu six...
> Et maintenant c'est par centaines;
> Les voilà toutes par milliers,
> Effleurant l'eau, rasant les plaines,
> Les murs blancs, les petits sentiers...

§

On ne peut pas dire, certes, que l'apparition du *Simple Almanach* fut le grand événement littéraire de cette année-là. Elle permit du moins au « barde du Morvan » — ainsi l'appelait son patron et ami Pierre Dupont — de prolonger son séjour à Paris et sa fréquentation de la bohème littéraire

Le cabaret à la mode était, en ce temps lointain, le café Bobino (1). Gustave Mathieu y venait quelquefois. De petite taille, le feutre campé sur l'oreille, la barbe

(1) Dans la rue de Fleurus.

grisonnante en pointe, l'œil vif, la boutonnière toujours ornée de quelque fleurette de la saison, il gardait dans la démarche, de ses années de marin, une sorte de roulis, qu'il exagérait peut-être un peu. Il s'asseyait à la table de Charles Monselet et d'Alfred Delvau, collaborateurs de l'*Almanach*. Il y avait ordinairement là une nombreuse et bruyante compagnie: Léon Valade, Albert Mérat, Jules Andrieu, Francis Enne (encore un dont on ne se souvient plus guère aujourd'hui, bien qu'il ait été un des précurseurs authentiques du naturalisme), Camille Pelletan, Charles Bataille, Catulle Mendès et *tutti quanti*. On y rencontrait aussi très souvent deux jeunes Méridionaux au teint mat et à la voix chaude, que les hasards de la mêlée littéraire avaient rapprochés et qui, voisinant à l'orée des bois de Meudon, essayaient alors « d'acclimater les cigales provençales sur les boulevards du Val Fleury »: Paul Arène et Alphonse Daudet (2).

On disputait à tue-tête, dans ces réunions du café Bobino, et, justement en cette année 1866, on y persiflait cruellement une école nouvelle qu'assemblait autour de lui, chez l'éditeur Lemerre, le poète « antique » Leconte de Lisle. C'était l'époque où Paul Arène, Alphonse Daudet et Alfred Delvau, en réplique au *Parnasse contemporain*, faisaient imprimer l'anonyme et très irrévérencieux *Parnassiculet contemporain:* il en résultait des ébauches de duels qui finissaient par des chocs de verres et des embrassades.

Gustave Mathieu, quoique lié d'une étroite amitié avec le futur auteur de *Jean des Figues*, se tenait prudemment et modestement à l'écart de ces savantes rosseries. Etant le plus âgé, il se montrait le plus sage. Excellent camarade d'ailleurs, et le premier à se réjouir du succès des jeunes, lorsque — toujours en 1866 — le *Pierrot héritier*, un acte en vers, de Paul Arène, passe à l'Odéon et y est

(2) C'est en effet en 1866, — du 18 août au 14 septembre, — que parurent dans l'*Evénement*, sous la signature de *Marie-Gaston*, les cinq premières *Lettres de mon Moulin*, dues à la collaboration « fraternelle » des deux écrivains. (Voir à ce sujet une lettre de Paul Arène à Alphonse Daudet dans le *Gil Blas* du 16 décembre 1883).

applaudi, le bon Gustave, au café de l'Europe, après la représentation, saute au cou de l'impassible Sisteronnais en s'écriant: « Comment fais-tu, gamin, pour écrire de ces vers-là? »

Au surplus, l'entrepreneur du *Simple Almanach* ne tarde pas à tirer avantage de son commerce avec les félibres de Paris. Il en profite pour annexer de temps en temps à ses paysages nivernais un coin du ciel de Provence. Par exemple ,aux premiers jours de 1869, avant que l'éditeur Hetzel ait broché en un volume les vingt-trois *Lettres de mon Moulin,* Mathieu reproduit dans son petit livre annuel le *Secret de maître Cornille.* Il y donnera plus tard des contributions originales de Paul Arène, entre autres, — en 1872, — une étude sur Frédéric Mistral, précédée d'un portrait de l'illustre Maillanais, beau et fier comme un jeune Dieu.

§

Gustave Mathieu, poète et vaticinateur, avait surtout une renommée de gastronome et de fin connaisseur en vins.

Avant de prendre en 1866 la succession de Mathieu de la Drôme, il avait tenté, douze ans plus tôt, de lancer un almanach « joyeux et vinicole » : l'*Almanach de Jean Raisin* pour 1854, auquel Pierre Dupont avait mis une truculente préface. Dans une éclatante proclamation, le Nivernais s'était adressé à tous les « gens du vignoble » à seule fin de les rassembler sous sa bannière :

Prenez vos serpes et vos doloires. francs Bourguignons... Accourez, ceux du haut et du bas Médoc... de Mâcon et Tonnerre, du Beaujolais, de Limoux, Frontignan, Saint-Georges... A la rescousse, amis pétillants de la rive droite de la Marne, en pleine Champagne... et ceux de Salins, dans le Jura, de l'Etoile et d'Arbois, tant aimés de Henri IV...

Dans cet appel, il n'avait oublié ni les vignerons des côtes de la Moselle, ni les vendangeurs d'Alsace, dont le vin est si plaisant qu'on souhaiterait avoir, pour le mieux déguster, « le cou long comme celui de la cigogne », ni,

bien entendu, ceux du Nivernais et leur petit vin « nerveux » — ni même ceux de Suresnes, d'Asnières, de Boulogne et d'Argenteuil, avec leur jus de raisin « suret » qui, en ce temps-là, faisait encore si joliment danser...

Et, en même temps que l'*Almanach de Jean Raisin,* Mathieu avait fondé, toujours sous le patronage de Pierre Dupont, une revue, pareillement « joyeuse et vinicole », « *pour l'usage et récréation des Vignerons, Sommeliers, Bouteillers, Tonneliers, Fendeurs de merrain, etc., etc.* ». Elle était magnifique, cette revue de *Jean Raisin,* avec ses illustrations d'un jeune artiste qui s'appelait Gustave Doré. Elle était magnifique, mais elle coûtait très cher à son éditeur, et elle ne dura guère que l'espace d'une vendange. Quant à l'almanach des vignerons, il ne parut que trois fois.

De ces entreprises, Gustave Mathieu n'avait donc gardé que sa réputation de gastronome. C'est pourquoi il était, de même que son ami Charles Monselet, — autre fine bouche (de là, peut-être, la raison profonde de leur réciproque estime), — l'hôte prié de tous les gourmets.

Il trouvait ainsi l'occasion, chez les *amis de fricassée et de nappe mise* (pour parler avec Amyot), de se montrer encore bon disciple de Pierre Dupont, en se levant au dessert pour dire quelqu'une de ses « fariboles », et en apportant à ces Parisiens une note rurale, simple, fraîche et vraie, toujours accordée à la saison.

Tandis que Monselet se plaisait à célébrer les agapes plantureuses, les festins étincelants de la grand ville, dans la compagnie des lorettes:

> Que tout brille et s'épanouisse,
> Les parfums, les cristaux, les sons!
> Qu'au bruit de nos coupes s'unisse
> Le tapage de nos chansons!
>
> Est-ce Clémentine, est-ce Estelle,
> Qui sur mon épaule s'endort,
> Laissant pendre un bout de dentelle
> Dans le champagne aux perles d'or?...

Mathieu de la Nièvre, pour sa part, évoquait les veillées du pays morvandiau:

Le vent sanglote sous les portes,
Comme une voix de trépassé,
Faisant, dans son souffle glacé,
Tourbillonner les feuilles mortes.

Dans le grand âtre, sur le feu,
Jetons le hêtre par brassées.
Buvons au retour du ciel bleu,
Chantons les comètes passées...

Ou bien il célébrait les claires matinées du printemps nivernais :

Cloches et coqs font leur tapage
Dans le matin limpide et gai;
Eveillez-vous, gens du village,
Il est venu, le premier mai!...

Couronné de frais lilas,
De blanche aubépine,
Le printemps, pieds nus, nu-bras,
Descend la colline...

Ou bien encore, il chantait le temps des moissons :

Le coquelicot dans les blés scintille,
Mais sa pourpre luit d'un éclat moins pur,
Et l'on voit pâlir, au soleil qui brille,
Des bleuets penchés le regard d'azur.
La moisson jaunie attend la faucille...

Pourtant il y avait quelquefois, dans les jeux poétiques de ces grands enfants, une soudaine et commune dissonance.

Pierre Dupont disait :

Parfois une brusque pensée
A nos rires mêle les pleurs...

Et Mathieu :

Qu'ils sont courts, les doux instants,
Pour aimer et vivre!
Le soleil met plus de temps
A fondre le givre...

Ils songeaient tout à coup que la bonne vie des rasades

et des chansons prendrait nécessairement fin un jour. Mais le Nivernais secouait cette pensée importune ou s'en consolait vite:

> Si par un beau jour d'hirondelles,
> Ou chaude nuit de rossignols,
> La mort venait ouvrir mes ailes,
> Trop heureux je prendrais mon vol,
>
> Et je m'en irais dans la lune
> Y chanter le soleil levant,
> Les prés, les bois, les fleurs, le vent,
> Ou le jour blanc ou la nuit brune...

Ainsi, chacun de ces compagnons de beuveries et de lettres se représentait un au-delà selon son goût. Paul Arène rêvait, à la table du cabaret :

> Si le paradis existe, j'imagine qu'à l'endroit le plus frais et ombreux on aura réservé un petit coin pour ces êtres marqués par les fées dès l'enfance et demeurés gamins malgré la barbe blanche, que, faute d'un terme mieux approprié, les gens sages et réguliers appellent communément des bohèmes.

Il souhaitait, en somme, un paradis qui eût ressemblé au café Bobino, au Madrid ou, simplement, à quelque guinguette de Clamart, avec « jardins et bosquets ».

Gustave Mathieu, lui, ornait et peuplait le ciel de la flore et de la faune nivernaises:

> De fleurs, d'insectes radieux,
> Blancs papillons, papillons bleus,
> Tout l'étang rayonne...
> Et sur ce qui pousse et fleurit,
> Ce monde voltige et reluit,
> Croasse ou bourdonne...

§

Et voilà comment il advint que Mathieu (de la Nièvre), lentement, paresseusement, — délicieusement, — composa dans toute sa vie un livre de poésies — un seul

livre — auquel il donna le titre printanier: *Parfums, chants et couleurs* (3).

« Le poète, comme le peintre, — avait-il coutume de dire, — doit, dans ses tableaux, marquer exactement le moment du jour ou la saison de l'année, faire fleurir le liseron à son heure et siffler le merle à son mois; faute de cela, les plus admirables vers ne valent rien ou pas grand chose. »

Pour son amour attendri de la nature — a dit Paul Arène — Mathieu avait du Virgile en lui, et il avait aussi du La Fontaine, notant un à un les mille petits bruits qui font la grande harmonie des champs, l'infinie variété des parfums qui composent l'haleine des bois, et les reflets dorés et nacrés qui donnent à un ciel sa signification printanière ou automnale.

Ce jugement, sans doute, est celui d'un ami — d'un ami très bienveillant, — mais quiconque a lu ou lira d'aventure le livre de Gustave Mathieu, sera bien obligé d'y reconnaître une parcelle de vérité.

§

D'ailleurs, si l'auteur de *Parfums, chants et couleurs* mettait la vie des champs dans sa poésie, il savait aussi introduire la poésie dans sa vie des champs.

Gustave Mathieu possédait à Bois-le-Roi, en bordure de la forêt de Fontainebleau, une demeure rustique où il conviait volontiers ses amis parisiens à venir partager à sa table des mets simples et les fruits de son jardin.

Repas frugal d'où l'élégance
Ni le bon goût ne sont bannis,
Où, dans la bleuâtre fayence,
Mets et fruits semblent plus exquis,

disait, dans ses vers faciles, le bon chansonnier Pierre Dupont.

Mais c'est encore Paul Arène qui nous conte, — comme il savait, en ses meilleurs jours, conter, c'est-à-

(3) D'abord publié — comme les chansons de Pierre Dupont — à Lyon en 1873, dans une superbe édition in-4°, puis à Paris, en 1878, chez Charpentier.

dire avec toute sa bonne grâce malicieuse de *galejaire*, — une visite qu'il fit au poète-paysan de Bois-le-Roi, au temps de la moisson (4).

Gustave Mathieu tenait à pratiquer lui-même l'art primordial et sacré du laboureur. Il cultivait derrière sa maison, parmi les plates-bandes de légumes, une planche de froment, « large à peine comme un drap de lit », qu'il appelait fièrement son champ de blé. Il le soignait amoureusement. Par exemple, aux jours d'orage (c'est du moins « Jean des Figues » qui l'assure), il s'installait près de « son champ » avec un grand parapluie rouge, pour l'abriter dans le cas où la grêle viendrait à tomber. Et quand arrivait la saison d'aires, il moissonnait. Il dépiquait méticuleusement les lourds épis, vannait le blé, puis, avec le secours d'un vieux moulin à sel, il le moulait. Et, de la blanche poussière nourricière, le même jour, il formait de ses propres mains une miche, une seule miche de pain, qu'il apportait sur sa table, dorée, craquante et chaude encore, et que, religieusement, il rompait avec ses hôtes : « Un homme, leur disait-il, n'est vraiment heureux que lorsque, au moins une fois l'an, il peut faire son pain lui-même. »

Tel était ce Gustave Mathieu, auteur d'almanachs, poète et brave homme, — que tout le monde ignore aujourd'hui.

HENRY MASSOUL.

(4) *Contes de Paris et de Provence*, Paris, Lemerre, édit.

*LE MÉMORANDUM D'UN ÉDITEUR*

# LOUIS DESPREZ ANECDOTIQUE

## LETTRES INÉDITES [1]

—

Lettre sans date, adressée à Henry Fèvre. Elle doit être du début de mars 1884 :

Mon cher Henry,

Ci-joint la copie que tu désirais. Je suis très ennuyé de mon article sur *la Joie de Vivre.* J'avais envoyé, par paresse, le brouillon, à peu près propre et très clair. Il ne me reste aucun double, et il y a là dedans, sur la conception scientifique du monde, opposée à la conception catholique, des choses que je tenais à affirmer. L'article est arrivé quatre grands jours avant le fameux duel (2). Je l'ai expédié le 1er à l'adresse de Lepelletier, *recommandé.* J'ai le reçu. S'il ne l'a pas inséré, c'est que cela ne lui a pas plu. Il me semble très peu naturaliste. Dans tous les cas, il faut, sans perdre de temps, le repêcher. Va donc, je te prie, 8, rue Drouot, avec la lettre ci-jointe, et reprends ce morceau. Il est impossible que ça soit perdu. Si Lepelletier ne l'a pas inséré, il a dû le détourner pour me le rendre. Ça doit être dans le bureau de rédaction, et je ne suppose pas que, sans ordre, un subordonné l'ait jeté au feu. Réclamer à l'administrateur, au remplaçant de Lepelletier. L'article est arrivé à Paris *le 2 mars au matin.* Si tu le retires, rends-moi le service d'en prendre copie à un moment perdu et de m'expédier cette copie. Quant à l'original, arrangez-vous pour le

(1) Voyez *Mercure de France,* n° 871.
(2) Duel Lepelletier-Viardot, du 5 mars, dans lequel Lepelletier fut blessé assez grièvement. — P.-V. STOCK.

placer, Stock et toi. J'y tiens d'autant plus que, en répondant à l'envoi de la *Joie de Vivre,* j'avais promis à Zola de faire un article.

Décidément, pour ce commerce de journaux, il faut ou avoir une grande situation littéraire, ou être, comme toi, sur place et surveiller ses écrits. Sitôt Lepelletier rétabli, — je lui ai envoyé ces jours-ci un mot sympathique, sans réclamation importune et inopportune, — je lui écrirai, et Stock m'appuiera pour que tu prennes ma succession. Tu feras des articles d'un autre genre, mais qui iront mieux au journal, et puis, surtout, *tu seras là* pour placer tes écrits, pour les reprendre et les modifier au besoin. N'oublie pas d'aller chercher aussitôt que possible mon article sur *la Joie de Vivre.*

De quel commentaire Kist accompagne-t-il l'annonce? Pour quand nous annonce-t-il? Enfin, que publie-t-il?

*Retourne donc au dîner Marpon.* Très important; car ils sont en relations constantes avec Kist. C'est même pour ça, je crois, qu'ils n'ont pas voulu du *Clocher.* Ça va être nos vendeurs. Tu diras à Flammarion que j'ai quitté Paris depuis pas mal de temps, mais que je reviendrai pour la publication du *Clocher.* Il ne faut pas perdre ces gens-là de vue.

Parle-moi de Vallès et raconte-moi en détails ton entrevue avec lui. Je viens de trouver, dans un vieil article de lui, un paragraphe qui est, somme toute, tout mon programme.

« Il ne faut pas ricaner ou gémir, mais agir et *surtout serrer de près la réalité; pour la peindre, ayons à notre service une langue franche et claire que tous pourront comprendre,* les gens de la foule comme les petits conspirateurs d'écritoire. » — 13 juillet 1867. — Est-ce que ça n'est pas, dix-sept ans plus tôt, toute la préface de l'*Evolution naturaliste*?

Fais donc dénicher à Durand le fameux vers de l'Inspecteur pour le *Clocher.* Ne montre pas le texte. Vas-y tôt.

Mille choses à Lucien.

A toi,

LOUIS DESPREZ.

§

Paris, 22 avril 1884.

Mon cher Stock,

J'ai été deux fois pour vous voir, et j'ai eu beau vous attendre, je n'ai pas pu mettre la main sur vous. Zut donc pour l'officine du Palais-Royal! Du diable si j'y remets les pieds. Mais vous m'avez promis de venir dîner avec nous. Choisissez donc un soir de la semaine prochaine, à votre guise, le mercredi excepté. Nous irons vous prendre à l'heure que vous désignerez. (Je jurais pourtant que je ne foutrais plus la patte dans votre boîte!) Je dois aller rendre visite à M. Lepelletier, mais je n'ai pu trouver encore un moment. Je vais devenir très peu fréquent au *Réveil* (je n'y ai, du reste, pas beaucoup apparu), parce qu'on est venu me demander un assez important article — qu'on me paiera — pour une revue nouvelle, la *Revue Matérialiste*. Et ça suffit, avec mon roman, pour ne me laisser pas une minute. *Le Réveil* est pingre; la *Revue Matérialiste* est provisoirement généreuse. Option facile.

A vous,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 21 mai 1884.

Mon cher Stock,

Ayez la bonté de me faire expédier par petite vitesse, en gare de Bar-sur-Aube, les volumes portés sur la liste ci-jointe. Joignez la note à l'envoi, elle devra comprendre aussi les notes des expéditions faites en février et mars. Voilà l'argent de Kistemaeckers employé.

Je me suis remis à mon roman, qui commence à prendre tournure. J'y travaille en moyenne cinq heures dans la matinée. Le soir je lis, ou je m'occupe de menus travaux. Trimons dur.

Bien à vous,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 30 mai 1884.

Mon cher Stock,

Je n'ai pas encore reçu mes bouquins, mais je vous

écris un mot à la hâte pour vous engager à aller voir Huysmans, 11, rue de Sèvres. Il paraît que Charpentier ne se préoccupe pas beaucoup de ses livres et qu'il est sur le point de le quitter (à ce que m'écrit Fèvre). Tâchez donc d'accaparer cet homme-là et de lui signer un traité qui le satisfasse. Soyez certain que *son jour de succès viendra.* Mais ne vous laissez pas devancer. Tous les naturalistes sont mécontents de Kistemaeckers. Tâchez donc de récolter ces successions.

Cherchez aussi — très important, car le public se laisse prendre aux marques extérieures, et un peu de charlatanisme est indispensable, — cherchez donc une couleur peu usitée pour vos couvertures. Point de jaune: c'est trop banal. J'aimerais assez le rouge ou le vert. Ça passe plus vite, il est vrai, mais, quitte à faire remettre des couvertures, vous frapperiez la vue des passants. Faites faire aussi une belle marque, très saillante, par un artiste. L'argent que ça vous coûtera ne sera pas non plus perdu. Et ne mettez pas seulement les naturalistes dans cette bibliothèque, mais tous les livres ayant un caractère *littéraire,* Bloy aussi bien que Caze. Il ne faut pas vous lier les mains et laisser s'installer chez vous des coteries. Pour l'impression, pourquoi ne prendriez-vous pas le très élégant caractère *elzévirien* de Hetzel, de Lemerre et de Havard? Ce caractère, charmant, très bibliophilique, a cet avantage de se trouver à peu près chez tous les imprimeurs. Et n'oubliez pas non plus « l'achevé d'imprimer » et les quelques exemplaires de luxe qui donnent à une collection un petit goût de « soigné » et de « rare ». Ces amorces sont nécessaires aujourd'hui. Mais vous connaissez mieux que moi ces détails. *Passez donc votre été à combiner ces choses.* Je vous garantis un succès très prompt, puisque vos rivaux se décomposent.

Verlaine n'a pas été vous voir? En voilà encore un à attirer. Ce ne sont pas les genres (poésie, roman, critique, théâtre) qu'il faut exclure. Il faut tout accepter quand c'est original. Le succès des *Blasphèmes* (œuvre médiocre, du reste), comme celui de Rollinat, vous

prouve qu'un livre de vers peut réussir en 1884. Le tout est de savoir quel livre de vers, quel livre de critique, quelle pièce, quel roman. Si pour des manuscrits (pour les rares qui ont *quelque chose*) vous avez besoin de mon secours, je suis tout à votre disposition; je parcourrai dans mes moments perdus, et sans vanterie, je vois assez bien et sans parti pris où il y a un accent original. Inutile que j'aie le nom de l'auteur. Gardez ce message pour vous. Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais je voudrais vous voir réussir, et parce que je m'intéresse à vous, et parce que (égoïstement, étalons-nous) nous sommes liés à votre succès, nous y contribuerons et nous en bénéficierons. Allons, et *la marque*, et *la couverture*, et *le caractère*.

Envoyez-moi donc le livre de Bloy que vous m'avez promis.

Reçu quatre grandes pages superbes de Zola sur *le Clocher*. Selon lui, c'est un « fameux bouquin de début ».

Reçu aussi sur *le Clocher* une très bonne lettre de Becque. Très encourageante.

A vous,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 7 juin 1884.

Mon cher Stock,

Je commence à craindre que notre « Clocher » ne soit un four formidable. Je crois que nous n'irons pas au delà des deux mille. Et pour ce bouquin-là, ce n'est pas fameux. Bah! Partie perdue. Demain, j'en gagnerai une autre.

A vous,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 30 juin 1884.

Mon cher Stock,

Je vous remercie des *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, c'est un livre très biscornu et très curieux que vous avez eu bien raison d'éditer. J'en parlerai certainement dans ma série des *Derniers Romantiques* qu'ouvre Verlaine, demain, dans *la Revue Indépendante*.

Seulement, il faudra attendre, car ce travail n'est que très accessoire, et je pioche pour avoir fini la première rédaction de *Lit de famille* vers le 1er août.

Je vous serre très cordialement la main,

LOUIS DESPREZ.

§

Rouvres, 7 septembre 1884.

Mon cher Stock,

Le roman que je vous prépare est bien plus dramatique que *le Clocher,* et mieux composé. Mais la forme me tourmente; je n'y suis point encore, tant s'en faut. Et puis, l'effet d'écœurement et de solitude n'est point produit; la seconde partie s'enchaîne mal; il y a des longueurs et des lacunes (3). J'espère que tout sera terminé pour le 1er mars; mais, en tout cas, je ne vous livrerai le manuscrit que lorsque j'en serai à peu près content.

J'attends Fèvre demain; il va passer une sale année, étant pris par le militarisme; il profite de ses derniers mois de liberté.

Savez-vous si l'article que j'ai envoyé récemment à M. Lepelletier (une blague dialoguée) a paru quelque part? Si oui, vous seriez bien bon de me dire le journal avec l'indication de la date; sinon, de me rappeler à M. Lepelletier, à l'occasion.

Poignée de main cordiale,

LOUIS DESPREZ.

§

Rouvres, 11 septembre 84.

Mon cher Stock,

Je m'étonne beaucoup que ma première lettre ne vous soit pas parvenue. Vous y avez perdu le mirifique récitatif de mon interrogatoire, avec force injures *motivées* à l'adresse de la magistrature. Je ne suis resté qu'un jour à Paris, et il m'a été matériellement impossible de passer chez vous. Fèvre, lui, a quitté Paris depuis très longtemps, et c'est pourquoi vous ne le voyez plus : il

(3) Voir ma note à la suite de sa lettre du 3 septembre 1885. — P.-V. S.

est actuellement à Rouvres, et vous envoie une poignée de main.

Si vous voyez Bonnetain, donnez-lui donc l'*Evolution* de ma part, quoiqu'elle ait déjà des rides; vous savez que nous avions l'intention de lui envoyer le bouquin, mais qu'il était alors au Tonkin. — Et puis dans le cas où M. Lepelletier ne pourrait publier ma bouffonnerie : *Le crime d'Ohnet* (c'est Ohnet qu'on interroge pour les gravelures de *Serge Panine*), un dialogue qui n'est que la caricature du mien et que je crois, et Fèvre aussi, très réussi, avec les intonations réelles, dans ce cas, qu'il vous la donne : je tiens beaucoup à ce que ça paraisse et je m'en remets à vous pour trouver un journal.

Bien cordialement à vous,

LOUIS DESPREZ.

Paris, 8 novembre 84.

Mon cher Stock,

Je reçois de l'un des personnages du *Clocher* la cocasse lettre ci-jointe.

Une de mes 33 voix au Conseil municipal, s'il vous plaît! Respect aux électeurs. Mais, voyons, est-ce que j'exagère le bouffon?

Votre bien dévoué et bien cordial,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 15 novembre 1884.

Mon cher Stock,

J'ai reçu, mercredi dernier, une assignation à comparaître devant la Cour d'assises de la Seine, qui m'a fourni un excellent prétexte pour me retirer dans mon fromage, pendant cette période malsaine; car, n'est-il pas vrai? Laguerre a trop de duels pour mettre beaucoup de zèle à ma défense, et il faut que je secoue mes notes de leur poussière.

Ed. Magnier, que je rappelle à l'ordre, ne se presse guère d'insérer mon Robert Caze. Vous verrez que cette collaboration sera de courte durée.

Bien cordialement à vous,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 23 novembre 84.

Mon cher Stock,

Soyez tranquille, je serai à mon poste, le 20 décembre. Je remue tous mes bouquins pour exterminer ces gens-là à coups de Chateaubriand, de Balzac, de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, de Gœthe, de Montaigne, de Molière... J'en passe, et des meilleurs. Toutes ces citations leur tomberont sur le crâne comme une volée de coups de trique. Et je ne sais ce qu'ils pourront bien rétorquer. Fèvre est mis en dehors de l'accusation; on ne parle nullement de lui. Kistemaeckers est complice (4) et ne se présentera pas, naturellement; il n'a pas à répondre à la justice française. Mais il fera faire et distribuer un mémoire d'avocats belges et je lirai une lettre en son nom. Quant aux témoins, leurs dépositions ne peuvent avoir d'importance réelle. Je dirai que l'*Evolution naturaliste* a été refusée par les mêmes éditeurs. Qu'il n'y a donc rien d'extraordinaire dans le refus du *Clocher*... Je tente une interpellation au ministre de la Justice, par Clovis Hugues, qui m'a promis (?). A l'*Evénement*, on m'a coupé le cou dès le second article. Dites à Caze combien j'en suis contrarié. Je n'y remettrai plus les pieds, s'ils ne me font appeler.

Bien cordialement à vous,

LOUIS DESPREZ.

Sur une carte de visite sans date (du 10 décembre 84, sans doute).

Les six balles de revolver qui ont exterminé le sieur Morin (5) ont exterminé en même temps ma protestation à la Chambre des députés, acceptée par Clovis Hugues, et me revoici, trottant dans la boue et sous le ciel spleenétique, pour replacer mon factum chez Laguerre

(4) Ici, Desprez devait faire erreur. D'ordinaire, en ces sortes de poursuites, c'est l'éditeur qui est le principal accusé, et l'auteur n'est que le complice qui lui a fourni de quoi commettre le délit. — P.-V. S.

(5) Mme Clovis Hugues, diffamée par Morin, venait, le 27 novembre, de le tuer au Palais de Justice même, alors que, faisant appel d'un jugement rendu par la 9e chambre deux ans auparavant, qui le condamnait à deux ans de prison, il venait, en Appel, de demander une remise. — P.-V. S.

ou chez quelque autre bénévole, avant le 20 décembre. Ah! quelle vie, nom de Dieu! et quand est-ce que je serai tranquille? Cette sacrée aventure me bousculera donc toujours et m'entrera donc toujours en vrille dans les oreilles comme la clarinette obstinée du pont de la Concorde, qui enrageait le duc de Morny? Comprenez ou ne comprenez pas : Je bous de cette scie bourgeoise. J'ai rapporté de Rouvres assez de tessons de bibliothèque pour leur casser la gueule, et je tâcherai de ne pas les manquer, les gredins. Ci-joint une annonce de la *Cronica Sibarita* pour *Gendrevin*. Vittorio Pica promet un article sur le roman. Envoyez-le-lui, si Caze juge à propos.

Bien cordialement à vous,

LOUIS DESPREZ.

Paris, 15 décembre 84.

Mon cher Stock,

Excusez-moi de ne pas être encore passé chez vous. Les voyages me sont pénibles et je ne bouge que dans les grandes circonstances. Voulez-vous faire prendre à la librairie Hachette Dickens complet, *traduit*. Ainsi que d'autres romans de naturalistes anglais ou russes que nous sommes, nous autres, tout à fait coupables d'ignorer. La plupart des jeunes gens de l'école nouvelle sont des myopes; ils n'ont pas l'idée de manières et d'horizons tout nouveaux et tout différents. C'est pourquoi je tiendrais, moi qui suis jeune et cloîtré à la fois par mes manies et par ma boiterie, à faire des excursions en tous sens dans la littérature française, dans l'histoire, dans les littératures étrangères, à compléter enfin mon observation directe, la meilleure, par des observations d'autrui, qui permettent la comparaison et qui ouvrent souvent des horizons inconnus.

Je compte sur une bonne déposition le 20. Magnier refuse d'insérer le *Robert Caze*, sous prétexte que ce serait « une trop grosse réclame à un jeune ». Et le pire, c'est qu'ils semblent avoir égaré l'article dont je n'ai plus le brouillon. Peut-être essayerai-je encore une ou deux études pour dire que j'ai collaboré à l'*Evénement*, mais, vrai, ce n'est pas ça. Il faut que j'aille prendre

« les inspirations du patron ». Bref, ce n'est pas dans mes cordes.

Bien cordialement à vous,

LOUIS DESPREZ.

§

Desprez passe en cour d'assises le 20 décembre, Laguerre est son défenseur. Les poursuites intentées par le Parquet de la Seine ont été faites sous un ministère Jules Ferry, le ministre de la Justice étant M. Martin Feuillée, avocat général Bernard.

Le jury qui a jugé et condamné Desprez était composé de : trois propriétaires, un commis d'architecte, un ingénieur, deux négociants, un couvreur, un charpentier, un maçon, un emballeur et un marchand de futailles.

Aussi, combien Desprez avait raison, en disant à ces jurés, dans la défense présentée par lui-même avant la plaidoirie de son avocat :

Si vous étiez appelés à trancher le différend entre M. Koch et M. Pasteur sur la cause du choléra, vous vous avoueriez incompétents et vous affirmeriez que, seul, un tribunal composé de médecins et de chimistes, une Faculté de médecine tout entière, peut donner son avis dans une question si controversée.

Si une ville qui a fait bâtir était en procès avec son architecte, si on vous mettait sous les yeux des devis et des plans contradictoires, vous renverriez la ville et l'architecte à une commission d'experts.

Eh bien! messieurs, la littérature n'est pas moins compliquée, ni moins abstruse que la médecine ou l'architecture. Vos affaires, vos devoirs, vos graves occupations de tous les jours, ne vous ont pas permis d'étudier à fond la philosophie de l'art et les littératures comparées. Et vous avez trop le sentiment de votre mission actuelle, trop de souci de juger équitablement, c'est-à-dire en pleine connaissance de cause, vous êtes trop sincères pour vous dissimuler votre incompétence, pas un de vous peut-être n'ayant lu le livre incriminé.

Vous avez un tribunal à vous, un tribunal de commerce pour vos procès; nous y ferions piètre figure, nous qui ne connaissons rien aux affaires, et nous nous refuserions à juger, de peur de commettre, sans le vouloir, des iniquités. Eh bien! de même que nous ne pourrions nous prononcer en matière commerciale, de même vous ne pouvez guère vous prononcer en matière artistique...

Un seul jury pourrait prononcer, un jury composé des Maîtres de notre littérature contemporaine. Nous appellerions Victor Hugo, Ernest Renan, Taine, Edmond de Goncourt, Jules Vallès, Erckmann-Chatrian, Emile Zola, Alphonse Daudet, Henry Becque...

Il s'agit de choisir entre ces écrivains et l'avocat général, qui a dit si bellement : « L'art sans règles n'est plus de l'art; c'est comme une femme qui aurait quitté tout vêtement! » Ce qui signifie, — car on bronche devant ces solennelles naïvetés, — qu'une femme nue n'est plus une femme!

Ces observations sensées de Desprez ont, il faut bien le croire, indisposé ses juges et, malgré l'excellente plaidoirie de son défenseur, Me Laguerre, la condamnation est survenue. Combien plus habiles, mais moins courageux, ont été, sept jours après, devant ce même jury, Paul Bonnetain et son avocat, Me Cléry !

Un jury composé d'écrivains pour juger une œuvre littéraire, ainsi que le réclamait Desprez, serait cependant rationnel. D'ailleurs il en est ainsi dans certains pays étrangers, en Suède et Norvège, par exemple.

En ces procès littéraires, une chose surprenante également, c'est qu'un auteur français qui fait éditer un ouvrage à l'étranger puisse être poursuivi en France; alors que le délit — si délit il y a — a été commis hors frontières.

On vous dit : Oui, mais le livre a été importé et vendu en France. — C'est bien spécieux, car ce n'est pas l'auteur qui a introduit et vendu le volume dans son pays.

Et voyez à quelle anomalie on peut arriver : j'édite au début de 1893 le très beau livre de Jean Grave, *La Société mourante et l'anarchie.* A l'apparition de son œuvre, Grave, sans doute ,ne portait ombrage à personne, car le Parquet ignore

son volume et la prescription nous est acquise (trois mois à partir de la parution). Grave, dix mois après, à l'instigation d'Adolphe Retté, autorise une édition populaire, *en Belgique*, de *La Société mourante et l'anarchie*, et voici Grave poursuivi *à Paris* et condamné à deux ans de prison, alors que moi, couvert par la prescription, je continue à vendre l'ouvrage!

Bonnetain, acquitté, et Paul Adam, condamné, avaient, eux aussi, commis leur délit en Belgique, celui-ci avec *Chair molle* et celui-là avec *Charlot s'amuse.*

§

Bruxelles, 28 décembre 1884.

Mon cher monsieur Desprez,

J'ai reçu hier au soir une dépêche de Bonnetain m'annonçant qu'il était acquitté! Tant mieux, mais il faut avouer que c'est un comble de se voir acquitter par votre jury.

M'est d'avis qu'il a profité des protestations soulevées dans la presse par votre condamnation. S'il avait passé avant vous, c'est lui qui aurait été condamné et vous acquitté. C'est une chance qu'il a eue (6).

J'ai reçu votre défense, et sur mon âme et conscience (termes de Cour d'assises!) je déclare n'avoir jamais lu meilleure pièce que celle-là! Bravo! cent fois bravo! mon cher Desprez. Je la porte chez l'imprimeur, votre défense, et je vais la faire imprimer aussitôt; après-demain je vous enverrai les épreuves, que vous me retournerez de suite, car *cela presse.*

Je vendrai, comme vous le désiriez, 50 centimes. Quant à l'édition châtrée, je demande à réfléchir. D'un côté, cela me répugne de subir la force et de reconnaître implicitement la condamnation idiote qui nous frappe, — et, d'un autre côté, mes amis Marpon et Flammarion m'écrivent ce matin : « *que la vente des romans tronqués avec des lignes de points est à peu près nulle, que*

(6) Les remarques de mon confrère me paraissent assez justes. Il est assez curieux, en effet, de constater que dans *la même session* de la Cour d'assises, c'est-à-dire avec le *même* jury composé vraisemblablement, en tout ou grande partie, des *mêmes* jurés, ce jury, qui a condamné *Autour d'un clocher* et son auteur le 20 décembre, a acquitté le 27 décembre, soit sept jours après, *Charlot s'amuse* et son auteur ! — P.-V. S.

*Sarah Barnum en est encore toujours à son premier mille et qu'on n'en vend guère* ». Le public ne veut que des éditions originales.

Allez voir ces confrères, vous verrez ce qu'ils vous diront. Je leur avais offert de le faire eux et de leur revendre ma propriété : ils refusent.

Si Stock veut vous le faire, je m'entendrai avec lui, et avec votre approbation, cela s'entend?

Comme je n'ai pas pris de clichés de votre livre, il faudra recomposer le tout. Nous allons donc voir si les demandes continuent avant de prendre une décision définitive, et à moins que nous trouvions la combinaison de Paris acceptable.

J'attendrai donc de vos nouvelles, que vous donnerez avec *le retour des épreuves* de votre défense.

Par ce même courrier, Nizet vous envoie son livre : *Les Béotiens,* c'est fort réussi.

Cet ami et moi, nous vous remercions bien cordialement d'avoir songé à nous dans votre Mémoire !

Compliments à Fèvre, si vous lui écrivez, et bien votre tout dévoué,

HENRY KISTEMAECKERS.

§

Paris, 29 décembre 84.

Mon cher Stock,

Voulez-vous me rendre le service de publier dans les derniers jours de janvier (car il faut se hâter pour profiter de l'énorme réclame) une édition *officielle* d'*Autour d'un clocher,* sans les passages incriminés, et augmentée de mon plaidoyer devant la Cour d'assises et de la lettre de Zola. Je vous envoie une lettre de Kist. Le raisonnement des Marpon n'est pas très juste, et le succès toujours croissant de *la Chanson des Gueux* expurgée démolit leur argumentation. *Sarah Barnum* n'avait que le mérite et l'attrait du déshabillage. *Autour d'un clocher,* même un peu châtré, garde, surtout avec la défense et la lettre de Zola, bien d'autres attirances littéraires; il est lancé, et il faudrait que Fèvre et moi nous

soyons tous deux des ratés (ce qui serait bien fatal) pour que le volume crève, comme *Sarah Barnum*, d'une condamnation. Ecrivez donc à Kist tout de suite, n'est-ce pas? Je serais content de voir *tous mes livres chez vous*, vous vous concilierez ce Belge qui est un *malin* et vous ne feriez pas une mauvaise affaire, mais dépêchons. Très content de l'acquittement Bonnetain, qui nous délivre de la série complaisamment annoncée. Bonnetain a bénéficié du bruit et de la révolte des journaux autour de mon nom. Et lorsque j'avais compromis la plaidoirie de Laguerre par mon attitude dédaigneuse et fière, Cléry très adroit, a pincé les cordes sensibles, le d*rr*apeau f*rrançais* et la *fff*amille.

Bien à vous,

LOUIS DESPREZ.

Sur une carte de visite, sans date, mais qui doit être de janvier 85 :

Mon cher Stock,

Venez donc dîner chez moi, 13, rue Michelet, jeudi, à 6 h. 30, avec Bonnetain. Vous ne pouvez pas me manquer. Tant pis pour votre librairie.

Bien à vous,

L. D.

§

Ce malheureux Desprez se rend le 10 février 1885 à Sainte-Pélagie pour purger sa peine d'un mois de prison. Contre toute attente, on met cet écrivain, ce pitoyable être humain, cet estropié chétif, au régime des condamnés de droit commun, parmi les escarpes et les voleurs!

A ce régime, cet infirme si débile tombe malade, et lorsqu'au dehors — après quinze jours — on apprend sa situation épouvantable, une protestation indignée s'élève dans toute la presse; Zola, Clemenceau et Alphonse Daudet sont en tête des protestataires.

L'effet est immédiat et quoique la mesure soit tardive (une bronchite gagnée là qui déclenchera la phtisie), on met alors Desprez au régime des détenus politiques: il a sa cellule par-

ticulière, il peut faire venir ses repas du dehors, il peut se faire donner les soins qu'exige sa santé perdue, il peut recevoir ses amis. Il est un des pensionnaires du pavillon des Princes!

Et le 25 février, il m'annonce que je peux enfin le voir, par le mot suivant :

Sainte-Pélagie, 25 février 85.

Mon cher Stock,

Venez avec Caze, le jour qu'il vous plaira, de 10 heures à 5 heures. Je serai bien heureux de vous serrer la main à tous les deux.

Cordialement à vous,

LOUIS DESPREZ.

§

A sa sortie de prison, le 10 mars, Desprez prit le train le jour même pour Rouvres; dès son arrivée, il s'alita pour ne plus se relever.

Une des visites de Robert Caze a eu des conséquences funestes : c'est dans la cellule de Desprez qu'est née l'animosité que Charles Vignier et Caze avaient l'un contre l'autre.

Peu sympathisants, ils se sont rencontrés ensemble chez Desprez, alors que se trouvaient déjà là plusieurs personnes dont une jeune femme de lettres de grand talent, qui, tenant les promesses de ses débuts, est, aujourd'hui, au premier rang de nos écrivains féminins. Les deux hommes firent les fanfarons, chacun essayant d'éclipser l'autre; ils en vinrent aux traits acérés, puis aux mots aigres-doux. La querelle, sous un prétexte futile, prit fin, un an après, par un duel qui coûta la vie à Robert Caze. Il avait 33 ans!

§

Rouvres, 18 avril 85.

Mon cher Stock,

Je n'ai que de mauvaises nouvelles à vous donner. En arrivant ici, j'ai été forcé de prendre le lit : mon genou gauche, qui est affligé d'une arthrite, sans doute surmené, est devenu douloureux au point de m'interdire tout mouvement et de me forcer à garder dans le lit

la plus stricte immobilité. Et pour comble d'ennui, la bronchite que j'ai prise à Sainte-Pélagie est devenue gênante au point de nécessiter l'emploi de trois ou quatre vésicatoires. Je suis donc depuis un mois au lit, et je ne sais quand j'en sortirai. La bronchite m'inquiète vivement, je crains les suites, un commencement de phtisie qui jetterait à bas tous mes échafaudages et couperait court à tous nos projets. N'importe, même dans ce mauvais cas, la plume ne sera cassée dans mes pattes qu'au dernier jour. Ne faisons pas de traité général, je me défie trop désormais de l'avenir. Votre roman est sans cesse contrarié, d'abord le procès d'*Autour d'un clocher*, puis le mois de Pélago, puis cette maladie finale. Il est possible qu'il subisse encore des retards, mais vous l'aurez tout de même pour la saison prochaine : il le faut. A moins que d'ici là l'auteur ne disparaisse, ce qui n'a rien d'invraisemblable. Je suis rentré à l'*Evénement*, je devrais donner à Magnier des études, mais cet état maladif me prostre et m'aveulit considérablement.

Fèvre va bien, je le verrai peut-être aujourd'hui.

A vous cordialement,

LOUIS DESPREZ.

Au reçu de cette lettre navrante, j'essaie de le remonter; tout en connaissant le réel état de sa santé, je tâche de lui faire croire qu'il exagère sa situation et que je ne prends pas au sérieux ce qu'il me dit.

21 avril 1885.

Mon cher Desprez,

Je viens de recevoir votre lettre : elle me navre. Caze m'avait bien dit que vous étiez souffrant mais je ne m'attendais pas à de si mauvaises nouvelles. Ce qui me désole surtout, c'est que le moral me semble plus atteint que le corps. Que diable, mon cher Desprez, un peu d'énergie, on ne meurt pas d'une bronchite à notre âge, et l'heure n'est pas venue de commander votre cercueil; n'y mettez pas d'empressement, je vous prie, car nous avons une besogne à accomplir en collaboration. J'espère que la visite de Fèvre vous sera salutaire; lui qui

me paraît moins peureux que vous va vous remonter un peu et vous encourager à prendre quelques remèdes énergiques qui feront disparaître votre mal.

Envoyez-moi donc de vos nouvelles de temps en temps, mon amitié réclame cela de vous.

Croyez-moi votre bien dévoué,

P.-V. STOCK.

Dès mon affaire terminée (7), je vous adresserai notre traité.

§

Sans date, mais doit être de fin avril 85.

Mon cher Stock,

Toujours de même, ni mieux ni pire. Kist met *Lit de famille* sur ses couvertures. Je l'avais prié, lors de la plaquette sur *la liberté d'écrire*, d'annoncer le bouquin. Mais il l'annonce trop. Il voudrait me garder, et y compte.

Vite, expédiez-moi par la poste *Bel-Ami* de Maupassant, car je veux faire un article pour l'*Evénement*.

A vous,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 8 mai 1885.

Mon cher Stock,

Ce n'est pas de sitôt que vous me verrez à Paris. Je suis encore dans mon lit, — il y aura cinquante jours demain, — et je ne vois pas quand j'en pourrai sortir. S'il y a amélioration, elle est peu sensible, je dors fort mal et je suis très affaibli, très énervé. Fèvre vient me voir à peu près tous les quinze jours. Il ira se réinstaller à Paris, aussitôt quitte, dans la première quinzaine de novembre.

Bien à vous,

LOUIS DESPREZ.

(7) Mon association avec Mme Tresse, ma tante.

Rouvres, 26 juin 1885.

Mon cher Stock,

Je suis très content de vous savoir associé de votre tante, et je n'ai pas du tout l'intention de vous quitter. Quant au traité, comme je désire, je vous l'ai dit, introduire quelques modifications à celui de Robert Caze (8), tant pour mes machines théâtrales projetées (9) que pour la propriété de l'œuvre, que je tiendrais à ne concéder que pour un nombre d'années déterminé (comme Zola à Charpentier, etc., etc.), je crois qu'il sera bon d'attendre mon rétablissement et mon retour à Paris. Nous nous entendrons sans peine, car ce que je vous demande, quoique d'autres soient moins soucieux de l'avenir des livres, n'est que strictement juste. Imaginez que vous manquiez demain, et un bouleversement dans la maison. Il faut tout prévoir. Nous n'aurons jamais de querelles mesquines, mais avec d'autres [?] Je vais un peu mieux; ma bronchite persiste, malgré le goudron, je ne tousse presque point, mais ça râle dans le coffre. elle semble chronique; le côté droit seul est engorgé;

Bien cordialement,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 13 juillet 1885.

Mon cher Stock,

Je commence à aller sensiblement mieux et j'ai repris ce roman que les circonstances, la fièvre, l'insomnie, m'avaient forcé d'interrompre.

Je ne reprendrai mes chroniques [?] de l'*Evénement* que s'ils me soldent ce qu'ils me doivent. Ils se font tirer l'oreille.

Bien cordialement à vous,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 6 août 1885.

Je suis toujours bien faible et bien jean-foutre, mon

(8) J'avais proposé à Desprez un traité analogue à celui que j'avais avec Robert Caze; traité par lequel les œuvres dont Robert Caze pouvait être l'auteur, de 1884 à 1894, m'appartenaient.

(9) Louis Desprez projetait d'écrire des pièces de théâtre sous une forme nouvelle.

cher Stock. J'ai reçu le livre de Paul Margueritte; toute la première partie est d'un grand accent de vérité; la seconde est plus inventée, moins curieuse. Somme toute, je pense comme vous; il y a là un observateur et un artiste. Le roman est un bien excellent début. J'ai vu Fèvre il y a une dizaine de jours; il aura beaucoup gagné à ce métier militaire en vigueur physique, et c'est une chose bien utile, si l'on veut abattre les grosses besognes de ce temps. Si vous voyez Robert Caze, serrez-lui la main pour moi.

Je vous serre cordialement la main,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 3 septembre 85.

Mon cher Stock,

L'amélioration semble se maintenir. On a enlevé la gaine de silicate qui immobilisait la jambe, mais la douleur a reparu immédiatement; l'ankylose n'est pas complète, et j'ai encore bien des mois de lit à subir. La bronchite, elle, est en très bonne voie. Je travaille, mais lentement et sans me satisfaire. A quoi bon publier de l'ordinaire? Ça m'est égal que le roman soit un peu disloqué, mais je lui voudrais un *accent*. Ce qui manque à la plupart des romanciers naturalistes (je ne parle point des vieux), c'est le sens de la grandeur. Je ne peux pas, non, je ne peux pas noircir trois cent cinquante feuilles pour des fredaines plus ou moins niaises, de boulevard extérieur. Il me faut une impression de la vie, poignante, amère, tragique. Une puissante sensation d'ensemble. Ils sont trop myopes, je voudrais être presbyte. Ils ont, depuis *l'Education sentimentale*, été les poètes de *l'ennui*. Ils commencent à m'emmerder avec leur spleen et leur dégoût. Je ne vois pas la vie en optimiste, mais mon pessimisme est d'autre qualité que le pessimisme de Céard : l'existence ne me paraît pas imbécile, elle me paraît saignante et cruelle. Et je voudrais dégager cette philosophie-là dans ce bouquin si tourmenté, si repris,

si contrarié, qui serait fameux si j'étais maître de mon instrument (10).

Cordialement,

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 20 novembre 1885.

Mon cher Stock,

Je ne suis toujours pas brillant, néanmoins je constate du mieux, plus de courage, plus de volonté. Aucune aggravation depuis le mois de mars : j'ai donc tout de même, malgré ma faiblesse extrême, l'espoir d'en sortir. Le genou est presque guéri; il s'agit de sortir du lit. Une fois debout, avec de bonnes nourritures, je triompherai peut-être. Envoyez-moi donc, pour abréger les mauvaises heures, les volumes portés sur la liste jointe.

Fèvre est à Paris depuis huit jours, vous le verrez. Vous savez que c'est mon ami Barrès qui remplace Claretie au *Temps*. Il n'a pas 24 ans, il sera vite arrivé. C'est une bonne tribune.

Poignée de main cordiale.

LOUIS DESPREZ.

§

Cette lettre du 20 novembre est la dernière que Desprez m'ait écrite : ce malheureux garçon est mort dix-huit jours après, le 8 décembre 1885.

Emile Zola, le lendemain de sa mort, lui a consacré un très bel article dans le *Figaro*, dans lequel il trace de Desprez le portrait suivant :

C'était un pauvre être mal poussé, déjeté, qu'une maladie des os avait tenu dans un lit toute sa jeunesse. Il avait la face blême et torturée des damnés de la vie,

(10) Il s'agit ici du roman qu'il préparait depuis un an, *Lit de famille*, dont il a si souvent parlé dans ses lettres. Sans doute, *Lit de famille* et l'*Amour phtisique* (qu'il mentionne dans sa lettre du 13 novembre 83) sont-ils le même roman.

A sa mort, *Lit de famille* qui, d'après sa correspondance, aurait dû être très avancé, n'était représenté que par quelques lignes d'un plan très bref qui n'offrait pas grand intérêt; ce plan a été communiqué à Zola, sur sa demande. — P.-V. S.

avec, sur une tête hirsute, une crinière de cheveux roux. Mais dans ce corps chétif d'infirme brûlait une foi ardente; il croyait à la littérature, ce qui devenait rare.

Zola dit également :

Ceux qui ont assassiné cet enfant sont des misérables.

Opinion qui est à rapprocher de celle d'Edmond de Goncourt, reproduite par nous au début de cet article (11).

P.-V. STOCK.

(11) Le pied-à-terre que Desprez avait à Paris, en commun avec Lucien et Henry Fèvre, a été, jusqu'à l'automne de 1884, rue Berthollet, puis ensuite 13, rue Michelet. C'est ce dernier logement que j'ai décrit. — P.-V. S.

*COMMENT NAISSENT LES LÉGENDES*

# LE JUIF ERRANT

—

C'est l'Allemagne de 1499, l'Allemagne de Maximilien Ier, l'empereur brillant et inconstant, à l'esprit foisonnant d'idées et de projets, préoccupé d'étendre sans cesse par guerres ou mariages les limites d'un Empire qui n'a pas de frontières naturelles et dont les frontières sentimentales se déplacent sans cesse.

Et c'est Nuremberg, le Nuremberg des marchands à la vie somptueuse dont un humaniste contemporain écrit que les rois d'Ecosse souhaiteraient vivre comme les bourgeois de Nuremberg. Non pas ce Nuremberg, aujourd'hui étape sur les routes de l'aviation, que les temps, les batailles et les Viollet-le-Duc teutons ont déformé et tripatouillé, mais un Nuremberg de légende qu'on ne peut imaginer que dans une vision frénétique à la Gustave Doré, dessin romantique à la plume et non reconstitution au poil, avec la masse de son burg impérial coiffant la ville, et la ville elle-même avec ses églises, ses chapelles, son hôtel de ville, ses places, ses marchés, ses fontaines déjà colossales, ses remparts enfin où s'allongent les chemins de ronde et qui portent, comme des cabochons à la ceinture, les 74 tours et les 13 portes de l'enceinte.

Au lever du jour, le fouillis gothique de l'église Saint-Laurent se dégage de la nuit, montant vers la lumière comme une apothéose. Toute la ville apparaît bientôt dans le dédale de ses toits tarabustés et de ses rues tortueuses. L'éveil de la cité promène la ronde des lansquenets, au rythme des tambours et des fifres, à travers les rues des corporations : la rue des brasseurs où se balance l'ensei-

gne de la brasserie Mathieu Beheim, celle des fabricants de jouets avec l'enseigne du père Müller, celle des ferronniers où l'on aperçoit dans son atelier le ferronnier Max Klaus soufflant sa forge. Dans la rue des cordonniers, devant l'échoppe à l'enseigne de Fritz Eckmühl, se balance la cage du merle familier, tandis que dans le cadre étroit de la fenêtre, comme en un tableau de maître hollandais accroché au mur, apparaît la trogne rouge à la barbe fauve du cordonnier Eckmühl.

La ronde débouche sur une place; là, auprès d'une fontaine, des badauds assistent, amusés, à une rixe de femmes : une grosse fille à la mine réjouie, type classique de la ribaude, est en train d'administrer à sa rivale une magistrale volée. Les deux lansquenets s'élancent pour séparer les femmes; mais la ribaude ne veut pas lâcher sa victime et bouscule les soldats, qui bientôt l'emmènent. Ils rejoignent la troupe et marchent en arrière, la ribaude entre eux, qui rit et plaisante. Soudain, à un carrefour, elle aperçoit sa rivale qui la nargue; une bourrade à ses gardiens et la voilà qui part à la poursuite de l'autre.

La ronde arrive devant le palais du bailli impérial de Nuremberg, où elle se disloque : elle rentre dans le corps de garde, situé au rez-de-chaussée du palais.



On est à quelques jours de Pâques; toute la ville prépare les réjouissances qui suivront la représentation du Mystère de la Passion. Le parvis de l'église Saint-Laurent est transformé en un chantier où des ouvriers dressent la scène. Les répétitions ont lieu dans le cloître de l'église. Le maître du jeu, Hans Tauber, un de ces maîtres-poètes qui ont succédé aux troubadours et aux trouvères, dirige la répétition.

L'archevêque paraît, flanqué de deux abbés. Le maître du jeu le reçoit et lui présente les principaux acteurs du mystère, recrutés, ainsi que le veut la tradition, dans toutes les classes de la société : Jésus, c'est, selon l'usage, un religieux, le moine Mathias; le ferronnier Max Klaus,

qui personnifiera Judas, un gaillard large d'épaules, braillard et violent; l'imprimeur Koberger, dans le rôle de Ponce Pilate, s'est fait malicieusement la tête du Bailli impérial de Nuremberg; le maître brasseur Mathieu Beheim, gros et bon vivant, interprète le rôle comique du bourgmestre de Jérusalem; le cordonnier Eckmühl, à la barbe rousse, dans le rôle du diable; le fabricant de jouets Müller, tout désigné par sa grande barbe blanche pour représenter le père Noël, personnification indispensable dans la ville des jouets.

La présentation faite, la répétition reprend avec la scène de Ponce Pilate; celui-ci écoute la déposition du bourgmestre de Jérusalem, joyeux et facétieux. Le maître du jeu fait placer Jésus-Mathias à la droite de Mathieu Beheim; au premier plan, les accusateurs, caricatures de juifs sordides.

L'archevêque, assis sous les voûtes du cloître, les deux abbés debout derrière lui, sourit aux gestes de Koberger, caricaturant le bailli impérial; les abbés rient largement, d'un rire qui se communique à tous les acteurs.



La salle des gardes au palais du bailli impérial. Reîtres et lansquenets occupent la vaste pièce, les uns dormant, d'autres buvant, jouant aux dés, aux cartes, c'est-à-dire au lansquenet, cartes et lansquenet étant de création nurembergeoise. A la porte, un lansquenet surveille les allées et venues. Le père Müller, bonhomme du mystère, promenant sa grande barbe blanche qui le laisse déguisé toute l'année, paraît à la porte de la salle des gardes. Un lansquenet le conduit jusqu'au bureau du capitaine des lansquenets, chef de police. Müller et le capitaine se saluent comme de vieilles connaissances. Le capitaine le reçoit comme il accueille les mouchards, avec ces mots : « Eh bien, quoi de nouveau, père Noël? »

Dans la salle des gardes, entre en grande pompe une belle à son déclin, grandes manières et pastiche des grâces anciennes, qu'à la façon dont les reîtres la sa-

luent on devine dame de qualité. Elle se promène de long en large et bientôt s'impatiente:

— Les temps sont changés! Il me faut attendre maintenant dans cette maison qui si longtemps fut la mienne.

UN REÎTRE. — On est allé, madame, prévenir le capitaine.

LA DAME. — Je ne viens pas pour le capitaine, mais pour le bailli.

LE REÎTRE. — Le capitaine, vous ne l'ignorez pas, madame, a seul accès auprès du bailli.

LA DAME. — Eh quoi! la veuve de l'ancien bailli impérial n'aurait pas le libre accès dans cette maison qu'elle habita pendant quinze ans! Et pour voir le successeur de mon mari, il me faut demander audience!... C'est risible!

Et, tandis qu'elle parade devant la galerie de soldats, le capitaine entre chez le bailli.

Le bailli impérial, seigneur de haute allure et quadragénaire sentimental, écoute le rapport de son officier de police. C'est d'abord le propos rapporté par le père Müller sur l'irrévérence de l'imprimeur Koberger, membre du Conseil des Patriciens, caricaturant le bailli impérial pour la plus grande joie de l'archevêque. Le bailli sourit et demanda la suite du rapport.

— Il y a en bas dame Elisabeth Gœttinguer qui demande à voir Votre Excellence.

Au nom de cette raseuse, le bailli a un mouvement d'humeur :

— Heureusement que je suis célibataire! Je ne ferai pas à mes successeurs la mauvaise plaisanterie de leur léguer une veuve turbulente. Que me veut-elle encore?

— Comme les autres fois, sans doute : voir Votre Excellence.

— Soit, faites-la entrer. Il faut en finir.

Le capitaine s'incline et sort.

Voici dame Elisabeth devant le bailli, promenant à travers la pièce ses façons affectées et les soupirs de son regret.

— Ah! mon cher bailli, vous ne pouvez deviner la joie

que j'ai à me retrouver ici, où j'ai vécu les quinze plus belles années de ma vie.

LE BAILLI, *ironique.* — Je déplore de n'avoir pas un appartement à vous offrir.

ÉLISABETH, *langoureuse et minaudière.* — Je le regrette aussi; mais enfin, puisque vous voulez bien me permettre d'y revenir de temps à autre...

LE BAILLI, *glacial.* — Vous serez toujours accueillie avec le respect et la déférence que l'on doit à la veuve de l'ancien bailli impérial.

ÉLISABETH. — Que voilà du respectable pour un homme qui n'a pas la réputation de respecter beaucoup les femmes!

LE BAILLI, *excédé.* — Je n'aurai jamais assez de respect pour la veuve de l'ancien bailli.

ÉLISABETH, *dépitée.* — Ah!

(*On frappe à la porte communiquant avec l'appartement du bailli.*)

— Tiens, fait Elisabeth, c'est chez vous! Je suis peut-être importune. (*Mystérieusement.*) Quelqu'un vous attend?

— Oui, madame.

— Je ne veux pas vous déranger. Je reviendrai. J'ai beaucoup de plaisir à être avec vous.

Après l'avoir reconduite, il va ouvrir la porte de communication et parle à un domestique qui bientôt introduit Salomon. Entrée cérémonieuse du juif Salomon, prêteur sur gages et providence des seigneurs trop fastueux.

LE BAILLI. — Eh bien, maître Salomon, m'apportes-tu la somme?

SALOMON, *tendant un sac.* — La voici, monseigneur. Veuillez compter.

LE BAILLI. — Je te tiens, Salomon, pour un juif honnête. Es-tu content des affaires? As-tu encore pressuré beaucoup de ces maudits chrétiens? (*Il rit.*)

SALOMON. — Les emprunteurs viennent à moi, monseigneur; je ne les sollicite pas.

LE BAILLI. — Ah! sacré Salomon... ce que tu dois être riche!

SALOMON. — Il ne faut pas écouter tout ce qu'on dit, Excellence.

LE BAILLI. — Sais-tu ce qu'on dit encore? On dit que, parmi tous les trésors que renferme ta maison du ghetto, il y en a un plus magnifique que toutes les orfèvreries... et gardé plus jalousement encore. (*Salomon le regarde gêné; le bailli se penche vers lui et, à voix basse*) On dit que tu caches là une des plus belles femmes que l'Orient ait vues naître.

SALOMON. — Ma femme est ma digne épouse devant Dieu.

LE BAILLI. — On dit qu'elle est très belle.

SALOMON. — Comment le saurait-on? Aucun homme ne l'a jamais vue.

LE BAILLI. — Elle a des servantes... qui ont pu parler. Tu as raison, Salomon : une jolie femme est l'ornement de la vie. (*Il se dirige vers un bahut et en retire un coffret qu'il tend à Salomon.*) Voici des bijoux qui, je pense, représentent la somme que tu m'apportes.

SALOMON. — J'ai toujours eu à me louer de la générosité de Monseigneur.

LE BAILLI. — Va en paix, Salomon, et que Dieu t'accorde de longs jours auprès de ta belle d'Orient.

Salomon salue très bas et s'en va, le coffret serré contre sa poitrine. On le voit bientôt sortir d'une petite porte du palais ouvrant sur la rue, au pied d'une tour. Il s'éloigne rapidement, traverse la ville, arrive aux portes du ghetto. Il frappe : un judas s'ouvre, qui laisse passer le long nez du portier.

A travers les rues du ghetto, Salomon a gagné sa maison; nue au dehors, c'est, à l'intérieur, une belle demeure orientale. Il traverse le patio et se dirige vers son cabinet, petit réduit écarté : là, assis à sa table de marchand, et à la faible clarté qui tombe d'une haute lucarne, il examine les bijoux du coffret, qu'il sort un à un et pèse au trébuchet. A chaque nouvelle pesée, sa

figure s'éclaire d'un sourire de joie. Voici qu'il tire du coffret un superbe collier. Tout ému, il le fait glisser dans ses mains, tourner sous ses yeux, puis, satisfait, le met dans sa poche, referme le coffret qu'il dissimule dans une cachette et sort.

Le voici devant l'appartement de Sarah, l'épouse chérie qu'il tient recluse, dérobant sa beauté à tous les regards. Des profondeurs de sa poche, il tire la clef qui la fait captive, et entre gravement, comme au temple, dans une petite pièce formant antichambre; il pousse doucement la porte et s'arrête au seuil de la chambre au fond de laquelle, étendue sur un divan, repose la belle Sarah. S'avançant doucement vers elle, il lui passe cérémonieusement au cou le beau collier du coffret.



En cette veille de fêtes, la maison Salomon reçoit de nombreux clients. La vieille domestique juive n'en finit pas de les introduire, qui viennent engager quelque bijou pour se faire un peu d'argent mignon. Voici le tisserand Rottler, le farouche démagogue, qui ne dédaigne pas de s'amuser et qui vient mettre en gage une chaîne en argent. Le juif pèse le bijou et fait une offre que le tisserand juge dérisoire. Salomon lui montre la pesée et maintient son prix. L'autre reprend le bijou, se dirige vers la porte, hésitant; sur le seuil, il se retourne et jette le bijou sur la table du juif, qui lui compte le prix stipulé. Le tisserand empoche l'argent et s'en va en grommelant.

En traversant le patio, Rottler croise Hans Tauber qui, suivant la vieille juive, se dirige vers le cabinet de Salomon. Le poète famélique tend au marchand une bague de fer ornée de pierres sans valeur; ce gage ridicule excite l'hilarité du juif, qui rend l'objet à Tauber. Humilié et furieux, celui-ci regarde Salomon avec colère, une haine soudain allumée au fond des yeux, qu'exaspère le spectacle de toutes les richesses éparses dans ce cabinet et qui représentent les gages accumulés. Sur le seuil, le poète se retourne et lance au marchand

le traditionnel : « *Sale juif!* », à quoi répond un ricanement sarcastique; Hans Tauber, dans la rue, l'entend encore.

A la porte du ghetto, le poète rejoint le tisserand. La porte s'ouvre et se referme sur eux. Ils marchent maintenant côte à côte, ayant échangé leur amertume et mâchonnant des projets de vengeance. Soudain, Hans Tauber saisit le bras du tisserand : il a une idée!

L'idée a bientôt pris corps. Dans le cloître, le maître-poète fait répéter la scène représentant la marche au Calvaire. Il met au tisserand Rottler une barbiche pareille à celle de Salomon et place ses personnages. Jésus-Mathias portant sa croix passe devant le tisserand qui l'insulte. Le maître du jeu n'est pas content : il faut trouver mieux. Il cherche; il a trouvé. Il fait placer un banc sur le chemin du Christ, puis joue la scène devant la maison du tisserand, à qui Jésus demande la permission de s'asseoir; mais l'autre, le repoussant, lui répond: « *Marche!* ». Hans Tauber est plus satisfait. On recommence la même scène.



Le saint jour de Pâques est arrivé. Sur le parvis de l'église Saint-Laurent, la scène est dressée où se déroule le mystère, tandis qu'à droite et à gauche le Ciel et l'Enfer montrent simultanément la délectation des élus et les tourments des damnés.

Tout autour du parvis, la foule des spectateurs revit, ravie, les épisodes de la Passion, balancée des agitations de la colère aux affres de la terreur. Aux scènes de désolation, une même prostration les accable tous, bourgeois ou truands, artisans ou manants, tandis qu'une hilarité bruyante les secoue tous ensemble, dès qu'apparaît le bourgmestre de Jérusalem, nigaud épique.

Et voici que commence la Marche au Calvaire. Sur la route se dresse la maison du tisserand Rottler; devant sa porte, attendant le passage du condamné, se tient le tisserand, caricature grossière du juif Salomon. Jésus-Mathias traverse la scène, pliant sous le fardeau

de sa croix; arrivé devant le banc qui s'adosse à la maison, il s'adresse à Rottler-Salomon :

Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici?

Mais, brutal et rebelle, l'autre lui répond :

Ote-toi, criminel,
De devant ma maison;
Avance et marche donc
Car tu me fais affront.

Sur quoi Jésus, la bonté même, lui dit en soupirant :

Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans;
Le dernier jugement
Finira ton tourment.

Tandis qu'une explosion de haine avait accueilli le refus brutal de Rottler-Salomon, c'est avec des cris d'allégresse que la foule approuve le châtiment infligé par le Christ à l'odieux Juif. Dès lors, le succès remporté par cette scène imprévue, addition originale à un texte désormais figé, éclipsera la dernière partie du mystère, dont toutes les phases sont, depuis de longues années, toujours pareilles et toujours attendues. Les clercs accourus des cités voisines rapporteront cette étourdissante innovation qui, dès l'année suivante, viendra rajeunir une inspiration plusieurs fois séculaire.

L'émotion profonde provoquée par cette scène allait déborder le temps de la représentation. Celle-ci terminée, une partie du public avait envahi les tréteaux avec la pensée de faire un mauvais parti au méchant juif; deux exaltés, ayant trouvé Rottler dans la coulisse, l'entraînent sur le devant du théâtre où le public commençait à le houspiller, quand soudain l'acteur, arrachant sa fausse barbe, se met à grimacer au nez de ces naïfs et s'enfuit, les laissant tout ébaubis.



La foule, immobile spectatrice du mystère, est deve-

nue la foule grouillante et trépidante des kermesses, où chacun fait sa partie dans le chœur des réjouissances populaires, se laissant aller à sa pente, aux beuveries de la taverne ou aux frottements de la danse. Tout a été d'ailleurs prévu et agencé pour exciter les appétits et déclancher les orgies. Une ville en bois, le plus grand jouet qu'ait jamais fabriqué Nuremberg, s'étale sur les rives de la Peignitz, une ville toute en palais et les palais tous voués à la gueule : palais de la Charcuterie, avec leurs frises de saucisses et leurs colonnes de cochons rôtis; temples de gourmandise où grimpent les architectures gothiques du sucre; les rôtisseries en plein vent, actionnées par un chien tournant dans un tambour; et les immenses brasseries où l'on mange, où l'on boit et où l'on pisse.

C'est dans ce décor magique et puéril que, deux jours durant, toute une populace, ventre débridé, s'abandonne en toute innocence aux délicatesses des charcuteries et aux suavités de la bière. Seuls en cette bacchanale, les taverniers et les marchands conservent leur lucidité, ou encore les pauvres garçons que leur impécuniosité condamne à l'abstinence. On les voit, ces derniers, devant les boutiques de mangeaille, la lèvre triste et l'œil plissé, leur nombre augmentant à mesure que la fête se prolonge. Il y a les repus d'hier, aujourd'hui sans le sou et dégrisés, tel Rottler après avoir dépensé le maigre produit de son gage chez Salomon; il y a ceux qui, comme Hans Tauber, ont connu au premier jour les invitations à boire, mais qu'on n'a plus maintenant la force de reconnaître. Le désir s'allume aux devantures, faisant naître des appétits; mais l'eau qui monte à la bouche devient vite poison au cerveau: la vue d'une saucisse que la main ne peut atteindre, et voilà chambardé ce monde inhumain.

Bientôt les déceptions fraternisent et les mécontents font la chaîne, une chaîne qui se développe à travers la foire, se balançant à la manière des marins en bordée; elle agrippe au passage tous ceux qui ne mangent ni ne boivent, nombreux en ce second jour de dépenses,

ramasse même les ivrognes qui oscillent à la recherche d'un équilibre ou d'une décision.

La chaîne se déploie maintenant devant la rôtisserie du chien tourne-broche. Hans Tauber, sa grappe humaine à chaque bras, s'avance jusqu'au tambour et là, dans une improvisation qu'anime la colère et qu'attise la haine, il lance la ballade du chien.

— Pour qui, ô pauvre chien, t'agites-tu ainsi, et au profit de qui tes vaines gambades?

— Contemple, dit le chien, ces volatiles délectables dont j'actionne la rotation; dorées au bon feu de souches et lentement arrosées, elles s'en vont aller égayer le repas des riches.

— Mais encore quels riches?

Et le chien de la ballade répond :

— Ceux-là mêmes qui, âpres à amasser, sont fastueux dans la dépense; à ce signe ne reconnais-tu pas nos bons juifs de Nuremberg? Venus sordides d'un Orient lointain, on les vit longtemps humbles et craintifs comme chiens fouettés ; les voici aujourd'hui qui se prélassent dans leur palais du ghetto, ayant mis en cage les pauvres chiens comme moi, ayant réduit en esclavage les chiens de chrétiens.

La foule acclame le poète, soudain grisé par ces ovations, auxquelles se mêlent quelques cris de : « *Jude! Jude!* » lancés en malédiction sur la race maudite. Le moine Mathias, qui s'était arrêté pour écouter la ballade, s'avance vers le poète :

— Tais-toi, Hans Tauber, tu sors de ton rôle. Dieu a mis les poètes sur la terre, non pour souffler la révolte, mais pour enseigner la résignation, pour dire les mots qui consolent!

Hans Tauber, l'œil mauvais, réplique aussitôt :

— Tes conseils, bon moine, se trompent d'adresse. La douceur, la bonté, c'est entendu; mais que les juifs commencent!

Et, entraînant ses auditeurs enthousiastes, il met en branle la longue chaîne qui s'arrête bientôt devant la baraque des Poupées de Nuremberg, jeu de massacre où sont alignés des fantoches d'étoupe, représentation

caricaturale des principaux types de la haute et basse société nurembergeoise.

Eckmühl et Max Klaus s'essayent au massacre, tandis que les tenanciers leur tendent les balles. D'autres les imitent; mais bientôt, la contagion aidant, tous se précipitent sur le panier de balles, et la mêlée devient générale. Les tenanciers tentent une résistance vaine: la bande à Hans Tauber reste maîtresse de la place. Avisant parmi les poupées une caricature de vieux juif, le poète s'acharne sur le grotesque fantoche; il rythme ses mouvements sur la chanson du chapeau jaune, vieux refrain sarcastique inspiré par la coiffure imposée aux juifs et par lequel, aux jours d'émeute, s'épanche la haine séculaire. Acharné après sa marionnette, Hans Tauber ne voit pas le tisserand Rottler qui, à quelques pas de lui, considère avec stupeur l'exaltation du poète, qui semble croître avec le nombre des balles. N'y tenant plus, le tisserand lui décoche l'épithète de « Bouffon! ». L'autre, médusé, s'est arrêté et regarde Rottler, qui continue à l'invectiver :

— Oui, bouffon... jongleur de mots... massacreur de pantins... bouffon!

La foule applaudit le tisserand et ricane au nez de Hans Tauber. Troublé par ce revirement d'opinion, celui-ci chancelle; puis, se ressaisissant soudain, les yeux allumés par la colère, il jette ces mots à la foule narquoise :

— Ah! je suis un jongleur de mots, un massacreur de pantins!... Eh bien, vous, si vous n'êtes pas tous des lâches, suivez-moi!...

Enjambant la balustrade du jeu de massacre, Hans Tauber arrache la marionnette du vieux juif et la brandit comme un drapeau, hurlant : « Au ghetto! » D'un mot, il met en remous tout le vieux fonds des jalousies ancestrales. Quel appel serait mieux entendu et plus obéi que celui-là, qui comporte le moins de risques ? Le ghetto, il n'est pas de citadelle qui enferme plus de trésors, ni qui soit plus mal défendue. Sus au ghetto!

La colonne est en marche, et l'appât du pillage lui

donne des ailes, des ailes comme dans le chant de Rückert, pour voler là-bas. Qui d'ailleurs arrêterait son élan, en ce jour où la garde est ivre et dans une ville où tout ce qui est marchand a la haine du concurrent juif? C'est à peine si les cris de la horde ont éveillé l'archevêque, somnolant dans une chambre de son palais. Au bruit qui monte de la rue, il est venu jusqu'au balcon : il aperçoit alors, en tête du hideux cortège, son maître du jeu ! Bouleversé, il rentre précipitamment dans sa chambre et va se jeter sur son prie-Dieu.

Au corps de garde qui se dresse à l'entrée du ghetto, les lansquenets sont en fête, saouls à rouler : la ribaude au milieu d'eux, ils jouent à la main chaude, tout comme en un tableau de Franz Hals. Le ghetto a deux portes, que l'on ferme en dehors les jours de fêtes catholiques, en dedans les jours de cérémonies israélites. Ainsi les juifs ne peuvent, en ces fêtes pascales, venir troubler les chrétiens en leurs jeux consacrés ; mais les chrétiens peuvent fort bien faire irruption chez eux. Ce qu'ils ne manquent pas de faire, et en nombre. Quand la garde les entend, ils sont déjà dans le ghetto; soudain dégrisé, un sergent envoie un soldat chercher du secours.

C'est, au ghetto, l'affolement. Aux étages, des fenêtres s'ouvrent et se referment aussitôt; en bas, des ombres passent, rapides, s'évanouissent au ras des murs; les lourdes portes d'entrée se referment brusquement, poussées par une main invisible. Hurlant et gesticulant, la horde arrive devant la maison de Salomon.

Dans sa chambre, Sarah écoute la lecture rituelle que lui fait son mari. Soudain, celui-ci s'arrête et tend l'oreille : il a reconnu le grondement de la persécution séculaire. Sarah, angoissée, tourne les yeux autour d'elle, comme pour chercher une issue. Au bruit des coups frappés contre la porte de la rue, Salomon s'est levé : il embrasse longuement sa femme, qu'il s'efforce de rassurer, tandis qu'elle cherche à le retenir. Il sort de l'appartement, qu'il a fermé, emportant la clef dans sa poche. Au seuil du patio, Salomon s'arrête, comme courbé sous les coups violents frappés contre sa porte.

Il prie debout, résigné; brusquement il s'enfuit, ayant entendu que la porte venait d'éclater sous la pression.

Hans Tauber et Rottler sont entrés; ils hésitent une seconde, s'orientant, aussitôt débordés par la horde qui se rue au pillage. Bientôt, hommes et femmes rapportent des étoffes, des bijoux. Salomon, découvert dans son cabinet, est traîné au milieu du patio. Il regarde, immobile, ses agresseurs, un instant décontenancés ; mais déjà Hans Tauber est devant lui, le menaçant de son poing fermé où brille, à un doigt, la bague de fer. A ce bijou ridicule, Salomon reconnaît son emprunteur miteux. Il est aussitôt repris du même rire méprisant par lequel il accueillit naguère l'offre du poète : d'un geste machinal, il semble repousser le marché. Et, tandis que la haine accrue de Hans Tauber jaillit en insultes, toute la bande se précipite sur le juif et l'assomme.

Dans sa chambre, l'oreille contre la porte, Sarah écoute, angoissée, cherchant à deviner ce qui se passe. Il lui semble entendre le pas cadencé des lansquenets, si bien qu'elle n'ose se désoler, ni espérer.

Dès l'arrivée des lansquenets, alertés par le poste du ghetto, c'est la fuite incohérente des pillards, dont quelques-uns sont arrêtés. Les soldats visitent la maison : tout a été bouleversé, saccagé. Derrière un pilier, ils trouvent le corps de Salomon; l'officier ordonne qu'on l'emporte, car il respire encore.

N'entendant plus rien, Sarah, hébétée d'écouter et vaincue par l'angoisse, s'écroule en pleurs, ayant deviné le drame.



En ce lendemain d'émeute, la colère gronde au cœur du bailli :

— J'en ai assez, dit-il au capitaine, de ces révoltes continuelles. J'ordonne qu'une enquête sévère et prompte soit faite sur les incidents d'hier; qu'on arrête les meneurs et qu'on les fasse comparaître à mon tribunal.

Aussi, l'enquête ne traîne pas. Le capitaine se rend le jour même à l'hôpital où Salomon est en traitement. Le juif, d'une pauvre voix étouffée sous les bandages qui enveloppent sa tête, lui raconte les deux visites que lui fit Hans Tauber; puis il retombe, épuisé. Le capitaine retourne à son bureau; il y reçoit le père Müller, qui lui retrace la scène d'excitation de la foire et les épisodes de la marche au ghetto. Les responsabilités bien établies, le capitaine donne des ordres, et ce n'est que lorsqu'il apprend, l'après-midi, que Hans Tauber est sous les verrous, qu'il se présente devant le bailli. Dans le rapport qu'il lui fait, il se délecte à mettre en lumière le rôle de Hans Tauber comme excitateur fougueux dans le sac du ghetto; il termine en annonçant l'arrestation de cette créature de l'archevêque, qui avait fait de lui l'animateur du mystère et le complice de ses irrévérences.

— Bien travaillé, capitaine, dit le bailli, joyeux. Poursuivez l'enquête jusqu'au bout, sans faiblesse. Je frapperai tous les responsables, si haut placés qu'ils soient.

L'enquête se poursuit, sur le théâtre même du drame. Un officier conduit les investigations dans la maison de Salomon, quand un lansquenet vient le prévenir qu'on a entendu du bruit dans une chambre. A travers les couloirs, le soldat conduit l'officier jusqu'à l'appartement de Sarah. La porte fermée, ils frappent. Un judas s'ouvre devant l'officier, laissant voir deux yeux magnifiques, puis se referme. L'officier et le soldat se regardent, perplexes; une domestique juive, interrogée, répond qu'on n'apprendra rien de cette femme, qui vit recluse et n'a rien vu.

Mais les yeux de la juive ont troublé l'officier, qui à son tour intriguera le capitaine, lequel s'empressera de révéler au bailli le mystère de deux yeux à travers un judas. Le bailli ne tergiverse pas dans sa décision: cette femme doit être soustraite au risque d'une nouvelle émeute; en conséquence, il ordonne qu'à la nuit tombante on la fasse conduire en grand mystère dans ce

palais, où elle sera logée dans une chambre du haut ; dès son arrivée, elle sera interrogée par le bailli.

Resté seul, le bailli a un sourire de béatitude. Eh! eh! l'affaire Salomon ne se présente pas mal. Voilà qu'elle lui promet un aimable délassement avec ces jeux de la femme, qu'il affectionne. Et déjà ne lui a-t-elle pas apporté une première satisfaction dans son éternelle querelle avec l'archevêque? Revenu à son bureau, il relit avec une évidente complaisance le mandement qu'il a rédigé à l'adresse de cet ennemi sournois :

Le Bailli Impérial de Nuremberg mande à S. E. l'Archevêque de Nuremberg qu'il est très mécontent de constater que la représentation du Mystère de la Passion a été la cause de troubles qui ont eu pour conséquences l'agression, le vol et le pillage; que l'excitation à la haine ainsi présentée sous l'autorité de l'Eglise est en contradiction avec les préceptes de N. S. Jésus-Christ. En conséquence, le bailli impérial, parlant au nom de Notre Vénéré Empereur Maximilien Ier, regrette de voir l'Eglise Apostolique compromise dans des émeutes que son gouvernement ne peut tolérer.



La nuit est tombée, amenant en chaise au Palais du Bailli une Sarah entièrement voilée. Le bailli écoute le bruit des pas dans l'escalier tournant qui conduit aux chambres hautes; il est à la fois heureux et troublé à la pensée de l'entrevue. Et voici qu'on la lui amène ; elle reste seule au milieu de la pièce, tandis qu'assis à son bureau le bailli n'ose la regarder.

Il se décide enfin et s'approche d'elle, un peu dépité de ne rien voir. Craignant cependant d'être incorrecte, elle enlève un premier voile : sous l'accoutrement oriental, deux yeux apparaissent, rien que deux yeux, mais quels yeux! Le bailli en est tout remué et, galant, lui tend un siège. Elle remercie, s'assoit, à la fois gênée et touchée par cet accueil d'un grand seigneur, craintive aussi, après de si dures épreuves.

Il l'interroge d'une voix douce; elle dit sa détresse

et l'appelle à son aide, implorant qu'on retrouve son mari, s'il est encore vivant. De grandes larmes lui tombent des yeux à cette pensée, mais vite elle se ressaisit, s'excusant d'étaler ainsi sa douleur. Tendre et compatissant, il l'engage à enlever ces voiles qui l'oppressent: n'est-il pas un ami à qui elle peut se confier? D'un geste détaché, il fait mine de dégrafer le voile qui cache son visage; machinalement, elle cède à sa prière, rêveuse et lointaine, n'ayant plus conscience d'être une femme, mais une pauvre épave après la tempête qui a passé en trombe sur sa maison, après le drame qui peut-être la laisse seule dans la vie. Elle ne sait rien, ni pourquoi elle est là, ni ce qu'on lui veut; elle ne voit même pas que le bailli est chaviré par sa beauté, soudain révélée. Aussi est-ce en toute confiance qu'elle s'abandonne à la douce chaleur d'une protection qu'elle sait puissante; mais soudain, levant la tête, elle voit les yeux du bailli fixés sur elle. L'ardeur de ce regard la fait tressaillir; dans un geste d'instinctive défense, elle ramène son voile. Pour arrêter le geste par lequel elle se reprend, le bailli a pris la main de Sarah et la porte à son cœur, fixant sur elle des yeux où se peint toute sa détresse amoureuse, murmurant les mots qui implorent.

Cette fois elle a compris : dans un mouvement brusque elle se dégage; mais elle ne veut pas perdre sa protection, et c'est en toute humilité qu'elle se jette à ses pieds, le suppliant de la sauver, de lui rendre son mari. Dépité et maussade, il ne sait que répondre et balbutie:

— Votre mari, madame, il a disparu au jour de l'émeute.

Elle s'est relevée et, ses deux grands yeux fixés sur le bailli, comme si elle cherchait à lire plus avant dans sa pensée, elle répète plusieurs fois : « Disparu! » Puis, se rapprochant de lui et lui prenant la main, avec cette témérité de la femme qui veut triompher même du danger :

— Dites-moi que vous m'aiderez à le retrouver...

Elle a oublié qu'elle s'adresse à une Excellence et qu'elle n'est, elle, qu'une juive. Cette familiarité en-

courage le bailli, qui lui demande son nom, et dès qu'il le tient:

— Ma belle Sarah, je ferai pour vous être agréable tout ce qui sera en mon pouvoir.

Car il n'ignore point que son pouvoir est grand et qu'il peut faire le contraire de ce qu'il promet, ce qui est la véritable marque de la puissance.



Elisabeth Gœttinguer, la veuve de l'ancien bailli, est chez la voyante et attend, du marc de café, la révélation de son destin.

— Il y a une femme dans sa vie, dit-elle à l'extra-lucide. J'en suis à peu près certaine. Regardez bien.

— En effet... voyez... là... la forme d'un cœur. Plus de doute, il y a une femme dans sa vie. De plus, le cœur chevauche une autre ligne courbe : la femme est donc tout près de lui, peut-être même dans sa maison.

— Vous dites : dans sa maison!

— Dans son quartier, tout au moins!

— Ah!

— Je vois encore, dans le marc, des frémissements, ce qui signifie amour partagé... ivresses communes...

Elisabeth se lève, fougueuse:

— Ah! M. le bailli a des frémissements!... M. le bailli introduit des gueuses dans une maison jusque-là respectée!...

La voyante reprend, inquiète :

— Je n'ai pas dit expressément la maison... Ce peut être le quartier.

— Je le saurai bien, soyez sans crainte.



Sarah est dans sa chambre haute, au palais du bailli impérial. Cette sempiternelle recluse n'a de plaisir qu'à la fenêtre, par où elle s'évade de sa vie présente, promenant son regard sur un univers de toits, ces toits de Nuremberg compliqués et raffinés, dont les avancées

forment des porches ouverts sur le rêve et le miracle. Le miracle, comment, en cette extrémité, cette fille d'Israël n'y songerait-elle pas, comme toujours Israël, chaque fois qu'il est devant une fatalité? Elle laisse sa pensée errer en somnambule au bord des toits, se pencher sur les lucarnes, chercher, interroger comme une folle chassée du logis et qui cherche à y rentrer. Or, là, précisément, sous un de ces toits qui ouvrent sur le même ciel, derrière une de ces fenêtres dont elle scrute le mystère, Salomon est couché sur son lit d'hôpital. Elle pourrait le voir et ne le voit pas, parce qu'Israël ne voit jamais avec ses yeux, mais avec ses rêves et ses espoirs. Il n'est pourtant ni loin d'elle, ni invisible, car il commence à se lever, à marcher péniblement encore à travers la salle; si même il allait à la fenêtre et qu'il regardât!... Mais pourquoi le juif prendrait-il la peine de regarder, quand il est si faible et Jéhovah tout puissant ?

Tandis que Sarah promène sa rêverie hors de la chambre, tournant autour de Salomon sans le voir, un autre regard plus indiscret entre chez elle. Il s'introduit par la serrure, fait l'inventaire de la pièce, va chercher Sarah à la fenêtre accoudée, une Sarah immobile, lointaine, qui ne se doute pas qu'à cette minute, penchée devant sa porte, Elisabeth Gœttinguer cherche, elle aussi, à pénétrer un mystère.

Quand le capitaine vient chercher Sarah pour un nouvel interrogatoire du bailli, Elisabeth a disparu, mais, dès que Sarah sera descendue avec le capitaine, elle sortira d'une chambre voisine. Connaissant la maison et ses détours, elle a pu y entrer par la petite porte au bas de la tour, monter l'escalier en spirale, se promener aux étages, regarder partout, aller, venir, quitte à se cacher dès qu'elle entendait des pas; puis, Sarah partie, entrer dans sa chambre, s'y promener, fureter partout, fouiller dans une petite malle qui se trouve là. Son examen n'aura pas été long; elle se relève bientôt, furieuse et triomphante, tenant à la main un bijou, mais un bijou juif, qu'elle rejette à travers la pièce, comme

si cette pièce à conviction était superflue, alors que tous les accessoires de toilette, que tous les costumes empilés dans la malle trahissent tant de fois la juive! Elle redescend l'escalier à vis, passe devant la porte qui conduit chez le bailli, s'arrête une seconde, tend l'oreille, et, n'entendant rien, repart en lançant à ces amants hérétiques la suprême injure : « Une juive! »

Or, précisément, à cette même minute, ce mot qu'Elisabeth jetait comme une insulte, Sarah y trouvait un argument pour se protéger contre les entreprises du bailli qui venait de lui avouer son amour.

— Oubliez-vous, lui dit-elle, que je suis une juive, et que votre loi fait de l'amour d'un chrétien et d'une juive un crime puni de mort?

Il ne l'ignore point : que lui importe! Il est le bailli, et son amour est plus fort que la loi. Elle le regarde, déçue à constater qu'il est moins ancré dans sa foi qu'elle en la sienne. Il supplie ; elle fond en larmes. A son tour, elle implore, réclame son mari. Le bailli la regarde sans rien dire, découragé, puis laisse tomber sa tête dans ses mains. Elle se lève doucement et sort.

Quelques instants plus tard, quand, entrant chez le bailli, le capitaine lui apporte les derniers échos de l'affaire Salomon, celui-ci l'arrête d'un mot:

— Classez cette affaire; qu'il n'en soit plus question!

Puis, plus doucement:

— Arrangez-vous pour faire filer Salomon d'ici, le plus loin possible. Qu'il ignore surtout où est sa femme : je compte sur votre habileté pour le lancer sur une fausse piste. Vous relâcherez tous les prisonniers, sauf le poète Hans Tauber : pour celui-là, j'ordonne qu'il soit expulsé de Nuremberg. L'affaire est close.



Enfin le jour est arrivé où Salomon, à peine remis de ses blessures, peut quitter l'hôpital. D'un pas mal assuré, il gagne le ghetto aussi rapidement qu'il le peut, rentre précipitamment dans sa maison, traverse le pa-

tio, inquiet, troublé, arrive devant l'appartement de sa femme, qu'il trouve ouvert et la chambre vide! Hébété, il appelle; rien ne lui répond. Il revient vers le patio, observe autour de lui, lentement d'abord, puis se met à tourner sur lui-même, comme une marionnette. Epuisé, il s'arrête; c'est fini : il ne veut plus penser à rien, ni tenter d'expliquer l'énigme de la disparition. Tant d'hypothèses s'offrent à l'imagination qu'il n'en envisagera aucune. Il rentre dans son cabinet, indifférent à le voir dévasté; mais l'atmosphère de ce réduit le ramène à la réalité et, allant vers une cachette secrète, il constate qu'elle a échappé aux investigations. Il l'ouvre doucement, en retire tout l'or qu'elle contient et s'en va. En passant près d'un pilier, il se baisse pour ramasser une guenille informe qu'il considère: c'est le grotesque fantoche du juif qui fut le drapeau de l'émeute; il glisse le pantin sous sa houppelande et, quittant sa maison et le ghetto, se dirige vers le palais du bailli.

Un lansquenet vient informer le capitaine, chef de police, que le marchand Salomon demande audience.

— Restez là, fait le capitaine au soldat; vous irez le prévenir quand je vous le dirai.

Et, prenant une feuille de papier, il calligraphie un titre : « Rapport à la capitainerie des lansquenets. » Sous ce titre il écrit quelques lignes, puis, son travail terminé, il renvoie le lansquenet vers Salomon et cache dans un dossier la pièce qu'il vient de fabriquer.

Salomon raconte au capitaine sa maison vide et sa femme disparue, puis il attend anxieusement un éclaircissement. L'autre paraît chercher dans son souvenir... il hoche la tête : non, il ne sait rien.

— Pourtant, dit-il, il me semble bien avoir eu sous les yeux un papier... oui, ça me revient... un papier où il était question de vous.

— De ma femme, rectifie Salomon, inquiet.

— De votre femme, peut-être... je ne sais plus très bien. Attendez.

Il cherche, remue des dossiers, parcourt des pièces,

puis soudain tombe en arrêt devant une feuille qu'il parcourt rapidement.

— Oui, c'est bien ça... Tenez, fait-il à Salomon en lui tendant le papier, voyez vous-même.

Rapport à la capitainerie des lansquenets. — Le poste des lansquenets à la Porte Brune signale que ce jour est sortie par ladite porte une femme de haute stature, brune, les yeux couleur marron. Interrogée par nous, elle a répondu qu'elle était l'épouse du sieur Salomon, commerçant habitant au ghetto; que celui-ci, ayant été brutalement attaqué dans sa maison et poursuivi par ses agresseurs, avait fui, lui avait-on dit, vers Bamberg ou Francfort. Cette déclaration faite, elle est descendue vers le fleuve, où elle est montée dans une barque qui a pris la direction de Bamberg.

Salomon rend le papier au capitaine et, crédule comme un juif, part à la recherche de Sarah.



Elisabeth Gœttinguer est chez l'archevêque. Elle le trouve en grande fureur, car il a reçu le mandement du bailli et se sent outragé dans sa haute dignité. Elle lui apporte le baume qui calme toutes les blessures, surtout d'orgueil: la vengeance. Il l'écoute silencieusement, incrédule; elle donne des précisions. Il commence à espérer, mais, dissimulant sa joie, il formule sentencieusement:

— C'est grave... c'est très grave!

Elisabeth le quitte, continuant sa ronde. Elle fera le tour de la bourgeoisie de Nuremberg, qu'elle connaît en tous ses personnages. Elle verra le bourgmestre, les patriciens, les marchands, les maîtres de corporations, semant la nouvelle de l'impiété du bailli. Les gens d'abord sursautent d'étonnement: eh quoi, est-ce possible? Une juive! Et la curiosité reprenant ses droits : Quelle juive? Elle ne sait, mais qu'importe! Une juive! Cela suffit.

Vite la nouvelle se répand, entre dans les ateliers et sort par les cabarets, grimpe sous les toits, court le

long des remparts, se faufile partout et fuse en tous sens, avec cette force de projection que lui imprime le scandale.



Le capitaine rend compte au bailli de l'émotion que suscite la présence d'une juive en son palais; il lui rapporte les rumeurs de la ville et lui signale l'effervescence qui règne en tous milieux. Du haut de la chaire de Saint-Laurent, l'archevêque n'a-t-il pas lancé l'anathème sur ceux qui, si haut placés soient-ils, osent enfreindre la loi de l'Eglise et braver Dieu par le spectacle d'un amour sacrilège? L'émotion n'est pas moins grande chez les patriciens, qui agitent le projet d'adresser une requête à l'Empereur Maximilien pour obtenir de lui l'expulsion des juifs de Nuremberg, comme on l'accorda pour Mayence en 1420, pour la Saxe et la Bavière au milieu du siècle. Le bailli sourit : n'est-il pas le Bailli impérial, maître des destins de la ville et de ses habitants? Pour toute réponse, le capitaine, le doigt tendu vers la fenêtre qui ouvre sur la place, lui fait signe d'écouter la rumeur qui gronde.

La rébellion, qui vient battre les soubassements du palais, frappe à la porte du bailli. C'est le grand Conseil des Patriciens qui vient apporter sa requête à l'Empereur. A peine entré, l'imprimeur Koberger prend la parole :

— Considérant que les juifs sont la cause de troubles incessants...

Le bailli l'interrompt :

— Vous voulez dire qu'ils en sont invariablement les victimes.

KOBERGER. — Sans doute, mais s'il n'y avait pas de juifs à Nuremberg, cette occasion de troubles disparaîtrait. Au surplus, nous avons d'autres motifs à invoquer. Et d'abord que les juifs ne sont pas de race germanique...

LE BAILLI. — S'il fallait chasser tout ce qui n'est pas

de pure race germanique, l'Allemagne se viderait aux trois quarts. Le second motif?

KOBERGER. — La fortune scandaleuse des juifs.

LE BAILLI. — Est-elle plus scandaleuse que celle des autres riches marchands de Nuremberg? Et ceux-là, faudra-t-il les expulser aussi?

KOBERGER. — Les juifs font à notre commerce une concurrence acharnée.

LE BAILLI. — Ils vous gênent. Nous y voilà! On peut aller loin dans cette voie. Si demain la noblesse qui, de ses pauvres châteaux de la plaine, considère avec envie l'opulence des bourgeois de la cité, si cette noblesse m'apportait une requête de Notre Empereur pour lui demander de confisquer les biens des riches marchands, comment, si j'ai accueilli la vôtre, pourrais-je repousser la sienne? Réfléchissez à ceci, mais surtout je vous conseille de trouver une quatrième raison, plus sérieuse.

Les patriciens partis, le bailli, indifférent à l'orage qui s'amoncelle, se laisse tomber dans son grand fauteuil, pour se livrer tout entier à sa pensée, pour s'abandonner plus complètement à une passion qui fait de lui un être inconnu à lui-même, un pauvre amoureux exalté et éperdu, qu'il admire et qu'il plaint. Il s'étonne de la spontanéité et de l'ardeur d'un tel sentiment, alors qu'il ne connaît Sarah que depuis quelques jours. Comment se rendrait-il compte qu'elle est en lui depuis des mois, entrée dans son désir sous la forme obscure et vague d'une Orientale, inaccessible épouse de Salomon? Qui dit même que, dans tout cet amalgame, il n'entre pas aussi quelque souvenir du Cantique des Cantiques et l'image flottante de la bien-aimée? Car l'amour parle toutes les langues, poésie ou calembour.

Arrachant le bailli à ses réflexions, le capitaine est entré, tout ému. Il entraîne son maître vers la fenêtre. Là, sur la place noire de monde, cinq cents bouches, grandes ouvertes, crient un impressionnant « Mort à la juive! »

Le bailli rayonne de joie; il donne un ordre au capitaine : qu'on lui amène Sarah. Dès qu'elle entre, il s'a-

vance vers elle, la prend par la main et la conduit à la fenêtre, où il lui montre l'émeute qui gronde. La vue de ces cinq cents bouches qui hurlent à la mort la fait frissonner; effrayée, elle quitte précipitamment la fenêtre et se réfugie au fond de la pièce. Peureuse, elle le supplie de donner satisfaction au peuple, de la renvoyer chez elle. Mais lui, impassible:

— Je braverai toutes ces colères pour un mot de vous.

Ce mot, elle ne le dira pas, et c'est en vain qu'il la menace de l'abandonner à la fureur populaire. Cette fois, elle est résignée, indifférente à tout. Il le comprend et, offensé, il sonne. Un silence où palpite un dernier espoir. Au capitaine, qui vient d'entrer, il ordonne de reconduire Sarah au ghetto et de disperser la manifestation. Sarah n'a pas bougé, déjà évadée. L'aventure du grand seigneur quadragénaire et de la belle juive semble terminée. Pas pour le bailli, toutefois, qui espère un retour; car comment pourrait-elle hésiter longtemps entre le magnifique amour qu'il lui offre et le souvenir d'un mari, vieillissant et ridicule? En attendant, il remâche son dépit. Mélancolique, il regarde sur la place la foule qui, naguère menaçante, s'écoule, joyeuse. Il pense à Sarah qui, à cette heure, doit arriver chez elle. Elle y arrive en effet, se jette dans sa maison comme dans un espoir, court à travers les corridors, appelle en vain, se précipite dans sa chambre et referme violemment la porte, comme une bête traquée.

Cependant que, dans Bamberg, des passants s'arrêtent pour regarder passer un juif qui, un baton à la main, marche, marche comme illuminé par une idée et errant à la recherche d'on ne sait quoi.



Le bailli, pour se distraire et oublier, joue aux échecs; il a pour partenaire un petit vieux difforme. Le bailli est si absorbé qu'il n'entend pas le capitaine qui, des papiers en main, sollicite son attention pour des affaires importantes; mais d'un geste, il repousse les affaires et le

capitaine. La partie continue; soudain, d'un revers de main, le bailli renverse les pions et s'en va vers la fenêtre. Consterné, le petit vieux s'éclipse discrètement. En revenant à sa table, le bailli, les yeux fixés au sol, aperçoit un pion par terre; il le ramasse : c'est une dame. Il considère un moment la pièce de buis et la rejette brusquement : la dame a la tête de Sarah!

Ne pouvant se défaire d'une image obsédante, il cherche à savoir ce que Sarah est devenue. Cloîtrée dans sa maison, elle y vit d'une existence secrète, ne sortant jamais de l'appartement où la jalousie de Salomon la tenait captive. Il se console à songer qu'elle est toujours sous sa dépendance; peut-être un jour osera-t-il?

Il perd vite cette dernière chance. Il vient de recevoir en effet le texte du décret par lequel l'Empereur Maximilien autorise l'expulsion des juifs de Nuremberg. Sans doute l'Empereur, avant de donner satisfaction aux patriciens, n'a-t-il pas lu son rapport à lui, qui concluait au rejet de la requête. Il sent l'affront et s'en irrite; mais, à force de s'en irriter, il en arrive tout de même à trouver des justifications à cet acte inamical, en se disant que ce vieux fou de Maximilien a agi comme toujours dans un mouvement impulsif qui lui déroba les raisons et les conséquences de son acte, ou peut-être même — car c'est bien dans sa manière, — pour faire un mot d'esprit. Sa colère tombant, il est amené tout naturellement à considérer que cette décision, en emportant Sarah loin de lui, contribuera à sa délivrance.

Le jour fixé pour l'expulsion est arrivé. Dès le lever du jour, les juifs commencent à défiler par les rues de Nuremberg, emportant toute la pacotille de leurs souvenirs et les ustensiles d'une existence que marque à chaque heure du jour l'observation d'un rite. Le lent exode séculaire recommence, ces départs vers ailleurs qu'ils connaissent si bien pour les avoir renouvelés tant de fois, traînant leurs pieds ensanglantés sur les routes d'Europe comme jadis sur les chemins de l'Asie. Ils vont reprendre leur marche hallucinée, allant avec toute leur foi vers un nouvel inconnu, attendant toujours le miracle qui ne

manquera pas de se produire, parce qu'ils l'auront ardemment espéré, et aussi parce que tout est miracle à qui le veut.

Les portes de Nuremberg franchies, les uns s'engagent sur la route qui mène vers Bamberg, tandis que d'autres acceptent l'offre des bateliers, au bord du fleuve. Les plus riches, leurs biens confisqués, dédaignent de s'encombrer d'un bagage, se contentant d'emporter avec eux les deux principales richesses juives: l'or et le rêve. L'or qui représente la richesse la plus fluide; le rêve, parce qu'à l'exemple des Grâces élisant Aristophane, il a pris l'âme juive comme sanctuaire indestructible. Besoin de rêve si ancré en eux que, même à cette heure de l'exil et sur ce bateau, qui les emporte ils ne savent où, ils ne peuvent s'empêcher d'évoquer le berceau de Moïse, flottant sur le Nil vers une destinée éblouissante!

Les plus pauvres ont pris la route, traînant dans quelques chariots le mobilier de nombreuses familles. Et voici que, chemin faisant, un tableau tombe d'une de ces charrettes; un vieux juif le ramasse : c'est une petite peinture représentant le temple de Jérusalem. Il la met sous son bras, parce qu'après tout le temple de Jérusalem appartient à tous les juifs. Le soir, quand on s'arrêtera pour camper en pleine campagne, le vieux juif posera le tableau au pied d'un arbre et contemplera une fois encore la belle image sur laquelle tombe un rayon de lune. Il s'endormira sur cette vision. Bientôt, dans les nuages qui courent sous le ciel, la ville sainte lui apparaît, Jérusalem, ses tours et ses portes. Le temple est là, le temple d'or, magnifique, éblouissant. Dans le sanctuaire, le pieux roi David est agenouillé, avec son manteau de pourpre et sa couronne éblouissante; son chant et sa harpe retentissent mélodieusement.



Le bailli est maintenant persuadé qu'il guérira. Le temps, ce grand vainqueur de l'amour, aidant, il arrivera à triompher dans sa lutte contre une image. Il y réussit déjà, occupé du matin au soir à la chasser de sa pensée.

Pour s'aguerrir, il n'hésite pas à attaquer. C'est ainsi que, s'ennuyant, il est sorti de chez lui par la porte dérobée qui ouvre sur l'escalier en spirale. Arrivé au faîte, il pousse une porte : le voici dans la chambre où elle vécut quelques jours. Emu, désemparé, il reste planté là, promenant ses regards autour de lui. Il aperçoit par terre, dans un coin de la pièce, le bijou jeté par Elisabeth. Il le ramasse : un bijou juif! Il le serre dans sa main, le cache et brusquement se sauve en l'emportant, comme s'il le volait.



C'est une petite ville des bords du Mein, toute ceinturée de remparts au pied desquels, en un endroit bien exposé aux jeux du soleil, les vieux viennent se réchauffer comme lézards dans les pierres, tandis que jouent les enfants et que les chiens, accroupis, dorment. Des gamins, courant et se poursuivant, ont soudain aperçu, sur le mur des remparts, une ombre démesurément longue et qui n'en finit pas de s'allonger. Les vieillards se montrent alors, sur la route, un juif de haute taille, à la barbe inculte, qui marche d'un pas rapide, appuyé sur un long bâton de pèlerin. Il n'a pas de besace et paraît pressé. Arrivé à la porte de la ville, il s'engouffre sous l'arc monumental. Le juif errant entre dans la légende.

Nul encore pourtant ne s'en doute, ni lui-même, car il n'est pour le moment qu'un pauvre juif désemparé à la recherche de sa femme; mais les anciens l'ont vu passer, le diront et le répéteront. Et bien d'autres, avant et après eux, l'auront vu traverser les villes et les bourgades qui trempent leurs remparts dans la Peignitz ou le Mein. Bamberg et Wurtberg n'oublieront pas le juif mystérieux. Trop mystérieux encore, car il manque à cette grande ombre une histoire. Mais son histoire est comme lui : elle fait son chemin. Elle le rattrapera un jour, un jour après de longs jours, mais ce jour-là, quand il se trouvera face à face avec elle, il ne la reconnaîtra pas.



De Nuremberg à Francfort, la lente avalanche des juifs

a alarmé toutes les cités qui jalonnaient leur route. Bamberg avait accueilli les premiers arrivants; mais, l'invasion continuant, les habitants devinrent menaçants, et le gros de la tribu dut continuer son chemin. Ainsi renvoyés de ville en ville, les exilés de Nuremberg marchent maintenant sur Francfort. Là du moins ils trouveront une grande ville hospitalière et son ghetto, un des plus étendus de l'Allemagne. Quelques familles, arrivées par eau, y sont déjà installées; chaque jour en amène de nouvelles. Déjà les juifs de Francfort commencent à murmurer : n'étaient-ils pas déjà assez nombreux ? Et ne voit-on pas la menace que cet afflux de coreligionnaires fait peser sur eux? Ils crient, mais ils s'apaisent vite, dès qu'ils sont en contact avec la détresse des nouveaux venus.

A l'inverse des juifs, les chrétiens n'ont marqué d'abord que de l'étonnement devant ce fleuve juif qui coulait à pleins bords; mais peu à peu l'inquiétude est venue, puis l'effroi. Et les juifs arrivent toujours. Cette fois, on les accueille avec des injures; ils ne répondent pas et passent, ce qui augmente la colère des autres.

Sur le passage des juifs, des rassemblements se forment, où l'on agite les menaces qu'apporte une telle pullulation; n'est-ce pas ainsi que se propagent les pestes et les lèpres? A ces seuls mots, les gens commencent à défaillir; une nouvelle maladie, plus contagieuse encore, les frappe : la peur de la maladie.

A tous les carrefours, des hommes, habillés aux mêmes couleurs, font courir dans le peuple les mots qui affolent. Ce sont les membres de la wehme, société secrète qui a pour objet, dans les temps troublés, la préparation et l'entraînement aux persécutions. Un des grands maîtres de la wehme de Francfort est cet Hans Tauber qui, chassé de Nuremberg, a retrouvé dans sa nouvelle cité d'adoption un sol à féconder sa haine. C'est lui qui préside la grande assemblée où sera prise la farouche résolution. La réunion se tient dans la cave d'une taverne; avant d'entrer, il faut montrer patte blanche et âme noire. Dans l'atmosphère lourde de cet antre, où flottent des

odeur fades de brasserie, l'exaltation de tous ces possédés a vite fait de créer une harmonie sauvage. Aussi Hans Tauber doit-il user de toute son autorité pour calmer leur impatience; il leur expose qu'afin de laisser aux juifs la responsabilité de la provocation, il juge nécessaire de différer tout acte justicier jusqu'à la prochaine fête juive, dont la célébration ne pourra au surplus que réchauffer l'indignation de ceux à qui sera dévolue la haute mission de punir le juif.

A la veille du grand soir juif, on verra le poète se multiplier pour assister à toutes les réunions qu'on organise dans les tavernes, sur les places, partout où il y a une foule à soulever. Il répétera les éternels griefs contre Israël; il y ajoutera tout ce qui peut flatter la vanité allemande, parlera de la pureté de la race germanique, bobard sophistique qu'il répandait déjà à Nuremberg et qu'il se montre très fier d'avoir inventé. Il ramassera tout ce qui, vérité ou mensonge, peut faire argument. Il racontera même, comme chose traditionnelle, l'histoire de ce juif qui insulte le Christ montant au Calvaire et que Jésus condamna à marcher jusqu'au jugement dernier. Il s'efforce au ton de la conviction, mais il est gêné par la crainte de voir un clerc se lever, qui l'interrogera sur les sources d'une anecdote inconnue à toute exégèse. Aussi sa stupéfaction est-elle grande d'entendre des auditeurs témoigner spontanément qu'ils l'ont vu, ce juif errant, l'un à Wurtberg et cet autre non loin de Francfort : ils l'ont vu, marchant pour l'éternité.



Humilié dans son orgueil par le décret de Maximilien, impuissant à se guérir du mal d'amour, le bailli, un beau matin de printemps, plantant là honneurs et vanité, passe à son tour sous la grande porte de Nuremberg que franchirent déjà, pour trois raisons différentes, le poète Hans Tauber, Salomon le marchand et la belle Sarah. Une escorte de reîtres l'accompagne au delà des fortifications; impatient d'être seul il les quitte bientôt et dans un ga-

lop de son cheval, la cape au vent, le haut fonctionnaire impérial prend, dans les pas de ceux qu'il exila, le départ vers l'amour et l'aventure.



En ce jour de fête juive, le rabbin a réuni autour de sa table les principaux d'entre les fidèles du ghetto. La joie brille dans les yeux des convives et anime leur regard, car une telle joie est rituelle; mais l'excellence et l'abondance de la chère et des vins, moins encore le plaisir d'être entre eux et même le seul besoin d'enthousiasme qui est en tout juif, eût suffi, à défaut d'un commandement. A mesure que le repas s'achève, la conversation devient plus animée, si bien que tout le monde parle à la fois, dans une étourdissante confusion de récits et d'anecdotes qui bondissent de l'un à l'autre, se poursuivent ou se coupent, chacun apportant sa contribution avec un souvenir ou un démenti.

Brusquement, sur un geste du rabbin, tout ce ramage de volière s'arrête. Penché sur sa chaise, le rabbin tend l'oreille à un bruit venu du dehors; il ne se trompe pas sur la cause des hurlements qui arrivent à lui de la porte du ghetto. Les convives se sont levés, pâles, tremblants. Le rabbin s'efforce de les rassurer. Que risque-t-on puisque, en ces jours de fête juive, les portes du ghetto sont fermées en dedans? Il n'est pas lui-même très sûr de cette protection et sait très bien que s'ils sont, là-bas, quelques centaines à crier, ils seront bientôt plusieurs milliers. Déjà quelques-uns de ses invités ont gagné la porte et sont descendus dans la rue; il sort à son tour, suivi des autres convives. Sur le seuil des maisons voisines, quelques têtes apparaissent, inquiètes et agitées. Aux étages, des fenêtres s'ouvrent, qui se referment presque aussitôt. De chaque maison sortent maintenant des hommes, des femmes, des enfants, tous plus terrorisés les uns que les autres. Bientôt une foule est entassée au carrefour, obstruant le passage en ces rues du ghetto, si étroites que deux juifs ne pourraient y discuter. Mille juifs sont là blêmes d'épouvante, écoutant les cris de mort qui mon-

tent d'en bas. Parfois un se met à parler, affolant tout le monde autour de lui. Jusqu'à ce que quelques-uns, perdant la tête, se précipitent vers la synagogue, où toute la tribu les suit, emportée par un même élan.

Sur la place minuscule, maintenant dégagée, d'autres juifs arrivent, débouchant de toutes les ruelles et s'essouflant au même but. Soudain, à un angle de rues, Salomon et Sarah se trouvent face à face. Ils se regardent un moment, hébétés, n'osant, dans leur bonheur, approfondir si c'est rêve ou réalité; puis, brusquement, comme des automates qui se déclanchent, ils se laissent aller dans les bras l'un de l'autre. Le flot montant des fuyards les pousse et bientôt les emporte vers la synagogue.

Dans la synagogue, les portes fermées, il fait sombre. Seule la faible lueur de la lampe éternelle glisse sur un océan de têtes à papillotes ou de perruques de satin. Serrés les uns contre les autres, les fidèles forment une masse compacte qui se balance au rythme de la prière, comme un grand vaisseau. Les pères serrent leurs enfants contre eux; les femmes poussent des cris d'épouvante, comme des bêtes pourchassées et qui se sentent perdues. Et toutes ces lamentations, et ces sanglots de terreur se mêlent à la prière, dans une ardeur unanime.

Tout à coup la masse s'arrête, figée. Des coups violents ont retenti contre les portes de la synagogue, accompagnés de cris sauvages. Dans le silence de terreur qui règne à l'intérieur du temple, une voix s'élève pour implorer le secours unique, une voix, la voix du rabbin, étouffée par les larmes et pourtant d'une étrange pureté: « Roi des rois, Dieu d'Abraham et de Jacob, père de pitié, entends nos voix! » Sous cette invocation l'espoir renaît et la masse recommence à se balancer sur place, d'avant en arrière et d'arrière en avant. Et les voix des hommes, celles des femmes et des enfants ne font plus qu'une seule voix, profondément triste : « Roi du monde! Roi du monde! »

Sous la pression des assaillants, les portes de la synagogue laissent glisser un filet de lumière, qui va augmen-

tant ou diminuant selon l'entre-bâillement. Quand le rai de lumière augmente, les voix se font plus angoissées et les prières plus ferventes; dès qu'il diminue, la voix du rabbin s'élève, ferme comme un espoir : « Roi du monde, Eternel, entends nos voix! Eternel Dieu, pitié sur nous! »

Un peu plus chaque fois, la grande porte plie sous les coups des assaillants, et chaque fois semble près de céder. Perdus dans la foule et serrés l'un contre l'autre, Salomon et Sarah, les yeux dans les yeux, semblent plongés dans une extase qui les rend indifférents au danger. Dieu ne les a pas réunis, après tant d'épreuves, pour les séparer à nouveau!

Soudain, la porte éclate. Un immense cri de détresse traverse la synagogue. Les assaillants font irruption et, brandissant leurs matraques, se mettent à la besogne. A coups redoublés, ils frappent sur la masse inerte, comme pour la désagréger. Assommé, Salomon tombe aux pieds de Sarah, qui se jette sur son mari, l'étreignant à plein corps; mais bientôt elle est emportée par la poussée des juifs qui s'efforcent de gagner une issue, faisant bloc contre les assaillants, masse puissante qu'anime la peur et la détresse. Une fois dehors, tous les rescapés de la matraque s'empresseront de gagner leurs maisons, où ils se barricaderont; ceci seulement pour ceux de Francfort. Pour les exilés de Nuremberg, qui portent auprès de leurs coreligionnaires la responsabilité du drame, il ne leur reste que la ressource de fuir plus loin encore, de reprendre une fois de plus la longue route vers l'ailleurs. Sarah est parmi eux.

Quand enfin les soldats arriveront sur le lieu du massacre, ils n'entendront qu'un long gémissement sortir de la masse des blessés. Ils ne verront même pas ramper auprès d'eux un juif à la grande barbe, qui marche sur les mains, entraînant derrière lui une jambe inerte, parfois s'arrête, cherchant des yeux un refuge, comme une bête meurtrie.



Salomon est rétabli, mais avec une jambe cassée. A

peine peut-il se lever qu'il convoque dans sa chambre un des intermédiaires les plus réputés du ghetto de Francfort, lui promettant une prime avantageuse s'il retrouve Sarah, son épouse. Il explique qu'elle s'est enfuie au soir du massacre, et qu'on la retrouvera probablement dans le sillon des exilés de Nuremberg. L'intermédiaire est déjà loin!



Au lendemain de la manifestation patriotique contre le ghetto, les principaux membres de la wehme s'étant réunis pour faire en quelque sorte la critique des opérations, il avait été reconnu, d'un avis unanime, que ce n'était pas l'argument de race, cher à Hans Tauber, qui avait déterminé le magnifique élan des porteurs de matraques, mais presque uniquement la colère soulevée par l'histoire du mauvais juif que le Christ avait condamné à errer jusqu'au jugement dernier. Cette constatation laissait le poète très ébranlé, non pas tellement en raison de l'échec de son argument, mais surtout parce qu'on lui opposait une histoire qu'il avait seul imaginée et aussi parce que cette anecdote fictive se mettait à vivre en dehors de lui. Furieux de se voir dépossédé de son invention, il avait exposé à ses collègues que c'était pour se venger d'un usurier juif de Nuremberg qu'il avait ajouté aux scènes du mystère l'épisode du Golgotha et la punition du juif. Tous là-dessus s'étaient récriés : sans doute il avait mis sur une histoire traditionnelle le nez et la barbiche d'un juif de Nuremberg, mais toute son originalité se bornait à ce travestissement. Quant à la magnifique aventure du juif condamné à errer, elle était aussi vieille que les Ecritures, et il n'était, lui, Hans Tauber, qu'un imposteur.

Sensible comme un poète, et entêté comme un nurembergeois, Hans Tauber, abandonnant à son ingratitude une ville qu'il avait préservée d'une invasion juive, s'est mis en route vers Bamberg et Nuremberg pour contrôler les dires des habitants de ces régions qu'il avait rencontrés à Francfort et retrouver les traces du passage de ce

juif errant qui ressemblait au sien comme un frère. Qu'était-il, ce sosie, et pourquoi errait-il, il l'ignorait, mais il s'accrochait à lui comme à une incarnation vivante de sa conception poétique. Les traces du juif errant, il allait les retrouver dans l'empreinte des pas de Salomon tout le long de ces rives du Mein et de la Peignitz, où il avait laissé le souvenir halluciné de son passage.

C'est qu'en effet rien ne ressemble plus à un mage qu'un juif qui rêve debout. Un juif du ghetto, même hideux et sordide, il suffira d'un rien pour qu'il tourne au fantastique. Dans la rue, vous croisez un juif et c'est un grotesque; mais, comme les garnements attachent une casserole à la queue d'un chat, accrochez à ce grotesque une idée extravagante ou un espoir insensé, et vous verrez bientôt vivre et s'agiter un personnage épique ou un héros de légende.



Deux ans ont passé depuis que Hans Tauber est parti à la conquête de son juif errant, deux ans qui ont suffi pour que le juif s'empare du poète et ne le lâche plus. Il a suivi sur toute une partie de l'Allemagne la marche du juif, ne rencontrant parmi tant de souvenirs recueillis qu'une seule contradiction. En effet, alors qu'au début de son enquête personne ne lui avait signalé une anomalie dans la démarche de son personnage, au delà de Francfort tous les souvenirs concordent sur ce point que le juif errant est boiteux. Toutefois, il ne tiendra aucun compte de cette infirmité dans la relation qu'il prépare sur l'éternel voyageur, d'abord parce qu'il y a divergence très nette d'opinions, qu'ensuite il craint que cette claudication ne diminue l'allure héroïque de son personnage.

Son opuscule terminé, le poète l'a porté chez les imprimeurs de Mayence et de Coblentz, en leur montrant le succès que rencontrerait la relation des pérégrinations d'un juif légendaire qui a été vu dans la plupart des villes d'Allemagne; mais tous les imprimeurs qu'il a visités lui ont répondu par la même objection, que l'on ne pouvait

espérer un succès de librairie en montrant un personnage aussi méprisé que le juif. Indigné de la frivolité que révélait une telle conception, le poète a repris la route et marche sur Cologne. Tout en marchant il songe que, tant qu'il s'adressera à des imprimeurs chrétiens, il rencontrera la même incompréhension; il souhaite dans son cœur de tomber sur un imprimeur juif. On lui en signale un au ghetto. Il s'y rend, plein d'espoir.

L'imprimeur Salomon écoute les propositions de Hans Tauber et se montre très intéressé par l'aventure qui lui est contée de ce juif condamné à marcher perpétuellement. Il croit au succès si, comme le lui assure le poète, le juif a été vu dans la plupart des villes allemandes. Convaincu par les assurances que l'autre lui donne, l'imprimeur accepte de se charger de l'impression et de la vente d'un ouvrage intitulé : *Relation merveilleuse d'un juif errant appelé Ahasvérus.* Salomon sourit à ce nom étrange, mais le poète se garde bien d'avouer qu'il l'a pris sur une enseigne de Mayence.

Les conventions établies entre les parties, Hans Tauber sort de l'imprimerie, sans que les deux hommes se soient reconnus. C'est que deux ans ont passé, et aussi que ce juif boiteux et à longue barbe ne peut évoquer à qui l'a vu si peu le long marchand à barbiche du ghetto de Nuremberg. Quant à reconnaître le poète, comment un juif le pourrait-il, dont le cerveau est un kaléidoscope toujours remué? Ainsi s'explique que le juif et le poète aient pu rester plusieurs heures en tête à tête, sans que soit venue à leur esprit la révélation qu'ils étaient les deux créateurs de la légende du juif errant.

C'est dans le même esprit d'innocence que, le soir même, et rentré dans l'intimité de son appartement, Salomon lira à Sarah l'histoire merveilleuse.



La première édition de la Relation est parue, et les colporteurs la répandent à travers l'Allemagne. Une deuxième suit bientôt, qui ne fait qu'intensifier le suc-

cès. L'histoire du juif errant est, en ces premières années du XVIe, la grande curiosité de l'Allemagne. Partout, chez tous les clercs, on lit la prestigieuse aventure.

Le moine Mathias la lit dans les tavernes de Nuremberg, et, chez lui, le patricien Koberger. Dans son château de Thuringe, l'ancien bailli la lit à Sarah, non pas précisément la Sarah qu'il abrita quelques jours dans le palais du bailli impérial, mais une autre, qui lui ressemble comme une sœur.

PAUL LAFFITTE.

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

Lieutenant-colonel Henri Carré: *La duchesse de Bourgogne. Une princesse de Savoie à la cour de Louis XIV*, 1685-1712, Libr. Hachette. — P.-E. Schazmann : *La Comtesse de Boufflers*. Avec deux portraits hors-texte, Fernand Roches. — A. Fauchier-Magnan: *Les Dubarry. Histoire d'une famille au* XVIII<sup>e</sup> *siècle*, Libr. Hachette.

Après le comte d'Haussonville, qu'il ne nomme pas une seule fois dans son texte, M. le lieutenant-colonel Henri Carré vient de consacrer à la **Duchesse de Bourgogne** un ouvrage d'une belle tenue littéraire, où éclate beaucoup plus son désir d'exalter cette princesse que son souci d'enrichir de faits nouveaux sa biographie. Il n'y fournit, en effet, aucune référence, mais il est aisé de voir que Saint-Simon, Dangeau, Sourches, c'est-à-dire des élogistes passionnés, ont été ses principaux inspirateurs avec, peut-être, le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, dont les mémoires manuscrits, conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, ont été signalés et utilisés pour la première fois par M. de Boislisle, éditeur de Saint-Simon. Ces sources, à la vérité, sont abondantes en petits faits et en anecdotes de tous genres, mais elles ont besoin d'être contrôlées et complétées. Faute d'avoir recouru aux documents des Affaires étrangères, des Archives nationales, des minutiers de notaires, etc..., M. le lieutenant-colonel Henri Carré a fait, sans plus, œuvre de vulgarisateur plein de talent et de bonne volonté.

Au surplus, malgré sa vénération pour son héroïne, il n'est guère parvenu à rendre celle-ci sympathique. De son livre se dégage une figure juvénile, gracieuse, plaisante, assez semblable à celle que laissa, dans l'histoire de la cour de Louis XIV, Madame (Henriette d'Angleterre), duchesse d'Or-

léans, mais bien plus futile encore, bien plus superficielle et bien moins touchante; car, au contraire d'Henriette d'Angleterre, Adélaïde de Savoie ne possédait aucune culture d'esprit, n'avait d'autre goût que celui du plaisir, n'était capable de rendre à la couronne aucun service d'ordre politique. Tandis que la première eut de sérieuses raisons de mépriser son époux, la seconde trompa le sien, qui péchait par excès de vertu, sans motifs vraiment plausiblès.

La grande gloire d'Adélaïde de Savoie consista, en définitive, à avoir pris tout le cœur de Louis XIV, éveillé en celui-ci la fibre paternelle qui n'avait guère vibré, avant sa venue à la cour. Elle était fille de Victor-Amédée II, duc de Savoie, et d'Anne d'Orléans, princesse française. Elle atteignait l'âge de onze ans quand le roi de France négocia son mariage avec son petit-fils, le duc de Bourgogne à peine adolescent, dans le but d'empaumer le Savoyard plutôt enclin à soutenir les intérêts de l'Autriche. La petite princesse, dotée par Sa Majesté de 200.000 écus d'or, survint en France dans un éclat d'apothéose. Elle n'était point belle à proprement parler, mais intelligente, rieuse, mignoteuse et, d'instinct, diplomate. Elle sut, tout de suite, en le cajolant, émouvoir le vieux souverain, apprivoiser la coriace marquise de Maintenon qu'elle appela sa tante. Elle fit, dès le premier moment, de l'un et de l'autre, ses esclaves et au surplus, gagna, par mille gentillesses, petites mines, familiarités, les bonnes grâces des courtisans et des dames, sauf des princesses, bâtardes de Sa Majesté, qu'elle éclipsait et qui ne la purent jamais souffrir.

On la mit, pour achever son éducation, au couvent de Saint-Cyr, mais elle n'y apprit guère que balivernes. Elle entrevoyait, de temps à autre, son fiancé, le duc de Bourgogne, prince dont le duc de Beauvilliers, son gouverneur, et Fénelon, son précepteur, entraînaient si fâcheusement l'esprit vers la dévotion qu'ils étouffèrent, sous celle-ci, tous ses dons. Elle l'épousa en décembre 1697, chapitrée par Mme de Maintenon qui lui disait, dans un album dont elle lui fit présent: « N'espérez point que cette union vous fasse jouir d'un bonheur parfait. Les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour l'un de l'autre avec douceur et

patience ». Elle fut vivement aimée de cet adolescent virginal qui connut, pour la première fois, par elle, les délices de la chair. L'aima-t-elle? On en peut douter. Avec les années le duc, dégénéré au physique, devint quasiment bossu, tourna vers l'ascétisme, prit dans les affaires militaires fort importantes qui lui furent confiées, une figure lamentable de vaincu. Il ne lui fit pas honneur. A ce docte en toutes sortes de sciences, à ce bigot, toujours en oraisons et toujours prêchant, qu'elle ne pouvait endurer dans sa couche, elle préféra le marquis de Nangis, beau comme un berger de l'*Astrée,* et même le marquis de Maulevrier, un fol, qui se suicida pour elle.

M. le lieutenant-colonel Henri Carré tient, dans son livre, avec complaisance et agrément, la gazette des divertissements de son héroïne (sans se douter peut-être qu'il nuit à la renommée posthume de celle-ci), choqué parfois cependant de découvrir tant de puérilité dans l'esprit de cette princesse. La duchesse de Bourgogne fut grande joueuse, gaspillant des sommes immenses les cartes en mains; elle fut également ardente danseuse de ballets et de mascarades et furieuse chasseresse; dans les derniers temps de sa vie, elle osa même monter sur les tréteaux de la cour et y interpréter des rôles de comédie. Le goût de la maternité ne l'animait guère; elle fit, par ses imprudences, de nombreuses fausses-couches. Le dernier de ses enfants, le duc d'Anjou, survécut seul de tous les héritiers de Louis XIV et devint le roi Louis XV.

Nous avons laissé entendre que la duchesse ne se mêlait point de politique. Duclos cependant l'accuse, dans ses *Mémoires secrets,* d'avoir trahi la France au profit de la Savoie, en 1706, date à laquelle Victor-Amédée II s'était retourné contre Louis XIV. M. le lieutenant-colonel Henri Carré cherche à la laver de cette accusation, mais son argumentation semble peu probante: « Comment, dit-il, admettre que Saint-Simon, qui ne cherchait pas à ménager les grands..., eût passé sous silence un fait aussi grave? » Il oublie ou il ignore que Saint-Simon, très pieux de nature, faisait partie de la cabale des dévots, dévouée au duc de Bourgogne et que, dans ses *Mémoires,* il présente toujours en beauté ce prince et son épouse. Sur cette cabale, opposée à la cabale des libertins,

où figuraient le grand dauphin et le duc de Vendôme, M. Henry Carré fournit des renseignements confus et qui paraissent éloignés de la réalité.

Louis XIV, comme nous le disons plus haut, aima passionnément sa petite-fille. Il ne pouvait se passer d'elle. Il dilapida des sommes énormes à satisfaire ses caprices et témoigna une indulgence infinie à ce qu'il appelait ses « espiègleries », espiègleries consistant notamment à bombarder, dans son lit, de pelotes de neige, une dame de la cour qu'elle haïssait. Il ne se consola jamais d'avoir perdu cette princesse, laquelle mourut, fort jeune encore, d'une fièvre maligne qui emporta aussi, à vingt-quatre heures d'intervalle, le duc de Bourgogne.

Le livre de M. Henry Carré offre, dans l'ensemble de son texte, une peinture curieuse des mœurs de la cour, peinture peu à l'avantage de cette cour. Un autre ouvrage, récemment paru, **La Comtesse de Boufflers,** nous transporte au siècle suivant, dans ce milieu particulier des salons où régnaient des dames soi-disant doctes, toutes spirituelles et charmantes! et qui présentèrent cette singulière particularité de n'avoir jamais pu vivre en bonne intelligence avec leurs époux. M. P.-E. Schazmann, auteur de cet ouvrage, manifeste une grande admiration pour son héroïne, mais apporte peu de faits nouveaux sur cette personne distinguée; tout au plus éclaircit-il quelques obscurités de la fin de sa carrière. Il paraît, d'autre part, peu familiarisé avec l'art de la biographie et surtout avec l'art de ménager des transitions. Il passe d'une idée à une autre, d'un personnage à un autre sans se soucier d'éviter des coq-à-l'âne facilement évitables.

Son travail, néanmoins, travail, semble-t-il, de débutant dans l'histoire littéraire, mérite que l'on s'attarde à l'examiner; il fournit, en effet, une image assez complète de la comtesse de Boufflers et permet de juger à leur réelle valeur l'intelligence, le savoir, les mœurs et l'action mondaine de cette haute et puissante dame.

Née à Paris en 1725, d'un père brigadier de cavalerie et lieutenant général en Guyenne, Marie-Charlotte-Hippolyte de Saujon vit en Normandie jusqu'en 1740. A cette date, son père mort, elle gagne la capitale en compagnie de son frère

cadet, Olive de Saujon, et entre, avec ce dernier, au service de la maison d'Orléans. Une miniature, reproduite par M. Schazmann, donne à son visage, sous des cheveux bouclés entremêlés de fleurs, une charmante apparence: yeux pleins de douceur, nez fin, bouche mutine, menton orné d'une attrayante fossette. Ce portrait est-il flatté? Sans nul doute, car Marie-Charlotte atteint la vingt et unième année avant de rencontrer un mari. En 1746 seulement elle épouse le comte Edouard de Boufflers-Rouveret (dont M. Schazmann (p. 11) fait un marquis). Elle se dégoûte tout de suite de cet officier qui, paraît-il, manque de conversation et, après en avoir eu un enfant, le quitte pour toujours. Elle n'éprouve aucune vocation pour l'état conjugal. Elle ne se laisse guère attendrir par le sentiment maternel. Voilà ce que l'on doit retenir d'elle à ce moment de sa vie.

Est-elle incapable d'aimer? Nullement. Elle rêve d'amours illustres et qui lui permettent de jouer un rôle dans la société. A peine a-t-elle abandonné son mari qu'elle s'éprend du prince de Conty et va loger publiquement sous son toit, au Temple. Là, elle régente l'un des salons les plus courus de Paris et devient l'une de ces idoles aux pieds desquelles s'empressent les gens de qualité et les gens de lettres.

On ignore qui l'avait instruite et si elle possédait réellement une culture intellectuelle. Menant l'existence la plus frivole, elle affectait néanmoins de s'intéresser à toutes les manifestations de l'esprit. En 1759, séjournant à l'Isle-Adam, terre qui appartenait au prince de Conty, elle fait, à Montmorency, la connaissance de Jean-Jacques Rousseau et tout aussitôt l'entoure d'une telle sollicitude que le pauvre homme lutte pour ne point s'éprendre d'elle. On se demande avec anxiété si elle connut jamais intégralement les ouvrages du philosophe en dehors peut-être de la *Nouvelle Héloïse* et de quelques passages de l'*Emile*. Elle écrivait, vers ce temps-là, un drame ridicule: *L'Esclave généreux* dont elle vint soumettre le texte au solitaire.

Plus tard, lorsque Rousseau dut abandonner l'ermitage de Montmorency mis à sa disposition par le maréchal de Luxembourg, Mme de Boufflers s'occupa activement de trouver un asile au fugitif. C'est à elle que celui-ci dut de connaî-

tre David Hume, de rejoindre en Angleterre l'écrivain et de recevoir de lui la plus cruelle de ses déceptions. Après la querelle Hume-Rousseau, la comtesse se désintéressa complètement de son protégé. Les *Confessions* parues, elle renia avec furie l'amitié dont elle avait tant fait parade, traita cet ouvrage « d'infâmes mémoires... d'un valet de basse-cour, au-dessous même de cet état, en tous points lunatique et vieux de la manière la plus dégoûtante ».

L'une des gloires de l'existence de cette piètre dame consista dans sa liaison avec Gustave III de Suède. Elle avait connu le souverain à Paris, lui avait inspiré de la sympathie et s'était enflammée pour lui d'une sorte de tendresse passionnée. Elle le revit plus tard aux eaux de Spa. Elle correspondait fréquemment avec lui et en recevait de nombreux témoignages d'intérêt. Elle lui donna de temps à autre des conseils utiles en des pages d'une assez bonne qualité de pensée et de style.

Ayant perdu le prince de Conty, mort prématurément, elle se retira à Auteuil où elle éleva une belle maison entourée de jardins maniérés. Sur le tard, elle pénétra à la cour et gagna l'attention de Marie-Antoinette. Fort intrigante et mêlée à maintes affaires, elle réussit à donner pour époux à Mlle Necker le baron de Staël qui devait être le plus bafoué des maris. La Révolution venue, Mme de Boufflers émigra, revint en France, fut enfermée à la Conciergerie, puis rendue à la liberté. Elle passa ses dernières années en Normandie, pauvre, ayant vu mourir successivement le roi de Suède, puis son propre fils qu'elle avait assez mal éduqué pour faire de lui un triste oisif et le plus détestable des époux.

M. Schazmann entoure, dans son ouvrage, Mme de Boufflers de tous les personnages brillants au milieu desquels elle évolua. Il recueille de plus les mille témoignages contemporains qui s'accordent à présenter son héroïne comme une déesse. Ce n'est point de sa faute assurément si l'existence de cette dame nous apparaît artificielle, vide de toute grandeur et de toute utilité.

Mme de Boufflers avait vécu éloignée de la cour de Louis XV parce que le prince de Conty, son amant, s'en était volontairement exilé et aussi parce que, moraliste sans obser-

ver elle-même la morale, elle méprisait les mœurs de ce roi. Sans doute n'avait-elle pas tort de se maintenir hors de ce lieu fétide où le Bien-Aimé traînait Sa Majesté dans la boue. Des gens, bien intentionnés sans doute, se complaisent aujourd'hui à réhabiliter le triste souverain. Tâche malaisée et qui exige une argumentation difficilement appuyée sur des documents d'archives.

Un livre de tous points remarquable vient de paraître qui ne sera pas sympathique à ces bénévoles réhabiliteurs. Il est consacré par M. A. Fauchier-Magnau à l'**Histoire d'une famille au XVIIIe siècle, les Dubarry** et touche, par suite, de très près à l'intimité de Louis XV. Il ne contribuera pas à susciter l'admiration pour ce monarque.

M. A. Fauchier-Magnan cependant ne l'a pas écrit dans un esprit de parti. Il reste, au contraire, tout au long de son texte, dans un état de neutralité absolue, se contentant d'exposer des faits sans même en tirer des conclusions générales. M. A. Fauchier-Magnan qui, croyons-nous, n'avait encore publié aucun volume, se révèle, en celui-ci, écrivain et artiste de talent et, de plus, historien plein de conscience et de scrupules, soucieux de n'affirmer rien qui ne soit vrai. Sa bibliographie et ses notes, fort copieuses, mentionnent en grand nombre des sources imprimées; elles indiquent, en outre, de fructueuses recherches faites dans les archives publiques et privées, parisiennes et provinciales, les greffes, les mairies, les minutiers notariaux; elles prouvent enfin que M. Fauchier-Magnan a visité en personne tous les lieux où sont situées les actions conjuguées des Dubarry.

Volontairement M. Fauchier-Magnan exclut, de son récit, autant que cela peut se faire, la Dubarry elle-même, étudiée, à son avis, « de façon presque définitive ». Au surplus, cette courtisane n'eut-elle de Dubarry que le nom et n'appartint-elle à la famille que par une alliance indispensable à la fortune de cette famille. Elle n'eût pas existé par ses propres moyens. Elle fut une création d'un petit groupe de coquins provinciaux qui vécut entièrement de sa prostitution.

M. Fauchier-Magnan a étudié, avec une merveilleuse patience et un grand bonheur de découvertes, les gestes initiaux, puis les gestes successifs et l'évolution de chacun des

membres de ce groupe, conduit à la curée du royaume par un petit avocat sans causes en qui s'incarnait une sorte de génie de l'intrigue.

La famille Dubarry était originaire de Lévignac, bourgade voisine de Toulouse. Elle appartenait, quoi qu'on en ait dit, à la petite noblesse (M. Fauchier-Magnan le prouve). Elle était, au XVIIIe siècle, représentée par Antoine, seigneur de Batz, et par Jean, seigneur de Cères, cousins germains, le premier, ancien capitaine au régiment de l'Isle-de-France, chevalier de Saint-Louis, officier de mérite. De son mariage, avec Martine-Catherine-Cécile-Thérèse de La Caze, cet officier, mort en 1744, avait eu six enfants : Jean-Baptiste, Marguerite-Elisabeth, Jeanne-Marie-Marthe, surnommée Pischi, Guillaume, Françoise-Claire, dite Chon, Jean-Baptiste-Guillaume-Nicolas. De ces six enfants, les trois fils et les deux filles dites Pischi et Chon participeront à la grande aventure qui nous occupe.

La famille disposait d'une mince fortune. Au décès du père, l'aîné des fils, Jean-Baptiste, était avocat au barreau de Toulouse; le second et le troisième étaient encore enfants; ils deviendront dans la suite tous deux officiers.

Dès 1748, Jean-Baptiste épousa Ursule-Catherine Dalmas de Vernongrèse. L'année suivante, il hérita de son oncle Jean, mort sans postérité, la seigneurie de Cères, consistant en un manoir, quatre-vingts hectares de terres et deux métairies, et se fit avec astuce appeler « haut et puissant seigneur Jean-Baptiste, comte de Cères, seigneur et gouverneur de Levignac ». C'était un homme lourd et laid, atteint dès son jeune âge d'un mal d'yeux incurable, mais intelligent. En possession des biens que le destin lui donnait, il ne songea plus qu'à émerveiller les Toulousains de son luxe. Dès 1752, ruiné par ses prodigalités, il gagna Paris dans le dessein prémédité d'y refaire, par tous les moyens, sa fortune. Doué d'une audace peu commune, il se découvrit tout de suite, dans la société aristocratique, des cousinages qui lui permirent, les exploitant habilement, de sortir de l'ombre.

M. Fauchier-Magnan nous le montre, dès cette époque, compris dans la catégorie des « roués », c'est-à-dire des fripons candidats à la roue, vivant du jeu et des filles, « cour-

tier » des plaisirs de toutes sortes de grands seigneurs, Richelieu, Duras, Aiguillon, et de riches « partisans », intéressé à des affaires de fournitures de vivres aux armées, diplomate même. Le maquerellage, néanmoins, reste sa principale ressource, lui assure existence large dans les hôtels somptueux où il tient tripot et étale sa marchandise de chair féminine. Son ambition secrète, c'est de procurer au roi une favorite susceptible de renverser la Pompadour. Il fait, en 1756, une tentative dans ce sens, mais il aboutit à un échec.

En 1762, il rencontre Jeanne Bécu, courtisane de dernier étage, mais toute juvénile et de grande beauté. Il s'acoquine à elle, la « brocante » pendant trois années, tire d'elle les moyens de vivre en satrape, accueille dans sa maison les princes, Ligne par exemple, les ducs, Richelieu, Lauzun, les gens de lettres, Collé, Moncrif, Crébillon, les généraux, Dumouriez entre autres, les grands financiers, les hauts magistrats, tous les épicuriens qui peuvent alimenter sa dépense ou vanter son luxe. Craignant cependant que Jeanne Bécu, emportée par quelque passion, ne le quitte, il songe une fois encore à tenter une offensive du côté du roi.

Les circonstances sont favorables. Sa Majesté a perdu Mme de Pompadour, morte en 1764. Elle s'ennuie, lasse de tout, et pense à la mort. Elle a besoin de « ragoût » pour retrouver son appétit de luxure. Dubarry a pris de l'expérience. Avec la complicité du duc de Richelieu, il parvient à mettre Jeanne Bécu, devenue Mlle de Beauvarnier, en présence du souverain. Sa Majesté remarque la gente fille et l'accueille dans sa couche. La demoiselle, gracieuse, enjouée, lui donne le sentiment de la nouveauté et le revigore; elle est, lui a-t-on dit, femme de condition, chaste de mœurs, épouse du comte du Barry. Le roi fait des cadeaux, mais ne s'attache pas. D'ordinaire il ne donne sa confiance qu'aux maîtresses présentant certaines garanties sociales.

Dubarry sent qu'il en faut parer Jeanne Bécu; il ne peut épouser la demoiselle pour la raison qu'il est marié. Il convoque alors son frère Guillaume qui, officier retraité, de mœurs dissolues, végète à Toulouse. L'homme accourt, alléché par des perspectives de fortune. Il est borné, cupide, laid. Il consent à épouser, moyennant finances, la demoiselle

proposée à la faveur du roi. On dresse un contrat où Jeanne Bécu devient fille noble et où tous les Dubarry sont comtes, vicomtes, gouverneurs de villes, etc... Guillaume regagne Toulouse, les poches pleines, sans s'inquiéter même de tâter de son épouse. La farce est jouée.

Bientôt Jeanne Bécu, entourée des deux sœurs de Dubarry, Pischi et Chon, la seconde intelligente, fine, diplomate, chargée de diriger et de contrôler les actes de la favorite, conquiert tout à fait le cœur du roi, est présentée à la cour, commence à alimenter d'argent Dubarry et ses proches. Autour d'elle, le forban noue avec Richelieu et son parent, le duc d'Aiguillon, une intrigue ayant pour but de renverser Choiseul, premier ministre, et de disposer du pouvoir.

On sait qu'après des manœuvres habiles, une guerre de pamphlets féroce, les conjurés parviennent à obtenir l'exil de Choiseul. Ils sont désormais les maîtres, tiennent les hauts emplois et le trésor où ils ont insinué leurs créatures.

M. Fauchier-Magnan, abandonnant dès lors la favorite, suit dans tous ses détails l'ascension de la famille Dubarry, c'est-à-dire retrace l'histoire de la furieuse rapine à laquelle se livre cette famille. Jean-Baptiste, le roué, se montre le plus exigeant, traite d'égal à égal Aiguillon, devenu premier ministre, parle comme s'il dirigeait le pays, tire du trésor des millions et du roi des seigneuries magnifiques, comme le comté de l'Isle-Adam qui donne 100.000 livres de revenus. Il mène une existence fastueuse, entretenant cinq maîtresses à la fois, surnommé le *Pacha parisien,* cynique au point de répondre aux gens qui le plaignent de ses énormes pertes de jeu : « Consolez-vous, c'est vous qui paierez tout cela. »

Souvent, il manque de goût, exagère l'outrecuidance, subit des exils, mais en est bientôt rappelé par le faible roi qu'il nomme « frérot » dans l'intimité. Généreux pour les siens, son fils, Adolphe, ses frères, Guillaume et Nicolas qu'il marie avec de nobles et riches héritières, gorge de biens, il ne voit plus de limites à la prospérité de sa famille et à sa propre opulence.

La mort de Louis XV vint, par bonheur pour la France, arrêter cette effroyable volerie. Tandis que la Dubarry était enfermée dans un couvent, le Roué, échappant aux policiers

à sa poursuite, gagnait l'étranger d'où il revenait bientôt, sain et sauf, nanti encore de ses seigneuries. Toute la famille se confina dès lors à Toulouse, Lévignac et environs, faisant bâtir, à son usage, ou bien acquérant, décorant et meublant, à grands frais, des hôtels et des châteaux dont M. Fauchier-Magnan décrit le faste.

La Révolution venue, les Dubarry tentèrent, par un furieux civisme, d'échapper au châtiment qui les menaçait. Seul de toute la famille, le Roué paya de sa tête les crimes contre la Nation que les sans-culottes reprochaient aux aristocrates. Il était alors septuagénaire, perclus de maux, réduit à la famine. Il avait vu son fils mourir tragiquement en duel. Il monta sur l'échafaud sans faiblesse. Ses proches, sauvés par le 9 thermidor, achevèrent leur carrière, les uns sans inquiétude nouvelle, les autres dans la gêne et l'obscurité, l'un d'eux, Nicolas, le plus méritant, le moins compromis, sous un nom moins chargé d'opprobre que le nom de Dubarry.

ÉMILE MAGNE.

## *LES POÈMES*

A.-P. Garnier : *L'Elégie Normande,* « aux dépens de l'Auteur et en sa Librairie ». — Maurice-Pierre Boyé : *Elégies Romanesques et Champêtres,* Jean Naert. — Jean Romann : *Rimes et Bulles,* « la Jeune Académie ». — Carlos de Radzitzky : *Harmonika Saloon,* « Journal des Poètes », — Henri Labat : *Regards,* Laîné et Tantet, Chartres. — Roger Richard : *la Halte Ensoleillée,* René Debresse.

« Aux dépens de l'auteur et en sa librairie », une fois de plus le tendre et délicieux Tityre, non, c'est Garnier que je veux dire, A.-P. Garnier pour qu'on ne le confonde avec d'autres poètes du même nom, — le tendre et délicieux A.-P. Garnier chante son terroir natal, les charmes de la famille, les jeux de ses enfants, les douceurs de la vie des champs et d'un perpétuel printemps. Le poète ne se lasse pas, ni ses lecteurs davantage. Certes il n'aspire point à la grandeur dans l'affinement qui fait le charme de Virgile, mais il possède de Virgile son inspirateur la grâce, l'amour et la curiosité qui s'émerveille à la vue des travaux rustiques, au parfum des germes, des fleurs, des bois, au rythme de la brise dans les branchages et les buissons, à la surface ombreuse ou ensoleillée des rivières. Dans **L'Elégie**

**Normande** une flûte soupire, tiède est le clos reverdi, les sources qui fuient emportent le visage des anciens jours, mais les cloches qui tintent sous le ciel de Pâques ramènent et réveillent sans cesse dans les cœurs qui ne vieillissent pas la saison heureuse et fidèle des premières amours :

Une chère présence enchante le jardin
Où nous émeut parmi les massifs, les corbeilles,
Sur la fleur des poiriers l'ivresse des abeilles,
Rêves! Don précieux du feuillage bercé!
A la croix des chemins visage du passé!
Rien ne comble nos cœurs, rien n'abuse nos peines;
Eveillez, ô rumeur des nids, chant des fontaines,
Sous la cendre des jours le songe au bois dormant.
La mer, azur et brume, expire au ciel normand.
La houle du feuillage est ivre de lumière...

Ce frais décor, ces paysages familiers, où s'abrite l'harmonie d'un bonheur aisé et modeste s'accordent au sentiment, au pur prestige de ces rythmes calmes qui enchantent les heures et le souvenir à l'égal pour le moins de

La tendresse d'un ciel favorisé d'oiseaux.

Longtemps, au temps déjà du Parnasse, et depuis, la poésie élégiaque était tenue en un grand discrédit. Aujourd'hui, semble-t-il, elle abonde. C'est que naguère elle comportait un laisser-aller dans la tenue, une négligence dans le style et la rigueur prosodique qui choquaient le scrupule d'exactitude et de netteté dont étaient tourmentés nos aînés. Il n'est point vrai, comme on le pourrait croire, qu'on s'abandonne partout, à présent, aux facilités plus ou moins larmoyantes d'une sentimentalité meurtrie ou déçue. Les **Elégies Romanesques et Champêtres** de Maurice-Pierre Boyé ne sont point toutes plaintives ni ne portent de longs vêtements de deuil. Ce sont, dans des décors imaginaires, au fond d'une époque élue au gré du poète, dans ces sites rustiques où il songea, des ébauches d'amour, des épisodes où le désir est contrarié par la compassion non tant de lui-même toujours que de sa compagne de hasard ou de choix. M.-P. Boyé n'élève guère les yeux vers l'avenir où il n'aperçoit d'autre destinée que celle que lui réserve la mort. Le présent l'environne de séductions qui

s'épuisent en vains mirages; c'est dans le passé qu'il se plaît. Ame douce, un peu rêveuse à l'excès, non point, comme je l'aimerais, suffisamment ardente, d'un authentique poète. Je regrette même que ce nouveau recueil se compose en majeure partie de morceaux anciens, certains datent de 1926, 1924, 1923; on y sent trop la présence d'influences inévitables, honorables chez tout débutant, — mais M.-P. Boyé en est, pour le moins, à son huitième recueil de vers.

Parfois de la fermeté dans certains de ces poèmes d'amour et élégiaques, eux aussi, que l'auteur, Jean Romann, a groupé sous le titre trop banal de **Rimes et Bulles.** C'est œuvre, je veux croire, de débutant, qui tend à se trouver et s'ignore encore. Ce n'est point parce que Verlaine a fait le « rêve étrange et pénétrant », que l'on sait que nous subissons la délectation de l'aimer, de le sentir, de l'admirer avec ferveur; c'est parce que, le disant comme il l'a dit, nous sentons ce qu'il sent, nous nous exaltons comme il s'est exalté; nous sommes tout mêlés à lui, et lui à nous. Jean Romann ne se contraint pas encore au sacrifice; il dit trop et sans mesure. L'essentiel seul est efficace.

**Harmonika Saloon,** l'abominable titre, avec ce rappel de tumultueuse horreur dans les bas quartiers de villes saoules de bruit et de mensonge! Je n'aurais pas à m'occuper de ces poèmes, parce que, d'abord, si je ne fais erreur, l'édition du *Journal des Poètes* se fait en Belgique et ne relève donc pas régulièrement de ma rubrique, et ensuite parce que j'ai dit à satiété ce que des poèmes de cette nature offrent à mes préférences sans doute, à mes habitudes forcément très anciennes, d'éléments trop troubles, confus, inutilement violents pour que j'y sois sensible, comme je l'aurais désiré, pour que je parvienne à extraire de cette gangue de la beauté. A quoi bon d'incessantes redites? Je ne persuaderai jamais ceux qui exaltent et encouragent, pratiquent ces modes extrêmes de la poésie, et si, comme il n'est pas impossible, je suis plongé dans l'erreur, je crains bien qu'il soit trop tard pour qu'on puisse encore tenter de me sauver. L'auteur, Carlos de Radzitzky, m'écrit qu'il a dix-huit ans, qu'il espère de moi « une critique dont il a grand besoin ». Je ne sais que lui dire? A mon sens, il se fourvoie à travers une plaine de tourbières

où probablement il s'enlisera. Ce n'est pas l'opinion unanime. Ses deux préfaciers en imposent beaucoup à ma crédulité lorsqu'ils déclarent, le premier, que « ce petit livre splendide apporte du sang nouveau et une chance de salut à la poésie »; l'autre que, parlant de leur commun ami, le poète, « le liège de sa poésie surnageait tous ses gestes quotidiens... », que « son lyrisme jaillit à la manière des éclairages indirects ou mieux, il ne chante ni la nature, ni les arbres, ni l'amour, il se contente de recréer un univers neuf et cousu-main à son usage strictement personnel... » Par bonheur, certains élans des poèmes valent mieux que la prose qui les commente, et il ne semble pas que Carlos de Radzitzky prétende *se contenter de recréer un univers* lorsqu'il écrit ces vers sensibles:

> Vous êtes près de moi, poudre d'or sur champs d'azur.
> Larmes des forêts, larmes des fruits,
> Et vous les pleurs marins, du fond des océans
> Je vous retrouve avec le même parfum,
> La même clarté, que celle des verts embruns.

Je suis frappé, ici, de la justesse rythmique et du don de coloriste, grâce à quoi le poète échappe à l'ambition facile, dès qu'elle est cultivée, de *coudre-main* à son usage strictement personnel. Un jeune, de dix-huit ans, avec le talent spontané qu'on lui découvre, suit aisément les impulsions qui séduisent parce que leur violence, sincère ou non, attire l'attention. Se signaler par la maîtrise entre ceux qui cheminent, plus contenus et réfléchis, sans prétention et sans étaler d'excentricités, qui ne forcent l'attention que lentement mais se l'avouent durablement, après que les accès se sont calmés, est chose autrement difficile. On est en droit d'espérer beaucoup de Carlos de Radzitzky.

**Regards** par Henri Labat, livre de jeune, qui part d'un pôle opposé, mais va du poncif au seuil d'espoirs promis. Un sonnet, *Ruines*, avec son rythme soutenu, très réussi, de décasyllabes, a répudié les épithètes trop vulgaires, superflues, et se construit non sans quelque pur éclat. Que je voudrais, aux débutants guettés par l'éternelle embûche, la hâte, et qui ne s'appuient sur aucune direction, crier : casse-cou! Faites-moi un sonnet, des quatrains, ce que vous voudrez, un

poème, comme exercice, qui ne contienne pas un seul adjectif, dont aucune rime ne soit faible ou tout juste satisfaisante; rejetez la rencontre des deux éléments d'une même rime qui soient des mots de même nature : verbe avec verbe, nom avec nom, etc... Si vous réussissez cela, marchez sans crainte. Votre vers se ploie à vos désirs, à vos desseins, quels qu'ils soient. Vous savez sacrifier, vous dominer, vous enrichir. Ne faiblissez plus. Ceux-là sont rares.

Un jeune encore, un très jeune, celui-ci, surprenant. Ce n'est pas la première rencontre avec Roger Richard, à **La Halte Ensoleillée.** Poème, certes, fort simple, pur, presque enfantin, de la première exaltation d'amour, hymne à celle dont on dit:

Tu es dans mes rêves comme une grande clarté,
Comme une figure éblouissante et nue...
Telle que je t'ai vue
En plein soleil, au bord de la mer, un jour d'été.
.............................................
Quand tu souris, le bleu du ciel entier me touche.

Tout le poème est d'une égale pureté, d'une fraîcheur d'âme qui dans l'émerveillement palpite: poète si jeune, et bienheureuse découverte de la vie!

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Guy Mazeline : *Le Capitaine Durban*, Nouvelle Revue française. — Ignace Legrand : *A sa lumière*, Emile-Paul. — Jacques Carton : *Le Chêne creux*, Albin Michel. — Roger Breuil : *Les uns et les autres*, Gallimard. — Juliette Pary : *Les hommes sont pressés*, Gallimard. — Ekaterina Darskaïa : *Echec à l'amour*, Rieder. — Pierre Soc : *L'Irréelle*, Grasset. — Lorenzi de Bradi : *La chair commande*, Albin Michel.

J'ai reconnu, au précédent récit de M. Guy Mazeline, *Les Loups*, les qualités qui font un roman véritable, en dépit de défauts dont le moindre n'était pas la longueur ou le trop grand foisonnement des détails. **Le Capitaine Durban** qui fait suite aux *Loups* a autant d'ampleur; mais il n'est plus aussi massif. M. Mazeline a mieux composé ce deuxième volume de sa trilogie (le troisième devant s'intituler *Les Iles du Matin*); et il a réussi à en équilibrer les parties. Mainte-

nant, qu'il y ait un lien entre *Les Loups* et *Le Capitaine Durban*, peu m'importe; et j'avoue que je l'ai oublié, puisqu'il paraît qu'il existe... La méthode de M. Mazeline serait plutôt, ici, celle de Proust, que celle de M. Jules Romains. *Le Capitaine Durban* se suffit à lui-même, en effet. Le héros auquel ce roman emprunte son titre n'est pas seul à en emplir le cadre, cependant. Autour de lui, gravitent des personnages qui relèguent dans l'ombre la famille Jobourg des *Loups*: sa femme, Jenny, d'abord; puis le père de celle-ci, M. de la Haulmière, un affreux tyran domestique. Seul, Durban justifie leur présence (j'allais écrire *leur existence*) car il n'y a point d'intrigue dans le récit de M. Mazeline. En ceci encore qu'il peint des individus au lieu de narrer une action, M. Mazeline s'apparente à Proust. Ce n'est pas tant la vie (parfois si pleine d'intrigues et si compliquée) que des êtres vivants qu'il reproduit; et, du début jusqu'à la fin, son livre n'est qu'une suite de portraits, d'une étonnante expressivité. Les scènes auxquelles ses personnages participent n'ont d'autre objet, semble-t-il, que d'en faire valoir les caractères — comme dans l'épisode du naufrage. Et c'est, avec une abondance qui étonne, la trouvaille constante du fait pittoresque s'accrochant au souvenir pour ne plus s'en détacher. L'embarquement, d'abord, de Durban, sur le *Macouba,* le premier bâtiment dont il a le commandement suprême: tout un monde s'agite là, équipage et voyageurs, que l'on a l'impression de toucher non seulement du regard mais de la main; et quand le navire est en péril, l'affolement des passagers est rendu avec un relief extraordinaire. Entre temps, l'auteur nous a ramenés au Havre, auprès de M. de la Haulmière dont la méchanceté a quelque chose de monstrueux, mais d'*ordinairement* monstrueux si je puis dire; j'entends qu'il ne déconcerte pas, qu'il est naturel, enfin, et qu'on éprouve dans sa compagnie, fort désagréable, cependant, une impression de sécurité, d'assiette. Ce genre de tortionnaire nous est familier; il n'est pas tout d'un bloc, d'ailleurs; il a ses contradictions ou de ses repentirs, et voilà le secret de son réalisme. Même remarque pour le capitaine Durban, assez énigmatique, au surplus, et dont les hautes vertus sont gâtées par de petites manies et d'irritants défauts, mais dont le prestige

demeure intact. Il y a bien, de ci, de là, quelque confusion, sinon une certaine incohérence dans le roman de M. Mazeline. Mais la vérité l'emporte qui coule à pleins bords de ce roman.

La première impression que l'on recueille de la lecture du nouveau roman de M. Ignace Legrand: **A sa lumière,** est d'avoir eu affaire à l'œuvre d'un Céline de bonne compagnie, tant le pessimisme en paraît sombre ou la négation totale... Mais quand on prend garde que M. Legrand a écrit ce livre, d'un spiritualisme exalté, qui s'appelle *La patrie intérieure,* on s'avise aussitôt qu'il y a une ouverture vers le ciel, dans son Enfer, et que celle-ci a nom la sincérité et l'amour de la vie; l'un n'allant pas sans l'autre. Charles Emeriau vient de mourir d'une pneumonie double, en pleine force de l'âge. C'est une catastrophe pour sa femme, Madeleine, qui l'adorait. Le désespoir de la malheureuse (un des plus beaux, un des plus *humains* types de femme que je connaisse) émeut jusqu'à l'âme; et M. Legrand l'a traduit avec un réalisme qui fait hautement honneur à ses dons d'observation. On est littéralement, pour parler comme M. Paul Bourget, « dans la chambre », dans la chambre mortuaire avec Madeleine. On la voit aller et venir, affolée; pleurer; se débattre au milieu des siens; protester contre les sinistres obligations matérielles qu'un deuil impose, afin de pouvoir s'abandonner tout entière à sa douleur dans la solitude; lire, enfin, en s'interrompant sans cesse, la longue lettre que lui a laissée le défunt et qui est, dans sa vérité, le plus cruel témoignage qu'un homme ait jamais donné à une femme de la profondeur de son amour pour elle. Je ne plaisante pas. Non seulement, en effet, Charles avoue à Madeleine, dans cette confession posthume, qu'il a pris une maîtresse (pour faire diversion? pour se libérer?...) mais il ne lui cache rien de ce qu'il pense d'elle, de sa famille et de ses amis. Sa mère, son père, ses sœurs, son beau-frère, son fils même, tous y passent. Cette créature tendre, mais à l'excès timide, à laquelle il reproche de n'avoir pas osé être soi, il la force à regarder en elle et autour d'elle, à « sa lumière ». Point de pitié, ou le minimum de pitié — ce qu'humainement on ne peut se dispenser d'en consentir à la faiblesse, ne serait-ce

que pour la ménager, lui permettre d'aller jusqu'au bout de l'épreuve qui doit la sauver... Est-il infaillible? En dépit de son intelligence ne commet-il pas quelques erreurs de jugement? Si, sans doute (témoin l'opinion qu'il a de sa maîtresse.) Mais il est dans la vérité quand même, *pour l'essentiel.* Charles a l'esprit terriblement lucide, et ce qu'il pense de l'humanité, en général, est ce que tout homme clairvoyant est dans l'obligation d'en penser, arrivé à un certain âge. Il sait reconnaître le bien, cependant, là où il existe, et notamment parler avec émotion de son ami, le dévoué et remarquable docteur Claude, de son collaborateur, aussi, le bon M. Thomassin. Une chose m'étonne un peu: c'est que dans son désir de vérité absolue, il n'ait pas caractérisé son propre défaut, qu'il ne se soit pas reconnu égotiste (sinon égoïste) comme le sont les grands orgueilleux d'espèce supérieure... Oui, ce mystique de « la vérité divine », de la vérité qui « est ce qui est », s'oublie un peu, dans sa hâte de dessiller les yeux de sa pauvre femme. Mais il se révèle à son insu; et si Madeleine est trop éblouie pour le voir « tel qu'en lui-même, enfin, l'éternité le change », nous nous substituons aisément à elle dans ce rôle. Nous reconnaissons même M. Legrand derrière lui, avec ses colères et ses rancœurs; car M. Legrand est un lyrique; un moraliste lyrique, pour préciser, et qui ne peut *directement s'abstraire de ses récits.* C'est une nature ;la plus originale, peut-être, ou la plus vigoureuse de l'heure présente; mais la violence avec laquelle son tempérament se manifeste l'empêche de contrôler son œuvre. Il ne la domine pas, en artiste: il y est tout mêlé, nerfs et sang. Il s'y déchire et il y saigne. Non seulement il est incapable de faire des concessions au lecteur (je ne dis pas même à ce qu'on est convenu d'appeler *le goût* du public), mais il se soucie de lui comme d'une guigne, s'il ne prend un malin plaisir à le brutaliser, à le choquer ou à l'agacer. (Cinq ou six fois, par exemple, pendant que Madeleine lit la lettre de son mari, il établit un parallèle arbitraire entre ce que le défunt dit des membres de sa famille, et ce qu'ils font « au même instant — exactement ». Et il fait un étalage de freudisme... : (il intervient dans le récit; donne son opinion, etc...). N'importe. Rien d'aussi altièrement pa-

thétique que la fin de son roman: la victoire *post-mortem* de Charles sur Madeleine. Il la force à se surpasser pour le rejoindre par delà les mensonges ou les dissimulations, et réaliser avec lui l'accord suprême. Quelle leçon! Parlerai-je, ici, comme je l'ai fait à propos de M. Mazeline, de défaut de composition, de prolixité? Non; mais de fougue indomptable. Rien de la patiente tapisserie — tapisserie pareille aux bons tableaux des maîtres hollandais ou flamands — de M. Mazeline. Il ne s'agit plus de couleurs vives et d'images pittoresques dans *A sa lumière* comme dans *Le Capitaine Durban*. Le livre est d'une autre classe. Il dépasse la réalité en la peignant. Il touche au mystère, aux grands problèmes de l'être, si l'on préfère. M. Legrand donne de lointains coups de sonde dans les abîmes de celui-ci, ou projette de vives clartés dans ses ténèbres.

M. Jacques Carton, militaire, a écrit un roman militaire, *Aït-Lila,* frais comme un premier élan amoureux. M. Carton, entré dans le monde où l'on imprime, écrit aujourd'hui, sur ce milieu, **Le chêne creux,** et c'est moins frais, moins velouté de jeune fruit, moins spontané — à la ressemblance de ce monde empoussiéré et ravagé de rivalités. Héros de la guerre, Pierre Mazerey se trouve une crapule dans le civil. C'est arrivé à de malheureux trépanés, décivilisés par la misère physiologique. Mais qu'il se soit bien ou mal battu, Pierre n'a jamais été civilisé; de naissance, et pour toujours il fut le loup primitif... Gendelettre au superlatif, il exploite la tendresse de sa maîtresse, vole son fils d'œuvres qui dépassent de cent coudées ses pauvres essais, et le tue pour assurer le silence sur son vol. « Quand nous avons envie d'être publiés, nous devenons capables de tout », a dit à peu près (je cite de mémoire) Jules Renard qui avait creusé ses confrères jusqu'au tuf. Il y a donc, au départ, un problème mal posé, ou compliqué d'une donnée inutile. Tout le livre, déjà pénible, en devient plus pénible et tiraillé. Mais Madeleine, la maîtresse absurdement dévouée, est touchante et les scènes des milieux du papier imprimé sont bien vues.

Le roman de M. Roger Breuil, **Les Uns et les Autres,** est très dense, très touffu, à la manière proustienne. Jacques Morris, de Bordeaux, est en rapport, d'une part avec les

hauts milieux de sa ville, d'autre part avec un groupe de ruraux et marins des hauts bords de la Gironde — ceux-là solennels et gourmés, ceux-ci jeunes, en pleine sève fraîche, en plein devenir confus. Les deux mondes vont s'interpénétrer, l'un rajeuni, l'autre assagi et éduqué. De tout ce gonflement d'êtres, peut-être résultera-t-il un mariage de Jacques avec une des héritières bordelaises, de bonnes ou médiocres situations pour certains des marins ou ruraux et leurs filles ou sœurs? Pas d'importance. L'important était l'espoir, un moment vivant, irisant ce microcosme et lui donnant l'illusion du parfait... On s'agrège, nations, races (?), opinions: mouvements d'ensemble, jeux de masses. Il fallait bien que la littérature en vînt à l'observation de ces êtres collectifs. Paysages, gestes des individus conglomérés dans ce magma, réactions réciproques de ceux-là sur ceux-ci, c'est orchestré de façon à *entrer* aussi dans le chant total. Essai très remarquable et dont il sera curieux de suivre les nouvelles manifestations.

Le plus massif, le plus hermétique, aussi, de ces « continuum » qui naissent, comme les dinosaures à la fin du primaire, c'est bien la Russie... **Les hommes sont pressés:** le titre du roman de Mme Juliette Pary est emprunté au nom d'une robe: là-bas, plus qu'ici (et pourtant...) on n'a plus de temps à perdre à l'amour et surtout à ce qu'on appelait les bagatelles de la porte. Alors, on a fabriqué des costumes qui facilitent le contact rapide et brusqué! Ce trait donne la tendance de l'étude — pardon! — du film de Mme Pary. Connaître le pays communiste, qui ne s'en flatterait après MM. Edouard Herriot, Georges Duhamel et *tutti quanti?* Mais ledit pays reste plus loin de nous que Mars ou Neptune. Du moins, sur les apparences de surface qu'on a notées, voici les plus amusantes variations. Anathèmes des incroyants, élans idolâtres des croyants, nous en sommes saturés. Besoin était de procéder — à la française — à une critique par le rire. C'est fait, et avec la plus élégante désinvolture.

La Russe du roman de Mme Ekatérina Darskaïa, **Echec à l'amour,** n'est ni d'avant ni d'après le 17 octobre; elle est de toujours; elle a l'entêtement tranquille de la biche ou de la louve, et du monde extérieur elle n'admet rien dans sa vie

intime. Elle est pour l'amour, pour *son* amour. Imprégnée (sentimentalement) par un premier mâle, puis écartée de lui par les circonstances, elle tendra invinciblement à le rejoindre et à s'accomplir par lui. De l'époux qu'elle prend (elle serait de chez nous, on dirait: par dépit), elle n'accepte jamais la pénétration physique. Elle a la logique inflexible, antiraisonnable, antisociale, de l'instinct. Elle est instinct, sous un mince émail cultivé... L'histoire va, cruelle, directe, rapide. D'un thème aussi nigaud que celui du *Maître de Forges* tirer une inhumaine vraisemblance, c'était gageure. Rude livre de vie contre-nature et torturée. A sa façon il éclaire *aussi* la Russie.

Dans **L'Irréelle** par M. Pierre Soc un homme s'éprend — sur les dires admiratifs d'un ami — d'une Italienne qu'il ne verra jamais. A fond. Entre elle et lui se créent des « correspondances ». Ce qu'il rêve d'elle, elle l'accomplit au même moment. Long, fatigant, peu convaincant.

C'est à Marseille que se déroule l'action du roman de M. Lorenzi de Bradi, **La chair commande,** et le moindre intérêt de ce récit violent, brutal même, n'est pas dans la peinture de notre grand port méditerranéen. La vieille histoire de la fille qui se moque de celui qui l'aime, mais brûle pour qui la bafoue. Cela finit par un crime : Césaire — le bas don Juan — ayant poussé Emma à empoisonner son mari...

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

**M. Henri Duvernois librettiste.** — Je ne suis point de ceux qui attendirent que M. Gide ait pris garde à l'existence de M. Duvernois pour vivement goûter ce dernier. Je pense au contraire avoir eu le plaisir d'apprécier ses qualités que sa grande réputation n'était point encore établie. Signait-il même tous ses ouvrages de son propre nom? L'usage était alors qu'on employât des pseudonymes lorsque l'on écrivait dans *la Vie Parisienne,* le premier si je ne me trompe des grands hebdomadaires littéraires, et dont aucun autre depuis n'a su prendre la place ni rappeler la qualité. Là, M. Taine avait signé Thomas Graindorge; M. Bourget, Claude

Larchey; M. Hermant, Ermeline; le comte de Comminges, Saint-Marcet. Là, Toulet se montra sous le masque de M. du Paur, Marcel Boulenger sous celui d'Iphis et il n'y a pas si longtemps que notre Gérard Bauër y signait encore Hamilton. Le secret de certains pseudonymes ne fut jamais dévoilé. Je n'ai jamais pu savoir qui fut le chroniqueur étincelant qui, aux environs de 1900, signa Dorilas. Jamais non plus je ne fus éclairé sur l'identité du romancier mystérieux qui donna un petit roman intitulé *Brelan de Dames*. Signé d'initiales, cet ouvrage, qui m'a laissé un goût de chef-d'œuvre, n'a jamais été rassemblé en volume. La vie littéraire avait encore des mystères dans ce temps, dont le passé n'est cependant pas tellement éloigné. Usage des pseudonymes, tel qu'il était pratiqué à la *Vie Parisienne* au siècle dernier, anonymat, que conservaient à la même époque les collaborateurs du *Temps* et des *Débats*, c'était là les signes d'une distinction d'esprit (je ne dirai point d'une qualité de culture parce que c'est une façon de parler qui m'agace) et d'un raffinement intellectuel dont je ne vois guère qu'on puisse aujourd'hui trouver les équivalences.

J'ai le regret d'avoir oublié les pseudonymes dont M. Duvernois signait les ravissants romans dialogués qu'il donnait à *la Vie Parisienne*, quand M. Gide écrivait dans les petites revues, avant que la *Nouvelle Revue Française* ait commencé de paraître. Le roman dialogué est un genre qui est tombé en désuétude. Comme tous les genres, il valait ce que valait l'auteur qui l'employait. M. Abel Hermant s'en est servi pour donner quelques-uns de ses livres les plus solides: *La Carrière, Les Transatlantiques*. Quant à M. Duvernois, c'est sous cette apparence aussi qu'il a composé *Nounette* ou *la Déesse aux Cent Bouches*, roman que j'ai toujours tenu pour l'un de ses plus heureux. Le sujet en est pathétique et assez grand. Et l'on y voit passer cette foule de personnages épisodiques qu'il a peints avec tant de bonheur : ces êtres singuliers, un peu en marge, un peu équivoques, qui sont à la limite de la bohème et de l'irrégularité, dont son œuvre entière contient une si abondante collection et dont elle tire une de ses originalités comme l'une de ses saveurs.

Si le roman dialogué est un genre, l'opérette en est un autre; peut-être le premier est-il moins loin de la littérature que le second ne l'est du théâtre, et l'on s'étonne bien qu'avec l'art de dialogueur qu'a M. Duvernois il soit venu si tard à écrire pour la scène, on regrette même un peu que ce soit des opérettes que le public réclame de sa part.

L'opérette n'est pas seulement un genre; chaque opérette impose ses obligations, aussi sévères que l'étaient les trois unités pour un poète tragique et qui font d'elle, si l'on peut dire, un genre dans le genre. Pour composer *Toi, c'est Moi,* l'opérette que nous venons de voir au théâtre des Bouffes-Parisiens, l'auteur devait avoir toujours présent à l'esprit qu'il avait à sa disposition, pour interpréter sa nouvelle œuvre, non point telle ou telle vedette, mais deux vedettes en une, à moins qu'il ne faille dire au contraire, une vedette en deux... en deux hypostases. Bref, il fallait prévoir que dans cette pièce il n'y aurait point de premier rôle, mais deux premiers rôles égaux, destinés à être tenus par deux chanteurs dont la spécialité est de chanter des duos, qui ont gagné ensemble une réputation probablement mondiale, — car quelle est la réputation qui se satisferait aujourd'hui d'être moins que mondiale, — et que l'on ne saurait séparer sans maladresse puisqu'on leur ferait perdre sans doute, sinon leurs mérites qui sont réels, du moins le plus sûr de leurs moyens d'action sur le public.

Autres obligations imposées à l'auteur de *Toi, c'est Moi :* ménager à l'une des protagonistes, au cours de la représentation, une heure et demie de liberté, afin qu'elle puisse aller jouer une autre pièce que donne un théâtre du voisinage; des trois rôles principaux, confier l'un à un chanteur aphone (qui est d'ailleurs un remarquable artiste et qui tire de son aphonie les effets les moins prévus et les plus cocasses), et les deux autres à des chanteuses sans voix dont l'une est consommée dans son art et dont la seconde fait les plus charmantes promesses. Mais cette dernière obligation regarde le compositeur et le chef d'orchestre dont les ensembles se trouvent par ce fait singulièrement déséquilibrés; nous ne nous en soucions pas à cette place où ce qui concerne la musique ne nous regarde pas; le librettiste d'ailleurs n'a pas

à s'en soucier. Ou plutôt si, il doit s'en préoccuper, car les couplets que doivent débiter des chanteurs qui ne chantent pas ont besoin d'être beaucoup mieux tournés que tous ceux dont une voix agréable ferait oublier la niaiserie.

M. Duvernois n'est pas en peine de tourner diligemment un couplet. M. Duvernois n'est en peine de se soumettre à aucune des obligations que lui impose le genre opérette. Son adresse est extrême. Son esprit d'assimilation est prestigieux. Il peut tout faire. On sent qu'il a inventé des personnages qui à eux tous ont exercé tous les arts et tous les métiers et chacun d'eux lui a enseigné sa propre spécialité. L'intrigue qu'il a imaginée pour utiliser Pills et Tabet, les duettistes mis à sa disposition, vous savez bien, les célèbres créateurs de *Couchés dans le foin*, est ingénieuse et plaisante: inséparables par définition, ils passent de la plus chaleureuse amitié à la plus plausible animadversion. Un grand voyage les mène à l'autre bout du monde, dans une île lointaine où la tante de l'un d'eux ne les rejoint qu'à un long intervalle, et c'est dans cet intervalle que la comédienne qui dessine spirituellement cette figure point trop caricaturale trouve le loisir d'aller travailler de son métier, comme je l'ai dit, dans un établissement voisin.

Cependant les personnages, que M. Duvernois trace habituellement du bout de la plume avec tant d'humour attendri, n'ont peut-être pas dans cette opérette le relief qu'on leur voit dans ses autres ouvrages. Ni le régisseur infidèle, ni l'homme de confiance qui abuse de la confiance (voici une assez jolie définition à la Duvernois : « Savez-vous ce que c'est qu'un homme de confiance? — C'est un homme dont on ne se méfie pas »), ni le résident qui ne réside point, ni sa fille au tempérament excessif, ni les resquilleurs indolents qui se mêlent à l'action et la traversent, n'ont la fermeté qui donne son prix à ce qu'on a coutume de goûter chez l'auteur. Ce sont des figures pâles dans un spectacle brillant.

Malgré cela, de tout ce brillant spectacle qui est assuré d'un succès durable et étendu, se dégage une atmosphère à la Duvernois, qui est extrêmement plaisante à respirer et qui s'établit par d'autres moyens. On a en effet l'impression que toute la chose théâtrale, pour ne pas dire la chose comique,

relève de l'observation de cet écrivain. On pense que tout ce qui se dit dans les couloirs, entre les ouvreuses de loges et les spectateurs, entre le monsieur du contrôle et le marchand de programmes, que tout ce qui, de l'autre côté du rideau occupe les figurants, les habilleuses et les machinistes et même les vedettes, que tout cela est du Duvernois et du super-Duvernois. On se dit que si, moins modeste que M. Gide son récent admirateur, ce délicieux écrivain tenait le « Journal de ses opérettes » comme celui-ci a tenu le « Journal des Faux-Monnayeurs », on aurait un choix de mots, d'anecdotes et de scènes qui pourraient se placer sur le même rang que ses meilleures pages. C'est une imagination qui satisfait pleinement celle du spectateur charmé de la nourrir, que celle qu'il se compose de M. Duvernois, occupé à diriger les répétitions d'une opérette. Et si un tel ouvrage n'est pas celui où nous le retrouvons dans son excellence, du moins conduit-il notre esprit vers quelque chose qui lui ressemble, tant que nous y trouvons un moyen supplémentaire de le mieux goûter.

PIERRE LIÈVRE.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Marc Privault : *Les rayons X au laboratoire, à l'hôpital, à l'usine*, J.-B. Baillière. — Pierre Daure : *Introduction à l'étude de l'effet Raman, ses applications chimiques*, Editions de la Revue d'Optique. — Marcel Boll : *Pour connaître la relativité, l'analogie, l'inertie, la gravitation, le choc, l'incandescence, la luminescence, la fréquence*, Larousse.

**Les rayons X** ont fait l'objet de deux excellents petits ouvrages, dont nous avons rendu compte en leur temps: *Introduction à l'étude des rayons X et des rayons gamma*, par les frères Maurice et Louis de Broglie (1) et *Les Rayons X* par Jean Thibaud (2). Il s'agit là de mises au point théoriques, qui n'intéressent qu'indirectement le médecin et l'ingénieur; nous avons également dénoncé (3) les erreurs sensationnelles, qui déparent l'exposé de Fred Wolfers, *Eléments de la physique des rayons X*.

Hélas! nous retrouvons des fautes graves dans toute la

(1) *Mercure de France*, 15 mai 1928, pp. 153-154.
(2) *Ibid.*, 15 juin 1930, pp. 684-685.
(3) *Ibid.*, 15 mai 1928, pp. 151-152.

première partie du nouveau livre de Marc Privault, préparateur à l'Ecole Normale Supérieure; une seule et même page (p. 18) ne comporte pas moins de quatre absurdités: l'attribution, au proton, d'un diamètre un million de fois trop grand; l'attribution à l'électron, d'un diamètre deux cents fois trop grand; cette affirmation que le noyau atomique est formé de protons (4), avec cette déduction ahurissante qu' « il y a autant de protons dans le noyau que d'électrons sur les diverses orbites ». D'autres inexactitudes sont aussi regrettables (5): il est vraiment malheureux de les rencontrer sous la plume d'un physicien de trente ans...

Le désastre n'est pas irréparable, si ce volume a jamais une deuxième édition. Cependant, par ailleurs, il contient une foule de détails du plus grand intérêt, que l'auteur a rationnellement rassemblés: cristallographie, technique des tubes à vide et des tensions élevées; radioscopie et radiographie; radiothérapie et radiodermite; étude industrielle des alliages, des lubrifiants, du caoutchouc, des matières cellulosiques, etc.

§

Avec une préface de Jean Cabannes, correspondant de l'Institut, Pierre Daure, professeur à l'Université de Bordeaux, consacre une remarquable monographie à **L'Effet Raman,** « l'un des plus beaux cadeaux que les physiciens aient fait aux chimistes », puisqu'il « révèle les mouvements oscillatoires des noyaux atomiques à l'intérieur de la molécule ».

Jusqu'en 1928, les savants ne connaissaient qu'un mode de réémission de lumière par les corps transparents: c'était la *diffusion moléculaire,* grâce à laquelle le ciel est bleu et les nuages sont blancs (p. 5). Ce qui caractérise ce phénomène, c'est la continuité du spectre de la lumière réémise. Il y a six ans, l'Hindou C. V. Raman (prix Nobel 1930) montra que les molécules, même éclairées par une lumière simple, don-

(4) En contradiction avec la page 19.

(5) Par exemple : des confusions entre « corps simples » et « éléments » (pp. 17 et 30), l'emploi des mots « atome » (pp. 78 et 79) et « radio-activité » (p. 11) pour *ions* et pour *rayons gamma.* Déplorons les « sept » couleurs du spectre (p. 13), le « vide absolu » (p. 24), « Laire » (p. 80) à la place de Laue, etc.

nent naissance à des raies discontinues, dont la position est interprétée par les théories quantiques. Il y a là « une véritable fiche anthropométrique, qui met en évidence les diverses molécules présentes et caractérise les fonctions chimiques de chacune d'elles ».

Après un court chapitre de généralités, Pierre Daure décrit la technique de l'effet Raman. La seconde moitié du livre est consacrée aux applications chimiques : analyse et constitution des molécules, où l'effet Raman apporte des confirmations, voire des résultats nouveaux. Avec Jean Cabannes, nous sommes reconnaissants à l'auteur « d'avoir vulgarisé cet important chapitre de la spectroscopie », sur lequel nous ne disposions d'aucun résumé élémentaire.

§

Depuis la parution (en février dernier) de notre livre **Pour connaître...**, nous n'avons pas eu l'occasion d'indiquer ici le but que nous poursuivions, en publiant ces neuf chapitres indépendants, dont la compréhension ne demande aucune initiation préalable.

Dans un précédent ouvrage (6), conçu d'une manière analogue, nous exposions, en 230 pages, les idées fondamentales qui dominent les mathématiques, la physique et la chimie. Initiation simple, mais nécessairement un peu rapide, à laquelle il convenait de donner une suite. Nous reprendrons les grands faits de l'électricité dans un volume, qui est en ce moment sous presse, tandis que *Pour connaître...* s'efforce d'approfondir quelques questions de mécanique et d'optique.

1° En mécanique, nous expliquons sommairement l'inertie et la gravitation, ainsi que les diverses sortes de masses. Les théories de la relativité, qui imprègnent cet exposé, restent néanmoins « dans la coulisse », comme faire se doit, quand on évite l'algorithme mathématique. Les autres chapitres de mécanique sont consacrés au choc (à l'échelle humaine et dans le monde des atomes) (7) et aux propriétés des métaux (compressibilité, rigidité, fragilité, écrouissage, trempe...).

(6) *Qu'est-ce que le hasard? l'énergie? le vide? la chaleur? la lumière? l'électricité? le son? l'affinité?* (Larousse). Cf. *Mercure de France*, 15 février 1932, pp. 138-139.

(7) Ainsi les rayons X (pp. 76-77) résultent de chocs.

2° En optique, nous nous occupons surtout de l'émission de la lumière : incandescence, luminescences (8), applications à l'astrophysique.

Le premier chapitre met en évidence des analogies, souvent insoupçonnées, entre les phénomènes les plus disparates. Quant au dernier chapitre, il montre que, comme l'énergie, la fréquence joue un rôle de premier plan dans notre compréhension de l'Univers, aussi bien en mécanique (vibrations matérielles, sons, ultrasons, fréquences atomiques), qu'en optique (radioélectricité, chaleur rayonnante, lumière, radiations ultraviolettes, rayons X et rayons gamma).

MARCEL BOLL.

## *SCIENCE SOCIALE*

W. Drabovitch: *Fragilité de la Liberté et Séduction des Dictatures, essai de psychologie sociale,* Mercure de France. — Bernard Lavergne: *La nécessité du double suffrage universel: suffrage universel individuel, suffrage universel social.* Editions de L'Année politique, Gamber. — Mémento.

M. W. Drabovitch a eu raison de donner à son livre un titre un peu long, car il est, alors, très clair: **Fragilité de la Liberté et Séduction des Dictatures.** Il est certain que les régimes de liberté ne conviennent qu'aux peuples très évolués en politique, c'est-à-dire non seulement très intelligents et très artistes, et même très savants et très moraux, mais encore capables de se conduire, et de se défendre, et de progresser; que cette capacité baisse et la liberté chancelle! D'autre part, il est non moins certain que les dictatures sont aussi dangereuses que séduisantes, et qu'elles font payer très cher, par l'atonie générale, par l'esprit de servitude intérieure et par l'esprit d'agressivité extérieure, le soulagement qu'elles nous procurent au début. Le problème qui se pose à tous les peuples, surtout à ceux qui, comme les nôtres, traversent une période de crise très pénible, c'est de savoir comment s'y prendre pour conserver et vivifier les forces de liberté en se défendant contre les forces de licence qui se réclament des principes tolérants pour faire prévaloir des

(8) Triboluminescence, cristalloluminescence, chimiluminescence, bioluminescence, électroluminescence, photoluminescences (c'est-à-dire phosphorescence et fluorescence, auxquelles se rattachent l'effet Wood et l'effet Raman, pp. 141-142).

principes contraires, et en se garant des forces de violence qui ne combattent le jacobinisme rouge qu'au moyen d'un jacobinisme blanc. Tout ceci semble délicat, et l'est en effet, mais, avec un peu de loyauté et de bon sens, c'est néanmoins très simple. Malheureusement, ces qualités sont rares! Dernièrement, j'échangeais des propos avec un libéral ardent, intransigeant, enthousiasmant (d'autre part très instruit, et très sympathique personnellement). Il posait en principe que la voie publique doit être libre (il avait raison!), mais aussitôt il ajoutait que quand la circulation était gênée, comme par la manifestation des anciens combattants sur la place de la Concorde le 6 février, on avait le droit de fusiller les manifestants « jusqu'au dernier »! Et v'lan! Et ce brave homme se figure qu'il est libéral! J'ai rarement mieux vu combien le libéral de théorie pouvait facilement se transformer en jacobin de fait, massacreur et terroriste!

Ce qui est intéressant dans le livre de W. Drabovitch, c'est son chapitre IX, intitulé : « Nécessité impérieuse des temps présents: une démocratie (libérale) qui sache au besoin se faire autoritaire. » Et la façon dont il conçoit cette nécessité ne peut qu'obtenir l'approbation de tous. Une fois garantie la liberté de pensée et de conscience, les peuples civilisés doivent se résigner à une certaine discipline, diminution de quelques libertés secondaires, pour maintenir et défendre la liberté essentielle contre ceux qui veulent la détruire. L'auteur, ici, a la dure expérience de la Russie qui fut son pays (il s'est fait naturaliser Français); il a pu voir comment les tenants de la plus abominable tyrannie qui ait existé sur terre n'ont pu l'établir qu'en se prévalant de la liberté proclamée par les nouveaux maîtres; si, à un moment quelconque, ces gouvernants de pacotille qui s'appelaient Lwov, Kérensky, etc., avaient dit : Pas de liberté pour les négateurs de la liberté, ils auraient sauvé la civilisation russe et aussi 15 ou 20 millions de pauvres bougres, tant moujiks que boyards, qui ont goût par force les délices du paradis antésoviétique.

Or, c'est exactement la formule que propose M. Drabovitch: Droit de défense contre les dictatures futures; donc, sinon suppression, du moins forte restriction de la liberté de leurs propagandistes. Par exemple, liberté de la presse pour les

livres et les revues mensuelles, mais pas pour les journaux quotidiens; et aussi pas de réunions ni de manifestations; pas de droit d'élire ou d'être élu au Parlement; pas d'admission dans les corps de fonctionnaires. Et que la ligne de démarcation, ajoute notre auteur, soit parfois difficile entre les organisations de coups d'Etat, et celles qui ne font que s'en rapprocher, c'est possible, mais tant pis pour celles qui s'en rapprochent! Ce qu'il faut, c'est constituer « un bloc de liberté militante, virile, cuirassée » s'opposant aux extrêmes de droite et de gauche; c'est chasser de l'Ecole laïque tous les dogmatismes politiques tant fascistes que communistes, et tous les pacifismes dangereux, tant nationaux qu'internationaux. Et ainsi seules doivent être conservées les libertés essentielles, de pensée, de conscience, de recherche scientifique, de création artistique, d'organisation pacifique pour la lutte économique; quant aux autres, elles doivent cesser d'être considérées comme intangibles.

Assurément, M. Drabovitch a raison théoriquement. Le malheur est qu'il est difficile de préciser le moment où une liberté devient essentielle ou cesse de l'être, et que toutes les tyrannies, aussi bien celles de droite que celles de gauche, se sont appuyées sur les mêmes arguments pour géhenner les pauvres diables. Il y a des autoritarismes très bien intentionnés et qui sont vraiment intolérables. Si on donnait pleins pouvoirs à certains pudibonds, les peintres ne pourraient plus peindre de nus, et à certains théologiens, les écrivains devraient soumettre leurs écrits à la Congrégation de l'Index (qui a été supprimée, mais remplacée par celle du Saint Office, un peu comme la Sûreté générale n'existe plus tout en existant toujours). Néanmoins il semble qu'avec un peu de loyauté, on pourrait instituer une autorité très forte et très légitime. Nos sociétés politiques modernes reposent sur un certain nombre de principes: la triade liberté, égalité, fraternité, et encore le quadrilatère autorité, sécurité, moralité et propriété; cela fait sept numéros; qu'on y ajoute la consultation de l'opinion publique, tant sélectée que générale, et tant directe que représentée. Il n'y aurait qu'à poser le principe: tolérance pour tous ceux qui admettent cet ensemble, et surveillance très vite répressive pour tous les

autres. Il est inadmissible que soient introduits dans l'intérieur de la Cité des fanatiques qui ne pensent qu'à la détruire, et si l'on en concluait que ces destructeurs ne doivent être admis ni comme gouvernants dans les assemblées, ni comme exécutants dans les fonctions publiques, je ne vois pas comment on pourrait s'élever contre ces conclusions très logiques et très sages. Il faut choisir: bolchévisme, fascisme ou libéralisme, mais si chacun des deux premiers écarte le troisième, le troisième a le droit d'écarter les deux autres.

Sur ces questions d'organisation constitutionnelle, on lira avec intérêt le travail d'un professeur à la faculté de droit de Lille, M. Bernard Lavergne, successeur de Charles Gide à la propagande pour le Coopératisme: **La nécessité du double suffrage universel: suffrage universel individuel; suffrage universel social.** Ce professeur a le courage de déclarer que le suffrage universel individuel, tel que nous le voyons appliqué, est très insuffisant (d'autant, ajouterai-je, qu'il n'est nullement universel, puisque les femmes et les enfants n'y comptent pas) et le courage plus grand encore de dire que le suffrage syndicaliste ou corporatif, auquel on pense pour l'équilibrer ou même le remplacer, serait un remède pire que le mal; ce pourquoi il propose de substituer à celui-ci un suffrage universel social qui donnerait voix aux forces intellectuelles et vraiment laborieuses, et qui ferait la juste contrepartie de notre suffrage universel politique.

L'idée est excellente en principe. Le suffrage universel en qui nous avons une foi excessive (les républicains d'il y a un demi-siècle étaient beaucoup moins fanatiques, et même ils couvraient d'injures ledit suffrage, coupable de s'être toujours prononcé pour l'Empire) s'est révélé à l'usage indigne de cette foi, s'étant fait l'instrument de toutes les mauvaises dominations de partis. Au début, il était, comme dit notre auteur, atomique et désintéressé; mais de plus en plus il est devenu artificialisé et mercantilisé; les syndicats le dominent, et, si on instituait un suffrage syndicaliste, on ne ferait qu'accroître le mal. Rien de plus légitime et salutaire, donc, que de concevoir, en face de notre suffrage syndicalisé, un suffrage social opposé au suffrage corporatif et tournant

résolument le dos à la représentation des intérêts professionnels, ainsi que s'exprime M. Bernard Lavergne. La difficulté est seulement de savoir comment ce suffrage social sera organisé. Le suffrage universel, c'est la clarté même: un être vivant, un vote! Le suffrage corporatif c'est encore assez simple: Mussolini a ainsi réparti tous les Italiens en diverses corporations, c'est artificiel mais satisfaisant pour l'esprit. Tandis que le suffrage social, que sera-t-il?

Les indications que nous donne l'auteur sont vraiment insuffisantes. Une très large part y sera faite, nous dit-on, aux groupements intellectuels et scientifiques, mais de quels groupements s'agit-il? Et quelle sera cette part? On prendra soin, nous dit-on encore, de limiter l'influence respective de chaque groupement à son aptitude à s'élever au général (je veux bien que la crique me croque si je comprends tout ça!) et on fera au Parlement une place à tous les corps sociaux, même aux plus agissants et aux plus démocratiques d'entre eux (lesquels? et quelle place?). De tout ceci je crois pouvoir conclure que le Parlement proposé par M. Bernard Lavergne se composera partie de membres élus au suffrage universel individuel, partie d'autres élus par les corps sociaux, mais encore une fois quels corps sociaux? et en quelles parties? On ne nous dit même pas si le Parlement sera bicaméral ou non. Et puis, quel capharnaüm qu'une assemblée aussi hétérogène et hétéroclite! Additionner des représentants de choses aussi différentes, autant multiplier des chapeaux par des pommes de terre!

Dans mon livre *Voyage au pays des leviers de commande*, qui ne tardera pas, j'espère, à paraître, j'ai donné une solution plus pratique, me semble-t-il. D'une part le Parlement composé comme aujourd'hui de deux Chambres mais améliorées, la Chambre des députés élue au suffrage universel véritable, intégral, avec représentation proportionnelle absolue, le Sénat élu un tiers par le Sénat expirant, un tiers par la Chambre expirante, un tiers coopté par les précédents. Et d'autre part, en face, une dizaine de Chambres consultatives représentant les corps sociaux dont parle notre auteur, et non seulement les groupes intellectuels et scientifiques, mais encore les intérêts économiques généraux, ces Chambres éma-

nant non pas de votes syndicaux ou corporatifs, mais de désignations sur présentations, avec toutes garanties, et n'ayant que voix consultative, la décision devant être réservée au Parlement national. Et alors tout sera sauf, car quel est le Parlement, surtout amélioré comme j'ai dit, qui oserait ne pas tenir compte des avis d'une douzaine de hautes chambres consultatives, savantes, indépendantes et ne pensant qu'à l'intérêt général?

MÉMENTO. — Raoul Brugeilles : *Introduction à une sociologie thomiste*, Collections Perspectives, Malfère. Un livre tout à fait sérieux : autant de sagesse que de connaissance du sujet. Je critiquerai toutefois ce mot *thomiste*, qui rétrécit trop le sujet par son caractère scolastique. Une sociologie ne doit être que scientifique; et tant mieux si, l'étant, elle s'accorde avec celle qu'on peut tirer de saint Thomas, mais il ne faut pas partir de saint Thomas, ne serait-ce que pour cette raison que depuis le XIIIe siècle se sont produites bien des réalisations sociales nouvelles ! Il n'y a même pas de sociologie chrétienne : il y a une morale chrétienne, une civilisation chrétienne, et alors une sociologie consistant à les étudier, mais suivant des procédés scientifiques qui ne sont pas ceux de la théologie, et qui ne sont pas non plus, je me hâte de le dire, ceux des sciences exactes, ni même physiques et chimiques, ni même biologiques, quoique avec la biologie on se rapproche de la sociologie. — Georges Delarche : *Manuel d'économie politique et sociale des temps nouveaux*, Figuière. Un livre de moindre érudition, mais de non moins bonnes intentions ; il est écrit en petits chapitres brefs et clairs et le lecteur peut, au fil des pages, approuver ou faire des réserves. Ceci dit, est-il vrai qu'il suffirait de restreindre le crédit, de réglementer l'appel à l'épargne et d'interdire la monnaie de papier pour remettre la production en ordre ? Je n'en suis pas sûr, mais ce qui est incontestable, c'est qu'on remettra tout en ordre si tout en procédant avec prudence et sagesse on fait confiance au travail libre, en se gardant de tous les charlatanismes socialistes et socialisants. — Dans l'*Espoir français*, je signale quelques renseignements intéressants : en 4 ans, les prix de gros ont baissé de 30 à 50 %, mais les impôts augmentant toujours, les prix de détail ne baissent pas. La crise de la natalité s'aggrave. En 1933, il y a eu plus de décès que de naissances dans 47 départements; 682.000 naissances seulement au lieu de 722.000 en 1932; la carte jointe à l'article montre une immense tache noire submergeant tout le Midi et tout le Centre, les départements blancs étant ceux

de la frontière est et ceux de la Manche et Océan jusqu'aux Charentes. Quant aux excédents des naissances ils sont surtout le fait d'étrangers et quelquefois de super-étrangers. Qu'on remarque dans les rues parisiennes la quantité de petits mulâtres et de petits jaunâtres! Assurément il ne peut pas être question d'empaler, comme aux Etats-Unis, les nègres ou les jaunes qui couchent avec des blanches, mais avant de coucher avec des Asiatiques ou des Africains, nos blanches pourraient bien se demander s'il n'y a pas des blancs de France à leur proximité. — Je signale avec un peu de retard la chronique de M. René Pinon, dans la *Revue des Deux Mondes*, qui donne des précisions sur la nouvelle Constitution autrichienne. Tous les pouvoirs appartiennent au chef de l'Etat qui nomme et révoque les ministres; il est choisi par les bourgmestres de toutes les communes sur une liste de trois candidats proposés par la Diète fédérale, laquelle n'est point élue, mais émane de quatre conseils consultatifs représentant les principales forces morales et sociales du pays. Les libertés individuelles sont garanties, mais l'Etat peut intervenir pour sauvegarder l'ordre, la sécurité, la morale et le bon esprit de la jeunesse. Cet état, institué par le chancelier Dollfuss, se rapproche assez de l'idéal dessiné par M. Bernard Lavergne, et constitue, dans tous les cas, un régime très supérieur à notre parlementarisme socialisant qui a failli nous jeter aux abîmes et qui finira par nous y précipiter si on ne prend pas de mesures salvatrices. Ceci à l'adresse de la Commission de Réforme de l'Etat que le Sénat a nommée, mais qui doit être entrée en sommeil pendant les vacances.

HENRI MAZEL.

## *POLICE ET CRIMINOLOGIE*

**Max Frantel**: ***Caserio***, **Emile-Paul.**

M. Max Frantel, au risque de scandaliser le commun des lecteurs, pour qui Caserio n'est qu'un misérable dévoyé, nous trace de lui un portrait plutôt sympathique, et n'est pas loin de lui prêter figure de héros. C'était aussi l'opinion de Maurice Barrès. Au fait, n'a-t-on pas coutume d'appeler *héros* ceux qui sacrifient volontairement leur vie au triomphe d'une idée, et l'Histoire a-t-elle jamais refusé le titre de « bienfaiteur public » aux tueurs de monstres et de tyrans?

Carnot n'avait pourtant rien d'un monstre ni d'un tyran. C'est par surprise qu'il avait été porté à l'Elysée. Après la démission de M. Grévy, l'homme qui s'imposait pour lui suc-

céder, c'était Jules Ferry, mais Jules Ferry était impopulaire. On craignait que son élection ne suscitât des bagarres, des émeutes. On ne savait qui lui opposer. « Prenons le plus bête », avait dit Clemenceau. Et l'on avait élu Carnot. Ce n'était pas le plus bête des parlementaires, mais c'était certainement le moins remuant et, par conséquent, le plus inoffensif.

Il n'en représentait pas moins, aux yeux des anarchistes, en appétit de démolir la société capitaliste et bourgeoise, un régime exécré. Et il allait se désigner infailliblement à leurs coups, en laissant guillotiner Vaillant après avoir laissé guillotiner Ravachol. Du moins, Ravachol avait-il des cadavres sur la conscience. Vaillant, lui, n'avait tué personne. J'ai conté, dans mes *Souvenirs de police,* son attentat, sur lequel M. Frantel passe rapidement. Il avait jeté du haut des tribunes de la Chambre, en pleine séance, une bombe qui avait fait plus de bruit que de mal (on sait aujourd'hui pourquoi). Ça pouvait donc passer pour un avertissement, un geste symbolique, auquel le public avait applaudi, tant il se souciait peu de ses gouvernants. Le scandale Wilson avait discrédité l'Elysée, comme le scandale du Panama avait discrédité le Parlement. C'est en vain que Gambetta avait, un jour, fait entendre ces paroles prophétiques:

> Si l'on se met à remplacer les idées et les principes par des sacs d'écus et des liasses de billets de banque, honte à mon Pays!

La corruption n'avait fait que s'étendre, et l'on se récitait partout les vers de Clovis Hugues:

> Dame! on est député pour arrondir sa bourse,
> Et le Pactole grec, aujourd'hui, prend sa source
> Aux couloirs du Palais-Bourbon.

La peine de mort prononcée contre Vaillant parut donc excessive. Rochefort avait fait campagne en sa faveur. Il reprochait à Carnot d'avoir « le cœur en zinc » comme toute sa personne. De nombreux journalistes et même des parlementaires avertis lui avaient fait écho. Carnot avait passé outre, n'osant pas contrevenir à la décision de la Commission des Grâces. Et Caserio s'était levé pour venger Vaillant, comme Vaillant s'était levé pour venger Ravachol, comme Ravachol

s'était levé pour venger Decamps et Dardare, à demi assommés par les agents de Levallois-Perret, au cours de la manifestation du 1er mai 1891, et condamnés à tort, selon lui. Ainsi, à l'origine de cet ouragan de mitraille et de cette cascade d'attentats anarchistes, il y avait une assommade policière, et c'est pourquoi j'ai toujours blâmé les violences inutiles en matière de répression, tant j'en sais les redoutables conséquences.

J'ai exposé (*Le Crapouillot*, mars 1933) les circonstances dans lesquelles Caserio avait poignardé Carnot, et la rumeur étrange qui s'en était suivie. On s'étonnait que le Président eût été si mal gardé, et qu'un individu aussi minable, aussi mal vêtu, que Caserio ait pu, sans encombre, franchir les barrages d'agents et se faire jour à travers les cavaliers de l'escorte présidentielle pour parvenir jusqu'à lui.

Le préfet Rivaud qui, lors de l'attentat, se trouvait assis aux côtés du président, dans sa voiture, vit, au cours des débats, sa responsabilité mise en cause. Il essaya d'abord de la rejeter sur le gouverneur militaire de Lyon, puis, finalement, il ne trouva, pour se disculper, que cette réflexion plutôt imprévue: « La résolution de Caserio était telle qu'aucune précaution n'aurait pu l'arrêter. » C'était mettre à bon marché sa conscience en repos.

Evidemment, dit M. Max Frantel, Sadi-Carnot et Santo-Caserio devaient inévitablement se rencontrer. N'était-ce déjà pas un signe du destin que tous deux pussent signer des mêmes initiales: S. C.? N'était-ce pas un présage de leur fatale rencontre, qu'au cours de leurs nombreux déplacements, la courbe sinueuse de leur destinée allait se rapprochant de plus en plus. Caserio, né en Italie, mais chassé de sa patrie par la misère, errait de tous côtés, en quête de travail. Il se trouvait à Cette, où il avait réussi à s'employer comme garçon boulanger, lorsque Carnot vint à Toulon rendre visite à l'amiral Avellane, qui y avait remisé sa flotte, et qui le reçut à bord de l'*Empereur-Nicolas Ier*. Sur la passerelle, qui le menait au pont du bateau, le Président faillit tomber, le pied pris dans un pli du tapis qu'on y avait jeté. Présage, sans doute, que les paroles qu'il allait prononcer en faveur de l'alliance russe s'en

iraient en fumée, et que cette alliance, qui devait assurer la paix mondiale, répondrait mal aux espoirs qu'elle avait fait naître; mais il n'était pas encore question de Vaillant.

M. Frantel se demanda si, en frappant Carnot, Caserio n'était pas l'instrument de la justice immanente, de cette justice qui veut que tout acte reçoive, ici-bas, sa sanction, et qu'aucune faute n'y reste impunie.

Carnot était un honnête homme, mais il descendait du régicide Lazare Carnot, qui s'était fait, en 1793, l'un des pourvoyeurs de la guillotine. Et n'est-il pas surprenant qu'il ait été frappé dans cette même ville de Lyon, dont son ancêtre, membre influent du Comité de Salut Public, avait décrété la ruine et dont il voulait effacer jusqu'au nom? Lyon s'était insurgée contre la tyrannie de la Convention nationale. Lazarre Carnot avait été le plus décidé à ordonner que cette révolte fût impitoyablement réprimée. Ce fut une suite de massacres épouvantables, une véritable boucherie. « L'anathème de Dieu, dit M. Frantel, franchit les générations », et il se peut que Carnot ait payé là les crimes de son aïeul. Ainsi, Caserio, obéissant au geste impératif d'une divinité vengeresse, aurait accompli l'œuvre d'un justicier. Le sang appelle le sang. Le sang répandu de Louis XVI et de ses fidèles Lyonnais, exigeait-il, cent ans plus tard, presque jour pour jour, le sang de Carnot? Je ne suivrai pas M. Frantel jusque-là, parce qu'il me serait intolérable de penser que les innocents puissent payer pour les coupables. C'est pourtant l'enseignement de la Bible, qui nous montre l'humanité punie pour la désobéissance d'Adam, mais jusqu'à quel point la Bible, ou la science et la raison ont si souvent à reprendre, mérite-t-elle crédit? Il n'y a pas de lecture moins édifiante, tant elle abonde en faits de stupres de tout genre et mâche peu ses expressions. Le bouillant colonel Godchot ne me démentira pas, qui vient de nous prouver, avec de nombreuses citations à l'appui, que Rimbaud n'avait qu'à puiser dans sa « Bible à la tranche vert-chou » pour s'y fournir d'images scatologiques, et qui pense que c'est aussi là que Rimbaud a conçu la haine de Dieu, car la Bible n'offense pas seulement la pudeur, elle révolte la conscience avec son Dieu de colère, son Dieu féroce, altéré de sang, qui réclame des sacrifices humains,

et ne veut que des carnages pour signaler sa justice. Ne lit-on pas dans les versets d'Isaïe :

> L'indignation du Seigneur va fondre sur toutes les Nations. Sa fureur se répandra sur toutes les armées. Tous seront passés au fil de l'épée... L'épée du Seigneur est pleine de sang...?

Il se trouve des gens pour soutenir que la démoralisation présente est le fruit de l'Ecole sans Dieu; mais, outre que les âges de foi vive ne se sont jamais montrés plus vertueux que les autres, j'insisterai sur ce point que Caserio avait été élevé pieusement. Il avait même songé, un moment, à entrer dans les ordres « pour faire le bien », disait-il, mais sa foi n'avait pas résisté à son expérience précoce d'un monde pervers et dissolu. Ce n'est pas Dieu, pensait-il, qui a créé les hommes. Ce sont les hommes qui ont créé Dieu à leur image. Ce sont les privilégiés de ce monde qui ont imaginé un Enfer et un Paradis, pour mieux asseoir leur autorité sur les déshérités et les maintenir en servitude.

On s'imaginait le Rédempteur venu pour enseigner la mansuétude et l'oubli des injures. Or, saint Luc lui fait dire: « Je suis venu pour jeter le feu. Croyez-vous que je sois venu pour apporter la paix sur la Terre? Non, je vous assure, mais la division. »

L'Ecole sans Dieu a, du moins, l'avantage de supprimer une source de division, et, puisque, selon la Bible, ardente aux représailles, la vengeance est le plus saint des devoirs, les anarchistes auraient pu se réclamer d'elle, pour rendre coups pour coups à leurs adversaires, selon le précepte de la loi mosaïque: « Œil pour œil, dent pour dent. »

Plus crâne que le préfet Rivaud et les officiels compromis, Caserio (il n'avait, alors, que vingt ans) revendiqua hautement ses responsabilités. Il répondit sans défaillance à toutes les questions qui lui étaient posées, ne se laissant aller à l'attendrissement qu'au souvenir de sa mère, qu'il adorait. Il n'entendait pas échapper au châtiment de son crime, mais le justifier. Il expliqua que, s'il s'était affilié au mouvement anarchiste, c'était pour hâter l'avènement d'une société plus équitable, où chacun trouverait à manger à sa faim, d'une société mieux organisée, où les ouvriers, qui créent, pour des salaires

de famine, des richesses dont ils ne profitent jamais, ne seraient plus forcés, comme lui, de s'expatrier pour vivre et ne se verraient plus, lorsqu'ils réclament du travail et du pain, répondre, partout, par des coups de fusil.

Ame enfantine, dit M. Max Frantel, attachante, curieuse, faite de naïveté et de flamme, pleine d'illusions généreuses et digne de pitié.

Ne rêvait-il pas (l'innocent!) d'un monde où toutes les frontières abolies laisseraient place à la fraternité universelle! « Il s'est mérité, dit encore M. Frantel, d'être appelé « l'Ange de l'Anarchie », n'ayant jamais commis, précédemment à son crime, la moindre peccadille. Il accepta la mort d'un cœur ferme, et monta résolument à l'échafaud en criant: « Vive l'anarchie! »

L'anarchie ne lui a pourtant pas survécu. Non seulement son sacrifice aura été inutile, puisque la disparition de Carnot ne pouvait rien changer à l'ordre de choses établi, mais il aura été nuisible à sa cause puisqu'il a permis à l'autoritaire Dupuy d'obtenir d'un Parlement affolé, démoralisé, en dépit des protestations de Jaurès et de Millerand, le vote d'une loi scélérate et de mesures draconiennes pour le combattre et l'étouffer. J'ai dit, dans mes *Souvenirs*, comme il y était vite parvenu avec la complicité du roué Puibaraud et, somme toute, c'est à eux que Paris dut d'être délivré d'un cauchemar.

Il faut bien convenir que si les ambitions des compagnons anarchistes étaient fort légitimes, leurs moyens d'action étaient à réprouver. Et, de même qu'en Russie, le Nihilisme a trouvé son contre-poison dans la doctrine marxiste, l'anarchie a, chez nous, trouvé son contre-poison dans la doctrine socialiste. C'est le socialisme qui a charge, présentement, de faire luire à nos yeux la promesse d'un nouvel âge d'or, comme si les hommes étaient guérissables de leur folie sanguinaire, et comme si le monde avait jamais chance de voir refleurir l'âge d'or, à supposer d'ailleurs qu'il l'ait jamais connu.

ERNEST RAYNAUD.

## *GÉOGRAPHIE*

Emm. de Margerie: *La Géologie* (extrait de *La Science française*, p. 199-267), nouvelle édition, Paris, Larousse, s. d. [1934]. — Société de Biogéographie: *Contribution à l'étude du peuplement zoologique et botanique des îles du Pacifique*, 1 vol. in-8° de 288 p., Paris, Paul-Lechevalier et fils, 1934. — B. Z. Milojevic : *Littoral et îles dinariques dans le royaume de Yougoslavie*, 1 vol. in-8° de 226 p., 56 fig., 24 phot., 1 carte, Belgrade, Imprimerie Nationale, 1933.

Quiconque veut avoir une idée nette du chemin parcouru depuis un siècle par la géologie française doit lire les soixante-dix pages où Emm. de Margerie, sous le titre **La Géologie**, expose ses efforts et ses progrès avec une clarté d'autant plus méritoire que le sujet devient plus complexe et plus touffu à mesure qu'on s'éloigne des origines.

Emm. de Margerie a réussi cette présentation en n'omettant ni un nom, ni un fait essentiel.

Il faut l'avouer: la géologie n'est pas d'origine française; ni Stenon, ni Werner ne sont des Français; lorsque la géologie a fait ses preuves avec éclat chez nous, grâce aux travaux de Buffon et de ses contemporains, elle a parfois suivi des voies douteuses ou mauvaises, et peut-être les suit-elle quelquefois encore, au lieu de se cantonner dans l'observation et dans les généralisations patiemment acquises, de proche en proche, où elle a connu et connaît toujours de si beaux succès.

Loin de moi la pensée que le géologue doive s'interdire la synthèse. Mais le géologue doit suivre la méthode de l'historien; n'est-il pas, après tout, l'historien de la terre? Le principe de Fustel de Coulanges s'applique à lui comme aux historiens: « Ne faire quelque synthèse qu'à force d'analyse. »

Emm. de Margerie remarque que les Français se sont toujours complu dans les théories générales et dans les tentatives de synthèse, fussent-elles prématurées. Cela s'est vérifié en géologie. Une autre tendance fâcheuse s'y est vérifiée aussi: l'abus de l'esprit géométrique, appliqué là où il n'a que faire.

C'est surtout pendant la première moitié du siècle dernier que la géologie française s'est égarée sur les mauvais chemins.

La théorie des cratères de soulèvement de l'Allemand Léo-

pold de Buch a régné pendant soixante ans chez nous, malgré les protestations de Constant Prévost, alors qu'elle était discréditée partout ailleurs. Elie de Beaumont lui a donné l'appui de son grand nom et lui a mis une rallonge illusoire, la théorie du réseau pentagonal, où lui et ses disciples ont dépensé en vain leurs efforts et leur talent. Antérieurement, Cuvier avait fait rétrograder la géologie bien en deçà de Buffon: Emm. de Margerie apprécie avec une juste sévérité le fameux *Discours sur les révolutions du globe* de 1822. Plus tard, Michel Lévy et Bertrand adhérèrent à la théorie tétraédrique de Lowthian Green: encore une illusion celle-là, une illusion de l'esprit géométrique, jugée peut-être avec trop d'indulgence par Emm. de Margerie lorsqu'il dit que l'avenir saura « séparer le bon grain de l'ivraie ». Enfin, la théorie des nappes de charriage, fondée par Bertrand sur de très justes observations dans les Alpes de Provence, a reçu parfois des extensions excessives, notamment par l'imagination intempérante de Termier: dans ce dernier cas, c'est l'instinct poétique, et non l'instinct géométrique, qui a fait tort au géologue.

Heureusement, le merveilleux travail de recherches sur le terrain poursuivi depuis trois quarts de siècle nous a permis de construire la géologie française sur des bases solides, et d'avoir une école de géologues qui ne le cède en rien aux meilleures écoles étrangères.

La division adoptée par Emm. de Margerie, pour exposer un labeur si varié et d'une variété croissante, est extrêmement nette. C'est un fil conducteur qui interdit au lecteur de jamais s'égarer: d'abord les recherches générales de dynamique externe et interne (lien de la géologie et de la géographie physique), de stratigraphie et de tectonique; puis les recherches de géologie régionale, en France, aux colonies et à l'étranger; le tout suivi d'une abondante bibliographie. Emm. de Margerie n'omet pas, dans cette bibliographie, le beau livre de L. de Launay, *La Science géologique*. J'aurais voulu qu'il lui consacrât quelques lignes dans son texte. Désir d'ordre tout personnel, peut-être: c'est le livre de L. de Launay qui m'a appris ce que je sais en géologie générale.

§

Seize spécialistes, dont quatre étrangers, ont apporté leur

concours au quatrième volume publié par la *Société de Biogéographie:* **Contribution à l'étude du peuplement zoologique et botanique des îles du Pacifique.** Il était utile de rassembler toutes les données acquises sur le monde vivant des îles de l'Océanie, si important à connaître et encore aujourd'hui si mal connu.

Ce sont les doctrines de l'évolution et du transformisme qui ont appelé l'attention du monde savant sur le peuplement des îles éparses à la surface du Pacifique, à de grandes distances les unes des autres et à d'énormes distances des continents. Peut-on concevoir que les faunes et les flores qui y vivent soient exclusivement indigènes? Ce serait du créationnisme multiplié d'une façon enfantine. Si elles ne sont pas indigènes, comment ont-elles été importées? Ne le furent-elles pas à la faveur d'anciens continents ou d'archipels aujourd'hui effondrés? Ainsi la botanique et la zoologie font appel, pour leurs explications, à la géologie historique (à la *paléogéographie,* comme on dit aujourd'hui). Et celle-ci, à son tour, appuie ses tentatives de reconstitution du passé, soit sur les fossiles, — ce qui est parfaitement légitime, — soit sur les données fournies par les formes vivantes actuelles: sur ce point, n'y aurait-il pas lieu de craindre parfois les cercles vicieux? J'en ai peur. On prouvera la géologie par les êtres vivants, et on justifiera par la géologie l'existence simultanée de formes vivantes analogues, peut-être en laissant de côté les causes actuelles de dispersion.

Quoi qu'il en soit, les articles consacrés au règne animal, qui sont les plus nombreux et les plus développés, notamment celui de Louis Germain sur la malacologie, s'accordent à peu près à reconnaître pour la plupart des formes vivantes océaniennes une origine indo-malaise et une direction dominante d'extension d'ouest en est, avec appauvrissement graduel, jusqu'aux extrémités orientales de la Polynésie.

C'est le point de vue que j'ai soutenu, à l'aide des travaux d'Alexandre Agassiz, de Guppy et de Schumper, dans la partie de la *Géographie générale des mers* consacrée à la vie marine du Pacifique intertropical (mer de Corail). Il semble qu'il y ait là une vérité scientifique bien acquise.

Ce que la *Contribution* me paraît y ajouter, c'est la notion

de régions biologiques particulières sur les lisières de l'Océan Pacifique. Il y a endémisme bien caractérisé aux Hawaii, aux Marquises et dans le groupe de la Nouvelle-Zélande. Selon Louis Germain, cela s'explique aux Hawaii par l'existence ancienne d'une « île immense » disparue. Les géologues, eux, demeurent très prudents au sujet de l'extension de terres anciennes dans le domaine du Pacifique, en dehors des *Océanides* de la région corallienne: on peut voir à ce sujet l'article de L. Joleaud.

Les anthropologistes sont plus audacieux, à en juger par l'article consacré par le docteur Rivet aux migrations des groupes humains d'Océanie. Car on a fait aux hommes leur place, et à leur rang, dans l'expansion des formes vivantes à travers le Pacifique: rien de plus juste.

Le docteur Rivet admet que les îles du Pacifique se sont peuplées, au point de vue humain comme à tout autre point de vue, par migrations venues de la région indo-malaise. Mais il avance aussi que les Océaniens auraient eu ensuite une aire d'expansion immense, qui les aurait menés des îles océaniennes à l'Amérique du Sud d'une part, à l'Afrique et même à la région méditerranéenne de l'autre.

Quels que soient les ingénieux rapprochements invoqués à l'appui de cette thèse, on trouvera sans doute que son auteur attribue aux Océaniens une puissance d'expansion hors de toute proportion avec l'importance de groupes qui furent toujours numériquement très faibles. Au reste, il faut reconnaître que le docteur Rivet ne présente sa théorie qu'avec les réserves et la prudence qui conviennent.

§

Les Etats de l'Europe centrale issus de la grande guerre font l'inventaire de leurs ressources. Leurs géographes les étudient avec zèle, à l'aide des méthodes scientifiques les plus modernes et souvent avec le secours des vieux centres intellectuels tels que le nôtre. Voilà une forme du nationalisme que personne ne pourra critiquer, et nous moins que personne.

Borivoje Z. Milojevic, professeur de géographie à l'Université de Belgrade, vient de publier en français la troisième partie — la vue d'ensemble — de l'étude volumineuse qu'il

a consacrée au **Littoral et îles dinariques dans le royaume de Yougoslavie.** Beau travail, illustré de bonnes photographies et de figures (souvent vues de paysage), qui sont l'œuvre de l'auteur, dessinateur adroit. Seule, la carte placée à la fin du volume laisse à désirer. Elle manque de clarté, et l'exécution typographique n'est pas très heureuse.

Le littoral dinarique, c'est la Dalmatie. L'auteur rejette délibérément ce vieux nom historique si connu de nous. Sans doute parce que le nom de Dalmatie rappelle les dominations étrangères, Venise, puis l'Autriche, qui ont pesé pendant des siècles sur la côte du royaume yougoslave.

La côte dalmate est bien connue des géographes et même des profanes, à cause de ses montagnes, de ses canaux et de ses îles longitudinales, tous et toutes en même direction, la « direction dinarique », du nord-ouest au sud-est. Région si singulière, que les géographes ont inventé un « type dalmate » de littoral.

B. Z. Milojevic étudie minutieusement la géologie et la topographie de cette région à demi-ennoyée par les eaux de l'Adriatique. C'est la partie principale de son livre. J'en retiens surtout que selon lui, beaucoup de canaux d'ennoyage ne sont point, comme on le croit d'ordinaire, d'anciennes vallées d'érosion, mais des dépressions tectoniques; en d'autres termes, ils résultent de plissements du sol, et non de l'usure de ce sol par les eaux courantes.

Le climat et la végétation de cette étroite lisière littorale et des îles rattachent nettement la Dalmatie aux pays de la Méditerranée, bien que vers le nord les influences continentales se fassent sentir. La végétation naturelle, pauvre sur les calcaires, est abondante et variée sur les marnes et les grès du flysch. Elle a été profondément modifiée par le travail humain et par l'élevage des moutons et des chèvres, qui sur bien des points ont détruit la végétation primitive. De plus en plus ce sont les cultures de type méditerranéen qui l'emportent: vignes, oliviers, figuiers; la pêche maritime s'y ajoute avec le thon et l'anguille. Les Dalmates, excellents marins, font un commerce de cabotage actif. De plus, de nombreux touristes de l'Europe centrale viennent chercher sur cette côte le soleil de la Méditerranée. Malgré toutes ces ressources,

la population paraît trop dense, puisqu'une partie émigre, à temps ou pour toujours. Elle est faite surtout de Slaves qui ont *slavisé* à partir du VIIe siècle les anciennes populations de l'*Illyricum;* mais de nombreux éléments grecs, italiens et méditerranéens se sont mélangés à eux; de sorte que sur cette côte yougoslave, l'Italie a revendiqué et obtenu, sur la frontière nord, Rijeka (Fiume), et vers le milieu Zadan (Zara) qui fait une enclave politique italienne. Les principales villes maritimes yougoslaves sont Susak, faubourg de Fiume, Split (Spalato) et Dubrovnik (Raguse).

CAMILLE VALLAUX.

## *PRÉHISTOIRE*

M. Wilman : *The Rock-Engravings of Griqualand-West and Bechuanaland, South-Africa,* Kimberley, Al. McGregor Memorial Museum; et Cambridge (Grande-Bretagne), Deighton Bell et Cie, 4°, LXX pl. et grande carte. — E.F. Gauthier et Maurice Reygasse : *Le Monument de Tin-Hinan,* Extr. des *Annales de l'Académie des Sciences Coloniales,* tome VII, 1934, Paris, Société d'Editions géographiques Maritimes et Coloniales, 4°, XVI planches.

Vingt-quatre années d'explorations dans l'immense territoire sud-africain indiqué par le titre ont fourni à miss Wilman, attachée au McGregor Museum de Kimberley, la possibilité de donner la description vraiment complète des **Sculptures sur rochers** (pétroglyphes) dont quelques-uns seulement avaient été signalés, plus rarement étudiés de près, par les explorateurs précédents, surtout par Holub, Peringuey, Burkitt, etc. De tout temps, ces pétroglyphes, attribués par les premiers chercheurs aux ancêtres des Bushmen (Boschimans) actuels avaient paru aux préhistoriens européens comme étant d'une importance extrême; ils sont en fait l'exacte contrepartie des pétroglyphes du Sud-Algérien et du Sahara.

Les sujets de ces gravures sont des hommes et des femmes, des caricatures anthropomorphiques, des « déguisés » peut-être rituels et des animaux isolés ou dans des scènes de chasse, enfin des plantes locales stylisées; les espèces animales représentées sont au nombre de plus de cinquante, dont certaines comme le Rhinocéros blanc, le Zèbre de Burchell, n'existent plus dans le pays. Mais il n'y a pas une seule représentation des animaux fossiles caractéristiques de la ré-

gion. Quelques gravures ont été retouchées par des indigènes à une date assez récente. La plupart ont été obtenues par martelage, avec ou sans sertissage.

La date? Miss Wilman est ici très prudente; elle rejette l'hypothèse des « vingt-cinq siècles » d'ordinaire admise et n'accorde que « quelques siècles » après une étude attentive de la patine qui, dit-elle, en vingt-cinq ans d'observation, se fait plus vite qu'on ne croyait. Mais évidemment, comme type et comme technique, ces gravures n'en sont pas moins « préhistoriques »; car c'est à ce stade de civilisation que les premiers explorateurs trouvèrent les Hottentots et les Bushmen. Par suite, la comparaison sur un même plan avec les pétroglyphes d'autres pays reste licite.

Le martelage a été obtenu par des diamants bruts, des quartzites et autres cristaux qu'on trouve en abondance à même le sol. Tous les essais avec d'autres outils, même en acier, ont été inutiles, les roches portant les pétroglyphes étant d'une grande dureté. Ceci, j'y insiste, est un fait nouveau dans la science; je crois les observations de Miss Wilman convaincantes.

Le peuple qui a fait ces gravures n'a pu appartenir au stock bantou (Bechuana, etc., actuels).

La comparaison avec les peintures sur rochers publiées par Stow et d'autres interdisent toute assimilation; non seulement la technique, mais le « style » des personnages humains et des animaux sont différents. Les meilleures gravures, du type dit « classique », sont réparties dans une région relativement limitée, dans les vallées des grands fleuves (Vaal et Orange et leurs affluents) de l'Afrique du Sud centrale. La carte à la fin du volume montre bien cette accumulation centrale et les points sporadiques lointains vers le Cap et vers le Transvaal; le Kalahari n'a pas donné jusqu'ici de gravures sur rochers. Une enquête assidue a prouvé (voir pp. 55-59) que la zone à peintures et la zone à gravures ne coïncident que sur quelques rares points. En définitive, miss Wilman ne saurait décider à quelle fraction des Bushmen, les Korana peut-être, ces gravures sont dues. Des Korana, les anciens observateurs disent qu'ils étaient sales et paresseux; d'où miss Wilman conclut contre eux. Mais ce

sont les « paresseux » qui sont les artistes, et non les guerriers comme les Zoulous, ni les hommes d'affaires (selon le type de civilisation). Bref le problème ethnique reste à résoudre. Ces gravures ne sont l'œuvre ni d'un peuple préhistorique disparu, ni d'envahisseurs appartenant à un autre stock anthropologique que les Bushmen des diverses tribus actuelles.

Puis viennent une bibliographie, qu'on peut sans doute regarder comme complète, un index, et la série des 70 planches avec explications détaillées, dont l'étude suggère bien d'autres observations. Les reproductions sont à grande échelle et permettent l'examen précis. La scène de danse, probablement cérémonielle, de la pl. 49, rappelle des peintures espagnoles préhistoriques; très vivante est aussi la scène de la pl. 55, hommes et femmes allant à la chasse. Vraiment étranges sont les motifs floraux ou géométriques des planches suivantes.

On ne saurait assez féliciter miss Wilman, non seulement de l'excellence de cet ouvrage, mais aussi de la sobriété de ses exposés; et la Carnegie Corporation de New-York d'avoir contribué à la publication de ce très beau livre.

A l'autre bout de l'Afrique aussi se poursuivent des recherches régulières dont le caractère scientifique est attesté par le nom même des explorateurs, E.-F. Gautier, auquel on doit de si beaux travaux sur le Sahara, et Maurice Reygasse, dont mes lecteurs connaissent bien les publications et les découvertes. On avait dit tant de choses sur les trouvailles de 1926 au Ahaggar qu'une mise au point s'imposait et une exploration méthodique du **Tombeau de Tin-Hinan.** Maurice Reygasse a pu, grâce à diverses subventions officielles, fouiller le tumulus jusqu'au sol naturel.

Ce tumulus, ou *redjem,* comme il y en a tant dans l'Afrique du Nord, contenait onze chambres; l'ensemble était bloqué par un mur de 1 m. 50 à 4 m. d'épaisseur.

Les premières fouilles avaient fourni une monnaie de Constantin (vers 335); les nouvelles ont donné deux lampes romaines, dont une en excellent état qui se date exactement du troisième siècle après J.-C. On a donc toutes chances de dater le tombeau seulement du milieu du quatrième siècle,

ou un peu plus tard, bien avant l'arrivée de l'Islam dans le Ahaggar. Ce qui fait tomber toutes les fantaisies répandues jadis par la presse et qui contribuèrent à la création d'un roman (et d'un film) célèbre. Une statuette stéatopyge, peut-être à but religieux, a été également trouvée par Reygasse; mais ni cette statuette, ni les haches polies ne sont contemporaines du tombeau. Puis vient une étude du mobilier découvert, consistant surtout en bracelets d'or, d'argent, de fer, en grains de collier en amazonite, agate, calcédoine, etc.

Le monument de Tin Hinan était certainement un tombeau royal; tout autour sont disposés quatorze petits tumulus, dans chacun desquels Reygasse a trouvé un squelette. Pourtant, sur les onze chambres du grand tumulus, une seule était funéraire; les dix autres étaient vides, ou du moins remplies de sable; on y a trouvé quelques morceaux de bois; ces chambres avaient vraisemblablement des portes. On a l'impression que c'était primitivement un blockhaus fortifié. Et comme Reygasse a recueilli sur place une légende touareg qui faisait de cet ensemble la kasbah d'un Roumi qui, chassé par les Musulmans, se serait réfugié à Es-Souk, je ne comprends pas pourquoi il hésite tant à conclure que primitivement il y avait là un poste fortifié romain qui a été ensuite utilisé comme tombeau pour une reine ou un chef, et dont les chambres ont été volontairement remplies de sable, le tout ayant été ensuite « tumulisé », si j'ose dire.

Reygasse préfère y voir « un magasin d'étapes entre la Méditerranée et l'Afrique noire et un réduit sacré, ce qui me paraît dépasser les données. Tous les soldats ont toujours emporté des objets de protection magique; même nos aviateurs ont des « fétiches »; si, là où il y a eu un massacre, ou des inhumations en nombre, on trouve des médailles, scapulaires, statuettes de la Vierge de l'époque, ou autres, cela ne prouve pas que le lieu de trouvaille ait été sacré.

Quant à la réutilisation de monuments divers, et même de tombes anciennes, à plusieurs siècles d'intervalle, c'est un fait si connu qu'on comprend très bien que les Touareg aient voulu faire de ce fortin un tombeau pour quelqu'un de particulièrement aimé, ou redouté, même *post mortem;* enfermée là-dedans, l'âme ne pouvait plus faire de mal aux vivants.

Pour moi, il s'agit d'un poste avancé, peut-être construit en effet par un roitelet local soumis à l'influence romaine, et non pas d'un magasin d'étapes. D'ailleurs Reygasse est embarrassé lui-même par son hypothèse. Car la dernière phrase du mémoire est: « Si c'était un gîte d'étapes sur la route du pays noir, où étaient les autres? » Si on en trouve, c'est Reygasse qui aura raison. Mais si on n'en trouve pas, mon hypothèse reste valable.

Elle m'est suggérée par une étude que j'ai dû faire récemment des *stations* et des *mansions* romaines dans les Alpes de Savoie et du Dauphiné, où des centaines de petits fortins ont servi ensuite à des usages divers, chapelles, oratoires, châteaux-forts, fermes, etc. L'argument est transposable, même au Sahara.

A. VAN GENNEP.

## *LES REVUES*

*Europe:* journal d'un homme de quarante ans, par M. Jean Guéhenno. — *Esprit :* un poème de M. Léon Damas, noir cultivé, qui écrit en « petit nègre » aussi bien que quelques blancs. — *La Revue de Paris* : esthétique des mathématiques pures. — *Le Mois* : sur les dates de la naissance et de la mort de Jésus-Christ. — Mémento.

M. Jean Guéhenno publie dans **Europe** (15 août, 15 septembre): « Journal d'un homme de quarante ans ». C'est un regard sur la vie écoulée de l'auteur, le souvenir et la critique des milieux traversés par lui, l'analyse de son héritage atavique et de sa formation intellectuelle. Sa génération a fait de lui l'un de ces hommes qui n'avaient pas commencé, avant la guerre, la vie généreuse où l'on s'épanouit de vingt ans à la trentaine. De ses camarades d'âge et de lui, il écrit:

Il nous semble à présent que nous n'ayons jamais été jeunes. La guerre nous a coupés de tout ce passé et je n'entends plus que la rumeur d'un monde englouti.

Il évoque avec tendresse ses condisciples de l'Ecole Normale: Henri Frank entre autres. Ensemble, ils avaient d' « interminables débats ». Il regrettait parfois sa voie actuelle :

Je me demandais ce qu'il fût advenu de moi, si j'étais resté à l'usine, si j'avais refusé de parvenir, de me distinguer, d'entrer dans les cadres de la société. Je serais devenu un bon ouvrier, un

« opérateur ». « Opérateur », c'était un beau mot, capable d'émouvoir ce nouvel homme que j'étais. J'aurais été le maître d'une machine, syndiqué, qui sait, peut-être secrétaire d'un syndicat, et j'aurais livré de vraies batailles, avec des hommes vrais, pour des choses vraies, un peu plus de joie et un peu plus de pain. Mon ami me répondait sévèrement que je me mentais à moi-même, que tout cela n'était que faux remords et faux regrets, que je n'avais pas à me repentir d'être désormais mieux armé pour le service des hommes que j'aimais, si je voulais décidément les servir.

Le lecteur est pris d'immédiate et grande amitié pour le modèle de ce portrait :

Il y avait aussi notre « petit évêque ». C'était un grand garçon venu des montagnes d'Ardèche, et dont nous savions qu'à sa sortie de l'école il entrerait au séminaire d'Issy. Pour l'instant, il s'occupait de philosophie, sans passion comme sans haine, seulement, semblait-il, afin de mieux connaître toutes les singulières histoires que l'homme, au cours des siècles, s'était racontées à lui-même pour éviter l'Unique Vérité. Chaque jour, entre une heure et deux heures, il descendait du côté de la place Maubert, allait voir des pauvres et des malades. Le reste du temps enfermé dans sa turne, il mettait en fiches les erreurs humaines. Souvent, j'entrais chez lui. Il tournait, vers ce Satan que j'étais, son pur et doux regard. Nous n'avions pas de grands débats. Chacun savait que l'autre était de tout son cœur engagé dans sa foi, et nous pensions tous deux « qu'une seule chose était nécessaire ». A quoi bon discuter sur ce qu'était cette chose? La guerre fit de l'évêque un capitaine et le tua.

Je doute que la page suivante par son lyrisme sain ne trouve un écho pathétique dans le cœur et la raison des « quarante ans » d'aujourd'hui et de leurs aînés immédiats ou même plus anciens encore:

O jeunesse, ô printemps, quand nous croyions porter à notre tour en nous tous les espoirs du monde! Je me souviens de journées de mai. Des nuages de soie enveloppaient la terre de leurs écharpes. La lumière jouait avec la ville. Paris, lavé par les ondées, étincelait. L'amour volait par l'air léger, les oiseaux dans les jardins. Mais je suis enfermé dans une étroite chambre, au troisième étage de l'école, livré par moi-même aux démons de la solitude. Un rayon de soleil a dessiné sur la natte un grand disque rose;

je tire violemment les rideaux. Tout homme jeune a connu ces méditations importunes. On voudrait se déprendre de soi, on ne le peut. On souffre d'un étrange dédoublement de l'être. Comme un peintre qui, devant un miroir, travaille à son propre portrait, s'applique à lire son visage et frissonne de ses découvertes, on est tout acoquiné à soi-même. Ce feu qu'on sent en soi par intervalles, n'est-ce qu'une poussée de fièvre ou le signe véridique d'une force intérieure? Je ne vois, je n'entends que moi. Un moment je n'ai de goût pour rien et me méprise. Et, le moment d'après, je rêve de faire de tout moi-même offrande à l'univers, et ne pense pas que ce soit lui faire un mince cadeau.

Sur Maurice Barrès, un des « astres » de ces jeunes normaliens d'avant la guerre séduits aussi par Jaurès, Romain Rolland, André Gide et « cette plus lointaine étoile, au feu dur et exaltant », M. Jean Guéhenno s'exprime de cette manière nette:

Je veux ici être juste pour ce vieil enchanteur de nos vingt ans. J'ai beaucoup méprisé sa doctrine, ses idées, si l'on peut parler des idées d'un homme qui, jamais, ne voulut penser, mais je ne suis pas parvenu à haïr cet « extravagant musicien (1) ». Je devinais que ce vieux prince de la jeunesse était dans son fond misérable. La parade politique à laquelle il se livrait était son « divertissement », un divertissement criminel. Mais des flammes noires jaillissaient de ce cœur désolé. Je plaignais en lui un secret désastre, un homme hanté par la mort et d'autant plus avide de vivre. Et comment n'aurions-nous pas un moment écouté ce maître sorcier qui, avec mille flatteries, nous apprenait à nous aimer un peu?

§

Encore tout frémissant du passage de ce spectre famélique tenant à la main, comme une torche, les grandes flammes vertes de l'Absolu, brûlant dans un crâne vide, j'avais été invité à visionner dans un studio situé à Ménilmontant, par delà les Buttes, un admirable documentaire de court métrage sur la Magie Vaudou : des scènes de sorcellerie et de possession.

Cette phrase est extraite d'**Esprit** (1er septembre) et de la présentation par M. Marcel Moré des « Poèmes » du « nègre Léon Damas ». Ces poèmes furent écrits depuis l'arrivée en

(1) « Extravagant musicien », c'est ainsi que lui-même appelait Rousseau. Retournons-lui et l'éloge et le blâme. (*Note de M. Jean Guéhenno.*)

Europe de M. Léon Damas qui est né à Cayenne en 1911, est étudiant en droit et prépare le diplôme de l'Institut Ethnologique. Il « espère éveiller la conscience de race chez les noirs ». Il « tient seulement à être *nègre* ». Le « rapprochement possible entre *noirs* et *blancs* » se fera « sans compromis », par une attitude nette des deux parts. M. Léon Damas, noir de la Guyane française, déçu par l'Europe, a pris conscience du « rôle » et de « la mission de sa race » en lisant les « écrivains nègres » Claude Mactay, Langston Hughes, Alain Locke.

Peut-être M. Léon Damas jouera-t-il un rôle politique et profitable aux noirs de toute espèce? Dans l'attente, il n'est pas un poète exceptionnellement doué. Le rythme ni la rime ne ressortissent à ses recherches ou, du moins, à leurs résultats sensibles.

A titre de curiosité, nous vous proposons de lire cette pièce sans ponctuation, sans queue ni tête, qui, si elle prouve quelque chose, c'est que le style « petit nègre » n'est plus le privilège de la race blanche:

SOLDE

j'ai l'impression d'être ridicule
dans leurs souliers dans leur smoking
dans leur plastron dans leur faux col
dans leur monocle dans leur melon

j'ai l'impression d'être ridicule
avec mes orteils qui ne sont pas faits pour
transpirer du matin jusqu'au soir qui déshabille
avec l'emmaillotage qui m'affaiblit les membres
et enlève à mon corps sa beauté de cache-sexe

j'ai l'impression d'être ridicule
avec mon cou en cheminée d'usine
avec des maux de tête qui cessent
chaque fois que je salue quelqu'un
j'ai l'impression d'être ridicule
dans leurs salons dans leurs manières
dans leurs courbettes dans leurs formules
dans leur multiple besoin de singeries

j'ai l'impression d'être ridicule
avec tout ce qu'ils racontent

jusqu'à ce qu'ils vous servent l'après-midi un peu d'eau chaude
et des gâteaux enrhumés

j'ai l'impression d'être ridicule
avec les théories qu'ils assaisonnent
au goût de leurs besoins de leurs passions
de leurs instincts ouverts la nuit en forme de paillasson

j'ai l'impression d'être ridicule
parmi eux complice parmi eux
souteneur parmi eux égorgeur les mains effroyablement rouges
du sang de leur civilisation

§

Le savant M. Maurice d'Ocagne découvre « Un coin de la France intellectuelle » pour les lecteurs de la **Revue de Paris** (15 septembre). Ce coin, c'est celui des mathématiciens, géomètres, abstracteurs d'analyse, théoriciens de la mécanique céleste ou de la balistique.

La poésie des nombres, accessible à de rares privilégiés, est une source d'émotions les plus fortes parmi les transports heureux de l'esprit. M. d'Ocagne, qui est un des grands initiés actuels de ces mystères, en explique ainsi le charme :

A la vérité, c'est, avant tout, par leur caractère esthétique, par les harmonies profondes, dont, comme la musique, elles sont la source, que les mathématiques pures enchantent ceux qui s'adonnent à leur étude. La découverte de quelque propriété cachée des nombres ou des formes géométriques ne provoque pas chez l'initié un moindre ravissement que l'invention de quelque belle phrase musicale chez un artiste; l'excitation cérébrale qui accompagne l'une et l'autre semble bien n'être pas sans quelque analogie : *ut musica mathesis*. Mais c'est plutôt par leur côté utilitaire, par les sortes de miracles qu'elles ont le pouvoir de réaliser, que les mathématiques sont en mesure d'émerveiller ceux-là mêmes qui sont étrangers à leur maniement.

Comment n'être pas frappé du fait que ces disciplines purement intellectuelles permettent de débrouiller les lois du monde physique, de leur donner une forme précise, de les grouper en d'imposantes synthèses, sources elles-mêmes de prévisions susceptibles de conduire à de nouvelles conquêtes expérimentales? Quoi de plus frappant à cet égard que la théorie électromagnétique de la lumière de Mawxell, œuvre purement mathématique, amenant Hertz à la découverte des ondes qui portent son nom, et prépa-

rant ainsi l'invention de la T.S.F., consécutive à la fameuse expérience de Branly sur les ondes hertziennes, dont Marconi a été le principal artisan et qui a dû aussi maints perfectionnements au général Ferrié.

M. Maurice d'Ocagne rend hommage au génie et au labeur français, nommant les meilleurs et trop obscurs artisans des conquêtes de la science. Et il termine sur cette évocation des découvertes du plus grand de tous: Henri Poincaré à qui l'on doit « la première solution mathématique complète du problème terriblement compliqué des marées » :

Partout où il a passé dans l'immensité du firmament mathématique — et c'est autant dire dans toutes ses parties — Poincaré aura laissé une trace lumineuse dont s'éclaireront à tout jamais les générations de chercheurs à venir.

§

**Le Mois** (août à septembre) publie une « actualité » anonyme bien curieuse sur « les dates de la naissance et de la mort de Jésus-Christ d'après les données astronomiques ». On lit :

Selon l'Evangile de saint Luc, Jésus vint sur cette terre au moment du recensement général ordonné par Auguste. Ce recensement était le premier de ceux auxquels il fut procédé sous le gouvernement de Quirinus, légat de l'empereur. Joseph et Marie se rendirent en Judée, à Bethléem, pour y être enregistrés. C'est là, on le sait, que Jésus naquit. Une inscription antique fixe la date du début de ce recensement à la 9e-10e année avant le commencement de notre ère. D'autre part, il est dit dans l'Evangile de saint Matthieu qu'Hérode mourut après la fuite de Joseph et de Marie en Egypte, fuite qui a précédé le « massacre des enfants » par Hérode. Or, il résulte des données qu'on relève chez Joseph Flavius et Dion Cassius, que le roi Hérode mourut au printemps de l'an IV avant notre ère. Ainsi, Jésus serait né entre la IXe et la IVe année avant le commencement de notre ère.

L'astronomie peut aider à choisir entre ces deux dates. L'étoile des rois mages serait, selon l'Allemand D.-O. Gerhardt, la planète Saturne. Les calculs de cet astronome confirmés par ses confrères et compatriotes Hinzel et Neugebauer, établissent ceci:

Le mouvement de Saturne, du 10 octobre au 15 décembre de l'an VII avant J.-C., se présentait sous l'aspect suivant : le soir, vers six heures moins le quart, lorsque la planète devenait visible, elle se mouvait dans la direction du méridien, du Nord au Sud. Or, le chemin de Jérusalem à Bethléem va aussi du Nord au Sud. Le trajet, le soir, pour des cavaliers qui ne connaissaient pas la localité, a dû durer deux heures. En regardant « l'étoile », les mages pouvaient voir Saturne marchant devant eux. Lorsqu'ils atteignirent le pied de la montagne où Bethléem est situé, ils virent l'étoile au-dessus de la partie de la ville où ils devaient trouver ensuite l'enfant. Or, l'aspect du mouvement céleste allait changer un mois ou un mois et demi après : à six heures du soir, l'étoile s'éloignait vers l'occident, et, deux heures après, elle devait se trouver loin de l'autre côté de Bethléem. Le professeur Gerhardt en tire cette conclusion que le récit de Matthieu fixe la date de la naissance à l'an VII avant le commencement de notre ère.

La crucifixion eut lieu, d'après M. D.-O. Gerhardt, le 7 avril de l'an 30 de notre ère. La vie humaine du Messie aurait donc été de 37 ans.

Memento. — *Revue bleue* (15 septembre) : « La psychologie du peuple espagnol », par M. E. Martinenche.

*La Revue des Vivants* (septembre) : Numéro consacré à la littérature coloniale. On y trouve de belles évocations des archipels d'Océanie, par M. Louis Brauquier, en des poèmes pleins de saveur, de couleur et de sens; des contes de MM. M.-A. Leblond, R. Maran, J. Peyré, Taskine, Hai, etc.

*Le bon plaisir* (septembre) : M. R. Kanters : « Peines d'amour perdues; M. Ph. Dufour : « Chez Leconte de Lisle »; M. J. Bergeal : « Du charme des gueux dans la littérature ».

*La Revue de France* (15 septembre) : M. Jules Sageret : « L'homme est-il un singe retardataire? »; « De la critique », un excellent essai de M. John Charpentier.

*Les Primaires* (septembre) : Mme Y. Pesson : « La vente des cheveux »; « Nuages », par M. L.-C. Baudoin; Poèmes, de M. G.-J. Picard; Suite de l'étonnant « Soldat », de M. Maurice Fombeure.

*Revue des Deux Mondes* (15 septembre) : « M. Thiers », essai posthume de P. de la Gorce; de belles poésies de M. Jean Lebrau; « G. K. Chesterton », par M. R. Las Vergnas; « Académies de Province », leurs travaux exposés par M. C.-M. Savarit.

*Dante* (septembre-octobre) : Une lettre inédite de Balzac à la marquise de Castries, publiée et commentée par M. F. Gentili di Giuseppe.

*Le Génie français* (septembre) : Poèmes de M. Emile Vitta. — « La maison de Juliette aux Metz » et « La Villa des Mystères », par Mme Jenny Olivier. — De M. J. des Gachons : « M. de Buffon sur ses terrasses ».

*La Nouvelle Revue* (15 septembre) : « Origine thyroïdienne de la tuberculose », par le Dr Zénope-Beurekdjian. — « Guéthary », par M. J. Sarailhé.

*Æsculape* (septembre) : « Les crânes peints d'Hallstadt », par M. G.-J. Gro. — « Les nains achondroplastiques dans l'ancienne Egypte », par le professeur Schrumpf-Pierron, du Caire.

*La Revue Mondiale* (15 septembre) : « Une force de police internationale », par lord Davies. — « L'aristocratie américaine », par M. Roger Shaw.

*La Bourgogne d'Or* (août-septembre) : « Sex-appeal et Beauté », par M. G. Normandy; vers de MM. Guillot de Saix, G. Droux et V. Boisson.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *MUSIQUE*

**Le Théâtre Lyrique contemporain.** — On l'a noté bien des fois: le drame lyrique qui semblait avoir définitivement tué l'opéra (comme si quelque chose pouvait jamais être définitif dans la vie des genres), le drame lyrique est malade à son tour et paraît aujourd'hui plus vieillot que la forme à laquelle il avait succédé. Cela d'ailleurs est parfaitement normal: les chefs-d'œuvre resteront, et peu importe l'étiquette sous laquelle on les range. Nul ne s'en soucie, et les œuvres vraiment originales et fortes échappent le plus souvent aux classifications tranchées. Mais on se demande lorsqu'on examine l'évolution du théâtre lyrique contemporain, quelle forme nouvelle va naître, ou quelle forme ancienne va revivre et servir de moyen d'expression aux compositeurs dramatiques.

La crise ne date pas absolument d'hier: avant la guerre, déjà, on en constatait les symptômes. Beaucoup de musiciens répugnaient à écrire pour le théâtre, ou du moins ne lui donnaient que des ballets, ou encore des ouvrages comme ceux que monta le Théâtre des Arts. M. Jacques Rouché, Serge de Diaghilew, Mme Ida Rubinstein ont suscité des ouvrages extraordinaires — au vrai sens du mot; mais parmi ces

œuvres écrites dans une forme nouvelle, en est-il qui puissent être regardées comme des prototypes et servir de modèles aux librettistes et aux compositeurs d'aujourd'hui?

Peut-être est-il trop tôt encore pour répondre : les contemporains sont mauvais juges, parce que nul ne saurait être prophète. L'histoire de *Carmen* est propre à nous faire réfléchir. Personne, en 1875, ne vit ce qu'il y avait de vraiment neuf dans le drame lyrique de Bizet. Les critiques pour la plupart y notèrent l'influence de Wagner (et ils n'eurent pas tort, car, au point de vue technique, Bizet a très légitimement profité de l'enrichissement apporté par Wagner à son art, et ce qu'il y a de *méditerranéen* en lui, comme dira Nietzsche, c'est moins la forme que l'esprit). Mais nul ne s'avisa du bouleversement que la gitane allait causer au théâtre. Malgré le fâcheux personnage de Micaëla, malgré les concessions aux goûts et aux habitudes du public, consenties à son corps défendant par Bizet, *Carmen* introduit le drame où régnait à peu près jusque-là l'idylle villageoise. Le couteau de don José est ramassé par toute une série de soprani, de ténors et de barytons.

De ce jour date à peu près la confusion des genres jusque-là tranchés : les frontières qui séparaient l'opéra-comique de l'opéra s'ouvrent. Les livrets en prose, les personnages d'Alfred Bruneau et de Gustave Charpentier portant la cotte et la blouse, la disparition du « parlé » (imposé naguère à l'Opéra-Comique et proscrit à l'Opéra), marquent les changements accomplis. Bientôt on verra les ouvrages passer indifféremment d'une scène à l'autre selon les reprises et plus ne sera besoin, pour cela, de les remanier, d'écrire des récitatifs comme il fallut le faire lorsque *Faust* entra au répertoire de l'Opéra.

C'est moins au cadre, à la forme extérieure du drame lyrique qu'à son contenu musical que s'en prend Debussy. La réforme qu'il tente — et réussit — est surtout harmonique et mélodique, en réaction contre Wagner, encore que lui, Debussy, comme Bizet tout à l'heure, sache profiter des enrichissements techniques du wagnérisme. Mais chez lui aussi, c'est l'esprit, c'est surtout ce qui échappe à l'analyse, qui est vraiment original et neuf, c'est la manière d'utiliser ce

que d'autres avant lui ont indiqué, ou ce que lui-même invente, et que d'autres reprendront après lui sans pouvoir en tirer toujours le même parti.

Les choses en sont là quand, coup sur coup, les Ballets Russes de Diaghilew, les représentations du Théâtre des Arts, les spectacles de Mme Ida Rubinstein ouvrent des perspectives nouvelles. L'engouement du public pour les ballets ne surprend point: il était parfaitement justifié par la qualité et la nouveauté des œuvres montées et par leur présentation si brillante. De même le succès du Théâtre des Arts; il fut bien, comme l'a dit M. Louis Laloy, « le centre d'études où tous ceux qu'intéressait le sort futur du théâtre en France sont allés s'instruire ». Quand aux spectacles de Mme Ida Rubinstein, nous leur devons *Le Martyre de Saint-Sébastien.*

Aujourd'hui, nous nous retrouvons à peu près au même point.

Dans l'article qu'il a publié la veille de *La Princesse Lointaine,* M. G.-M. Witkowski constatait la nécessité, pour les compositeurs, de trouver un nouveau style lyrique, et reprenait, pour le développer et le commenter, ce passage d'un article de M. Louis Laloy dans *l'Evénement:* « Il ne s'agit pas de refaire des opéras ni des opéras-comiques à la mode du siècle passé, mais d'en suivre l'exemple selon le sentiment de la musique et du théâtre que notre époque exige. L'art du chant a des lois immuables. Il faut les réapprendre pour en tirer un style. Tel est le problème qui se pose en Italie comme en France. Ce n'est pas seulement le chant qui intéresse: le sort du théâtre lyrique est en jeu. » Et nous avons vu, en effet, des ouvrages comme *La Princesse lointaine* et comme *Rolande et le Mauvais Garçon* (très différents, cela va de soi, mais montrant l'un et l'autre que leurs auteurs cherchaient à donner aux voix la primauté sur les développements symphoniques).

D'autre part, après *Padmâvati* (qui est un opéra-ballet où la danse et les voix ont une part égale, tout comme dans les ouvrages qui furent à l'origine du théâtre lyrique), l'Opéra montait *La Naissance de la Lyre* et *Salamine.* Et dans l'œuvre de M. Albert Roussel tout comme dans l'œuvre de M. Maurice Emmanuel, certains rôles sont parlés et d'au-

tres chantés, selon les caractères des personnages. Cette saison même, nous avons vu dans *Sémiramis* de MM. Paul Valéry et Arthur Honegger, et dans *Perséphone* de MM. André Gide et Igor Strawinsky, des chanteurs, des comédiens, des mimes et des danseurs. Dans *Diane de Poitiers,* des chœurs, sur la scène aussi bien que dans la fosse de l'orchestre, prenaient une part importante à la représentation. Nous sommes très loin avec ces ouvrages du mélodrame comme *L'Arlésienne,* comme *Peer Gynt,* ou même encore comme *Le Martyre de Saint Sébastien,* où la musique reste, quelle que soit son importance, une véritable musique de scène, qui se tait de longs moments pour laisser place à la déclamation pure. Mais ces formes sont également loin du drame lyrique, de l'opéra, ou de l'opéra-comique tels qu'on les concevait il y a vingt-cinq ou trente ans.

Visiblement, on cherche partout à s'évader des formes usuelles — et usées. Sans doute verrons-nous revenir la forme de l'ancien opéra divisé en « numéros » (airs, duos, trios, etc.), reliés par des récitatifs. Mais nous verrons sans doute aussi des « mélodrames » au sens étymologique du mot, où, comme dans *Le Martyre de Saint Sébastien,* la musique ne tiendra pas seulement un emploi de second plan. Ce qui rend la chose d'autant plus vraisemblable c'est que, depuis le symbolisme, les frontières qui séparaient la musique et la littérature se sont largement ouvertes. Certes le rêve d'unité de Baudelaire, cette « ténébreuse et profonde unité », demeure un rêve et chaque art garde les moyens d'expression qui lui sont propres, mais, depuis le wagnérisme, la collaboration des poètes et des musiciens est devenue plus intime. Je le notais récemment à propos d'*Amphion* et de *Sémiramis.* Des années ont passé depuis que Verlaine et Mallarmé appelaient la musique au secours de la poésie; mais depuis qu'un musicien a entendu et si magnifiquement compris l'appel du Faune, musiciens et hommes de lettres se retrouvent comme au temps de la Renaissance où Clément Jannequin, Claude Le Jeune et Guillaume Costeley faisaient florir un humanisme musical étroitement lié à l'humanisme de la Pléiade.

On ne peut lire *Axël,* par exemple, sans être frappé de ce

que l'art de Villiers de l'Isle-Adam doit à la musique et semble, par réciprocité, en attendre. Et il s'agit cependant d'un ouvrage en prose. En lisant récemment les beaux drames que M. Henri Mazel vient de publier, je songeais de même qu'ils étaient faits pour tenter quelque musicien qui s'en inspirerait non point sous la forme d'un livret d'opéra, mais selon l'esthétique nouvelle. Il y a dans *Les Amazones* ou dans *L'Hérésiarque,* par exemple, des pages où la lecture suggère un complément musical, tant les situations et les phrases elles-mêmes, comme celles de Villiers tout à l'heure, sont, pour ainsi dire, pleines de musique en puissance.

Auprès des opéras dont la forme néo-classique étonnerait certainement ceux qui croyaient au triomphe définitif du drame wagnérien, nous verrons probablement aussi des ouvrages comme *Sémiramis,* peut-être aussi des mimodrames mêlés de chœurs, comme le très bel *Orphée* de M. Roger Ducasse, ou encore des « drames muets », comme *La Tragédie de Salomé* de Robert d'Humières et de M. Florent Schmitt... Nous ne sommes pas menacés de voir « naître l'ennui de l'uniformité... »

RENÉ DUMESNIL.

## *MUSÉES ET COLLECTIONS*

Au Musée d'ethnographie: les nouvelles salles d'Asie et d'Océanie; expositions temporaires; l'exposition du Sahara. — Nécrologie: Edmond Pottier.

Depuis plusieurs mois le manque de place, et aussi la brièveté des expositions qui se sont succédé au **Musée d'ethnographie,** dont l'admirable activité ne connaît pas d'arrêt (et qui, notons-le en passant, est, depuis le commencement de juillet, ouvert tous les jours, même le lundi, jusqu'à 18 heures) nous ont empêché de signaler en temps voulu les nombreuses et intéressantes manifestations auxquelles nous conviaient ses zélés directeurs: M. le D^r^ Rivet et M. Georges-Henri Rivière. La plus importante a été, en janvier dernier, l'ouverture, en pendant des salles d'Afrique, au premier étage, à gauche, d'une vaste salle d'Asie, non moins riche, doublée, au second étage, d'une autre réservée à l'Océanie. Les collections que renferme la première constituent une synthèse de la vie, des mœurs et des croyances des diverses contrées du

continent jaune : Afghanistan, Népal, Tibet, Chine, Sibérie, Japon, et surtout Indochine. Les anciennes collections du musée ont été considérablement accrues, en ces dernières années, par les apports de diverses missions, notamment celles du Dr Rivet en Indochine, de M. Jacques Bacot au Tibet, dont les résultats nous avaient été montrés précédemment, et par des dons du commissariat général de l'Indochine et de généreux amateurs : la vicomtesse de Chambure, Mme J. Hackin, M. C.-T. Loo, etc. Il est impossible d'énumérer en détail tout ce que renferment ces vitrines; contentons-nous de signaler les objets qui nous paraissent le plus intéressants : les vêtements brodés, aux riches couleurs, de l'Afghanistan; les bijoux et ustensibles de cuivre, broderies, masques de danse, etc., du Tibet, déjà vus dans une exposition précédente et que nous avons décrits (1); les instruments de musique, ustensiles de pêche, manteaux de pluie en paille des Annamites; des sculptures funéraires, des paniers tressés et un extraordinaire épouvantail en vannerie et herbes sèches provenant des peuplades Moï; des manteaux et des bourses en peau de poisson dont se servent les habitants de l'île Sakhaline; les marionnettes de théâtre javanaises; enfin, et surtout, l'ensemble, si admiré il y a deux ans (2), des jouets, des figurines en farine de riz, et des lanternes en papier servant à Hanoï lors de la fête de la mi-automne; puis, dans une autre vitrine consacrée au Japon, une ravissante collection, offerte par Mme Hackin, de minuscules jouets en bambou sculptés par les paysans nippons; il y a là des insectes, des grenouilles, de petits personnages, qui sont des merveilles d'observation exacte et de délicatesse d'exécution.

Dans la salle située à l'étage supérieur et consacrée à l'Océanie, on a installé tout un ensemble de nombreux documents relatifs à la vie et à l'art des diverses peuplades de la Mélanésie, dont l'origine nègre explique la parenté qu'offrent leurs productions artistiques avec celles, d'ailleurs bien supérieures, de l'Afrique noire: décoration linéaire en blanc et noir des boucliers, recherche de l'horrible et de l'effrayant dans les masques de danse et de cérémonie. Les

(1) Voir *Mercure de France*, 1er mars 1933, pp. 456 et 457.
(2) Voir *Mercure de France*, 1er janvier 1933, pp. 198 et suiv.

Canaques de la Nouvelle-Calédonie sont les représentants les plus anciens de cette race au passé très lointain et très obscur. Le pasteur Maurice Leenhart, qui a passé vingt-cinq ans au milieu d'eux et a publié d'importants travaux sur l'ancienne société canaque, a été l'organisateur de cette exposition qui groupe, outre une collection unique de ces masques effrayants dont nous parlons plus haut, des casse-tête en jadéite, des haches en serpentine martelées ou polies, des bas-reliefs ou des faîtes sculptés de cases, une collection de ces petits objets et de ces rangées de perles qui servent à sceller des alliances de clans ou des contrats, des poteaux totémiques extrêmement compliqués dont les éléments sont empruntés à la faune et à la flore locales, représentées ici par quelques spécimens. A ce remarquable ensemble, si révélateur, d'autres œuvres d'art mélanésiennes provenant de la Nouvelle-Guinée (statues d'ancêtres d'un art rude et puissant) et du Nouveau-Mecklembourg (sculptures aux formes extraordinairement compliquées et aux tons bariolés, balbutiements d'une ténébreuse mythologie) vinrent s'ajouter, pendant quelques mois, grâce au prêt d'un collectionneur et mécène, le baron Edouard von der Heydt.

Enfin, c'est l'évocation des îles Marquises grâce aux collections uniques rapportées notamment par Cook lors de son second voyage autour du monde en 1774 (rarissimes boucles d'oreilles), par le vice-amiral Du Petit-Thouars, Dumont d'Urville, les officiers de marine qui participèrent à la conquête en 1842 : casse-tête, vases à libations en bois sculpté associés aux sacrifices humains que les prêtres offraient aux « tikkis » de pierre dressés sur les terrasses des villages, diadèmes d'écaille et de plumes de chefs, parures et objets familiers que portaient les guerriers qu'affronta l'escadre française. Ces indigènes, on les voit représentés dans les dessins et estampes exécutés alors par nos compatriotes et qu'a prêtés M. Duchartre: chefs au visage et aux membres tatoués, danseuses que les navigateurs comparaient à des sirènes. D'autres généreux amateurs, le Dr Louis Rollin et M. Paul Nordmann, ont contribué à enrichir encore ces collections par le prêt de statues religieuses et de bijoux.

Pendant ce temps se succédaient quantité d'expositions tem-

poraires des plus variées, que nous nous contenterons d'énumérer: objets recueillis par Mlle Jeanne Cuisinier dans la presqu'île de Malacca (où des colonies siamoises se trouvent mêlées à la population malaise) et ayant trait principalement aux danses et au théâtre d'ombres propres à ce pays; — nombreuses photographies rapportées d'un voyage effectué à travers mille difficultés dans les monts T'ien-Chan, qui séparent la Chine de la Russie, et dans les villes kirghizes du Turkestan russe: Boukhara, Samarcande, Khiva, etc., par Mlle Ella Maillart; — ravissant ensemble de vêtements, parures, céramiques et ustensiles de ménage évoquant la vie féminine au Maroc et en Tunisie et recueillis par Mlle Jeanne Jouin; — série d'intéressantes aquarelles exécutées par Mlle S. Frémont d'après des sites et villes historiques d'Orient dont la plupart ont été l'objet depuis quelques années de fouilles exécutées par des missions françaises ou étrangères : Antioche, Ras-Shamra, les ruines de la célèbre tour de Babel, Alep, Byblos, Palmyre, etc., exposition que complétait un moulage du grand lion de basalte trouvé par une mission allemande dans les ruines de Babylone et conservé au Musée de Berlin; — une collection de peintures rituelles sur peaux de buffle dues aux Indiens de l'Amérique du Nord (3); — enfin, accompagnée d'une conférence sur « les peuples et magies de l'Océan Indien » par une exploratrice intrépide, rivale de Mlle Ella Maillart, Mlle Titayna, une abondante collection de photographies rapportées par elle, avec des statues de fétiches et autres objets, d'un voyage aux Indes néerlandaises, notamment à Bornéo et aux Célèbes. — Une autre exposition, qui restera ouverte jusqu'au 28 octobre, a été organisée par le professeur Curt Sachs sur le thème de la Danse sacrée à travers les âges chez les différents peuples. Elle réunit un ensemble des plus intéressantes sculptures, peintures de vases et miniatures évoquant les danses de l'Inde, de la Grèce antique, de la Chine et de la Perse, une nombreuse série de masques rituels, d'une invention extraordinaire, de toutes régions (Asie, Afrique, Amérique, Océanie) avec des costumes, coiffures, parures de danse non moins curieux. A ces

(3) Sur ces curieuses figurations, lire dans la revue *Beaux-Arts* du 13 avril dernier, un intéressant article de M. Paul Kirchhoff.

pièces originales est jointe une abondante collection iconographique: dessins, photographies et maquettes retraçant l'histoire de la danse à travers les siècles.

La plus importante de ces manifestations (elle occupe toutes les salles de l'aile Sud du musée, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au second étage), inaugurée le 15 mai et qui durera jusqu'au 28 octobre, réunit, avec la participation du Muséum d'histoire naturelle, de la Bibliothèque Nationale, de l'Institut de Géographie, des ministères de la Guerre et des Colonies, et d'autres institutions, auxquels se sont joints des gouvernements étrangers (Allemagne, Angleterre, Egypte et surtout Italie) la documentation la plus complète sur le Sahara depuis les temps préhistoriques jusqu'à maintenant. Son histoire à travers les siècles, résumée, dans une intéressante préface au catalogue illustré de l'exposition, par M. E.-F. Gautier, professeur à l'Université de Paris, est évoquée, pour les premiers âges, par nombre de pièces curieuses: peintures rupestres, dont quelques-unes représentent les chars de guerre des anciens Garamantes mentionnés par Hérodote, grandes haches de pierre, mobilier funéraire provenant du tombeau de Tin-Hinan, objet de la vénération des Touareg et qui inspira au romancier Pierre Benoit sa figure légendaire d'Antinéa. Suit l'ethnographie des peuplades de cette vaste contrée: Maures, Tibbous, Chambaas, et surtout Touareg, ces guerriers voilés qui nous furent si longtemps hostiles, et qui nous sont montrés ici avec leur haute et fière stature, leurs nobles traits, leurs costumes et leurs parures magnifiques, leurs armes non moins belles: épées rappelant celles des Croisés, poignards, lances effilées, longs boucliers. — Puis c'est l'histoire de la lente pénétration au cœur du Sahara et de sa conquête pacifique par d'héroïques explorateurs, apôtres et soldats. Elle est racontée dans la grande salle du second étage par quantité d'émouvants documents: le manuscrit de René Caillé, le premier Européen qui parvint à Tombouctou après avoir traversé à pied le désert; nombreux souvenirs de la mission Foureau-Lamy, du malheureux colonel Flatters, massacré avec ses compagnons, de cet autre héros que fut le général Laperrine, du saint que fut le Père de Foucauld, d'Ernest Psichari, de Michel Vieuchange, de l'explorateur Duvey-

rier, etc., tandis qu'une autre vitrine est consacrée à l'œuvre des Pères Blancs et des Sœurs Blanches. La Société géographique de Berlin et celle de Londres ont envoyé, de leur côté, de nombreux documents sur les explorations des Allemands Barth, Rohlfs, Nachtigall, Erwin von Bary, et sur celle de l'Anglais Francis Rennel Rodd dans l'Aïr. D'autres vitrines, dans cette même salle, contiennent de précieuses cartes anciennes prêtées par la Bibliothèque Nationale, parmi lesquelles de très rares portulans remontant à la fin du Moyen Age. D'autres cartes anciennes figurent à l'étage inférieur dans une très importante section italienne qui, à elle seule, constitue une exposition complète de tout ce qui concerne le Sahara : paysages et types, reproduits en de magnifiques photographies, histoire naturelle, produits de toute espèce, moyens de transport, etc.

Notre section française n'a d'ailleurs pas oublié non plus ce qui touche les sciences naturelles: géologie, minéralogie, faune, entomologie, flore y sont représentées par de nombreux spécimens, et une section de tourisme, où figure la première auto-chenille qui pénétra au cœur du Sahara, et une d'aviation, organisée par le ministère de l'Air, complètent cette captivante et instructive évocation d'un pays qui, par sa situation géographique, est destiné à servir de trait d'union entre nos diverses possessions du nord et du centre de l'Afrique.

Il aurait fallu signaler encore l'installation pendant quelques mois, au bas de l'escalier de cette aile Sud, d'une petite collection d'art roumain populaire, qu'on a dû enlever momentanément pour faire place à l'exposition du Sahara, mais qu'on retrouvera prochainement plus complète. Nous en reparlerons alors.

Notons enfin deux pièces importantes ajoutées aux collections de la salle d'Afrique: un magnifique exemplaire de ces énormes et monstrueuses effigies de la déesse de la fécondité Nimba, adorée chez les tribus Baga, et un tambour monumental, long de 3 m. 20, en bois sculpté, chef-d'œuvre de l'art de la Côte d'Ivoire, offrant à l'avant une figure de léopard s'élançant sur un serpent à tête humaine enroulé autour du sommet du tambour, décoré en outre de mâchoires humai-

nes sculptées et peintes. Confisqué en 1916 aux habitants du village d'Adjamé, ce tambour servait à transmettre des messages qui s'entendaient jusqu'à 10 kilomètres.

De son côté, la salle du Trésor s'est enrichie, grâce à un prêt de son possesseur M. Carré, d'un très rare et saisissant masque en ivoire provenant de la société secrète Miwami, au Congo belge.

§

Nous ne voulons pas clore cette chronique sans adresser un suprême adieu à l'un des maîtres qui faisaient le plus d'honneur à notre pays: **M. Edmond Pottier,** conservateur honoraire du Musée du Louvre, membre de l'Académie des Inscriptions, décédé à Paris le 4 juillet dernier. Avec lui disparaît, comme l'a écrit M. Jérôme Carcopino (4), « celui qui, depuis la mort de Léon Heuzey, était considéré comme le chef de l'archéologie française et l'on peut ajouter, sans que l'amour-propre national ait la moindre part à ce jugement, comme le maître universellement reconnu de la céramographie ancienne ». Nous avons dit ici même (5), lorsqu'en 1925 il quitta le Louvre, atteint par la limite d'âge, les mérites de ce savant aussi modeste qu'éminent et retracé les étapes de sa carrière, commencée à l'Ecole d'Athènes, poursuivie aux Facultés des Lettres de Rennes et de Toulouse et achevée au Louvre où, en 1886, la perspicacité et la confiance de Léon Heuzey l'appelèrent pour l'aider à diriger le département des antiquités orientales et de la céramique antique. Il nous suffira donc aujourd'hui de rappeler ses principaux titres à l'admiration du monde savant: les heureuses fouilles qu'il dirigea, jeune membre de l'Ecole d'Athènes, avec son ami Salomon Reinach, dans la nécropole de Myrina et qui enrichirent le Louvre de tant de figurines charmantes; sa thèse de doctorat, en 1883, sur *Les lécythes blancs attiques à représentations funéraires,* prélude à tant de travaux marquants sur ce qui allait devenir l'objet principal de ses études, tantôt ouvrages d'érudition comme le *Catalogue des vases antiques de terre cuite* du Louvre, en quatre volumes, merveille de documentation scientifique éclairée de vues nombreuses sur

(4) *Le Temps*, 8 juillet 1934.
(5) Voir *Mercure de France,* 1er septembre 1925, p. 521 et suiv.

la civilisation antique, tantôt livres destinés au grand public, et où la science se parait d'un charme de présentation qui en fait d'exquis chefs-d'œuvre: *Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité* (1890), *La Peinture industrielle chez les Grecs* (1897, réédité en 1926 (6) sous le titre : *Le Dessin chez les Grecs*), monographies de céramistes comme *Diphilos, Douris, Aison;* dans le domaine des études orientales, les catalogues des *Antiquités de la Susiane* et des *Antiquités assyriennes,* à quoi il faut ajouter encore l'achèvement du *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg et Saglio, la co-direction, avec Salomon Reinach, de la *Revue archéologique,* et quantité de mémoires divers, marqués, comme tout ce qui sortait de sa plume, par l'ampleur du savoir, la hauteur des vues et un charme de forme incomparable. Le couronnement de cette œuvre admirable fut, à partir de 1923, la direction, à laquelle l'appela la confiance unanime de ses confrères de l'Union académique internationale, de l'inventaire général des vases antiques conservés dans toutes les collections du monde, ce *Corpus vasorum* dont nous avons annoncé en leur temps les volumes successifs et qui en est aujourd'hui à son 45e fascicule. Ce travail monumental, où chaque vase est désormais classé avec son état civil, sa description et sa photographie, et qui, dit à juste titre M. Robert Demangel (7), « assure à Edmond Pottier la reconnaissance des érudits et des amateurs du monde entier », l'occupa jusqu'au dernier jour, et presque jusqu'à la dernière minute, de sa vie.

AUGUSTE MARGUILLIER.

## *ARCHÉOLOGIE*

Edmond Spalikowski: *Le Havre,* Editions Maugard, Rouen. — Emile Espérandieu: *L'Amphithéâtre de Nîmes,* Laurens.

M. Edmond Spalikovski, auteur déjà de nombreux ouvrages sur les Normands et la Normandie, vient de publier un intéressant volume qu'il a intitulé: **Le Havre.** *Promenades et causeries illustrées par l'auteur.* Il présente lui-même son livre en une préface que nous voudrions pouvoir reproduire ici en entier:

(6) Voir *Mercure de France,* 1er septembre 1926, p. 720 et suiv.
(7) *Revue des Deux Mondes,* 1er août 1934.

On s'étonnera peut-être que ces pages n'aient point été écrites par un Havrais. Je dirai, pour ma défense, que l'auteur, sans doute moins au courant des secrets d'une ville qu'il n'habite pas, en goûte mieux par contre le charme des sites les plus curieux, en saisit plus profondément les détails pittoresques qui échappent parfois à celui qu'une fréquentation assidue des lieux rend quelque peu indifférent parce que blasé des mêmes spectacles.

Le récit commence dès la gare, qui vient d'être reconstruite selon les conceptions ultra-modernes. Devant elle et conduisant directement à la mer, le boulevard de Strasbourg offre sa large chaussée, bordée de beaux arbres. La région fut habitée dès le Néolithique; on en a retrouvé des traces dans le quartier de la rue de Paris et dans la rue de Chillon. A l'âge de bronze, d'autres hordes venues par la Basse-Seine vinrent s'y stabiliser. C'est en 1854 que fut créé le boulevard de Strasbourg. Il coûta 3.300.000 francs; les compagnies maritimes, les banques, les assurances, le palais de justice, la sous-préfecture, etc., y occupent des immeubles somptueux, donnant à cette voie une grande impression de richesse. Un peu plus loin, vers la mer, s'étend sur la droite l'ancien cimetière Saint-Roch, devenu un beau jardin public et qu'une municipalité sectaire a appelé square Jean-Jaurès. Nous aimerions savoir si le bel aquarium où l'on donnait autrefois des concerts instrumentaux existe toujours. On sait que c'est François Ier qui créa Le Havre. Il acheta les terrains au sire de Graville et, malgré bien des traverses, ne se découragea pas et fit plusieurs fois réédifier les bâtiments endommagés. Sa statue se dresse au milieu des fleurs dans le jardin de l'Hôtel de Ville. Un boulevard aux maisons élégantes, et conduisant au port, garde également son nom, que portait aussi une tour basse située à l'entrée du port. Ses pierres étaient taillées en pointe de diamant; sa disparition est unanimement regrettée.

La place Gambetta a souvent changé de visage; c'est là que se trouve le théâtre qui succéda à de nombreux établissements similaires dont M. Edmond Spalikowski retrace les aventures. Les calfats du Havre jouissaient d'une grande popularité, ils étaient habiles et leur renommée s'étendait fort loin. Leur travail constituait un véritable spectacle, au-

quel la duchesse de Berry (en 1824) désira assister. La rue de Paris traverse la ville, du nord au midi; elle est large, bien éclairée: c'est la plus animée et la plus commerçante. On y trouve l'église Notre-Dame dont l'histoire est longuement détaillée dans ce livre. Sur l'un des plus beaux carrefours, formé par la belle chaussée des Etats-Unis, se dresse l'hôtel Frascati. La jetée constitue toujours une attraction très fréquentée, surtout lorsque passe un des grands transatlantiques qui font le service de New-York. Les quais donnent matière à un long et intéressant chapitre. Le quartier Saint-François, qui dans la pensée de son fondateur devait devenir le plus beau du Havre, garde de curieuses traces de sa prospérité d'autrefois, mais le plus souvent dissimulées et qu'il faut découvrir. La citadelle, œuvre de Richelieu, a fait place à un bassin où viennent se ranger les transatlantiques. Le quartier de l'Eure est un grand faubourg mi-marin, mi-agricole. Un peu plus loin on trouve Graville, sur la côte, où l'on peut visiter une ancienne abbaye, dont les cellules des moines recèlent un musée d'antiquités. Toute proche, on peut voir une statue colossale de la Vierge noire, montrant l'Enfant-Jésus à la ville qu'elle protégea de l'invasion allemande en 1870. De là, on jouit d'un panorama splendide. Un dernier chapitre nous parle de l'ancienne navigation, du lac de Berville, des visages de l'estuaire et des chantiers du Havre.

Une fort belle illustration accompagne cet ouvrage.

§

Un nouveau volume vient enrichir la collection des « Petites Monographies des Grands Edifices de la France », publiée par la maison Laurens. Il concerne l'**Amphithéâtre de Nîmes** et il est dû à M. Emile Espérandieu, de l'Institut, qui nous dit:

Un des plus anciens et le meilleur travail consacré à l'Amphithéâtre de Nîmes est celui des ingénieurs Grangent, C. Durant et A. Durant, paru en 1819.

Aidé par les deux autres, le premier de ces ingénieurs eut la charge, non seulement de la démolition des maisons construites dans le monument, mais aussi du déblaiement de tout l'édifice, jusqu'au sol antique, lequel était recouvert de ruines et de décom-

bres sur six ou sept mètres de hauteur. Une description nouvelle et détaillée du monument ne serait pas impossible; elle demanderait beaucoup de temps et n'entrerait pas dans le cadre de ce volume. J'ai pensé qu'il pourrait suffire d'une notice plus sommaire, ne donnant que l'essentiel à des visiteurs généralement pressés, attirés par la ville qui, de toutes les colonies que fonda Rome sur le sol des Gaules, a le mieux conservé son antique figure.

L'Amphithéâtre de Nîmes n'est pas le plus grand que l'on connaisse, mais c'est un des mieux conservés. De forme elliptique, il était connu dès le XIIe siècle sous le nom *d'arènes.* Extérieurement presque intact, il peut encore contenir plus de 15.000 spectateurs; il mesure environ 133 mètres de long sur 101 mètres de large, ses maçonneries ont une épaisseur de plus de 30 mètres et sa hauteur est de 21. La galerie du premier étage avait des appuis (garde-fous) en face de chaque arcade. Il n'en reste que trois dont un est orné d'un combat de gladiateurs. Sur un pilastre voisin est un bas-relief représentant la louve romaine et les deux enfants qu'elle nourrit. Il est évident que les spectateurs étaient protégés contre le soleil par un velum; les trous servant à maintenir les poteaux et cordages se voient encore dans la pierre, mais on ne comprend pas de quelle manière était maintenu ledit velum. La période exacte de construction de l'édifice n'est pas formellement établie, les uns l'indiquent sous Jules César et d'autres plus vraisemblablement sous Auguste. Ce qui peut confirmer cette dernière supposition, ce sont les avant-corps de taureaux qui décorent la porte principale du monument; on sait que l'empereur eut une certaine prédilection pour les images de ces animaux. Au VIe siècle, les arènes furent transformées en forteresse par les Visigoths; au XIIe, elles étaient le centre d'une châtellenie et siège de la vicomté de Nîmes. Vers l'est, trois tours carrées étaient ajoutées à ses défenses; malheureusement, elles ont disparu; des maisons se trouvaient aménagées dans les arcades et galeries. En 1535, passant à Nîmes, François Ier accorda à la cité, par lettres patentes, les armoiries des arènes qui furent enregistrées au livre du conseil le 29 novembre 1536. Elles n'ont pas varié depuis lors. Le dégagement actuel de l'amphithéâtre qui l'a

rendu presque à son état premier, s'est poursuivi comme partout pendant le XIXe siècle. On y fit quelques trouvailles archéologiques: inscriptions, bas-reliefs, etc.

Les spectacles antiques étaient de trois sortes: des chasses, des exercices d'athlètes et des combats de gladiateurs. Aujourd'hui, on peut y voir principalement des courses de taureaux et même du cinéma. Comme d'habitude chez Laurens, une abondante illustration éclaire le texte.

CHARLES MERKI.

## *NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE*

**Un ami de Baudelaire: M. Ancelle, beau-père d'un fils du duc de Berry.** — Quiconque a lu la correspondance de Baudelaire sait la place qu'y tient, surtout durant les années de Belgique, M. Ancelle, son conseil judiciaire, depuis septembre 1844, par la suite devenu son ami.

M. Eugène Crépet, dans son « Etude biographique » précédant les *Œuvres posthumes* de Baudelaire (1887), qu'on ne saurait se dispenser de consulter en toute occasion, rend d'ailleurs un hommage éclatant à cet honnête homme:

Le choix du tribunal se porta sur un ami de la famille, M. Ancelle, notaire, homme excellent, d'un esprit cultivé, qui aimait les lettres et qui devint, par la suite, l'ami le plus sûr du jeune dissipateur qu'il était chargé de morigéner. Dans leurs longues relations qui durèrent vingt-trois ans, — jusqu'à la mort de Baudelaire, — M. Ancelle sut concilier ses devoirs de mentor avec la profonde sympathie que lui inspirait son pupille, et, par son administration prudente, le petit capital, dont il avait le dépôt, assura au poète la subsistance quotidienne.

C'est plus qu'il n'en faut pour donner envie de mieux connaître un homme dont les biographes du poète ne nous ont pas même révélé les prénoms et qui, par le rôle qu'il joua auprès de lui, mérite d'avoir sa petite place dans les marges de l'histoire littéraire.

Né à Plessis-de-Roye, arrondissement de Compiègne, le 29 septembre 1801, Narcisse-Désiré Ancelle — à qui le *Bulletin de la Commission municipale, historique et artistique de Neuilly-sur-Seine* a, en 1907, consacré une brève notice, ne soufflant mot du mariage qu'avait contracté sa fille, —

avait donc vingt ans, ou peu s'en faut, de plus que Baudelaire. Lorsqu'il fut nommé son conseil judiciaire, il exerçait, depuis le 11 avril 1832, les fonctions de notaire à Neuilly, succédant à Me Labie.

Conseiller municipal de Neuilly dès 1840, M. Ancelle, qui venait de se démettre de sa charge, en fut nommé maire, par arrêté du 28 avril 1851, en remplacement de M. Andrau, démissionnaire, et occupa ces fonctions jusqu'à la fin de décembre 1868.

Suppléant de juge de paix du 29 juin 1838 à août 1873, M. Ancelle avait été nommé délégué cantonal en 1854, et en 1859 membre du conseil d'arrondissement de Saint-Denis. Le 24 août 1866, la croix de la Légion d'honneur avait récompensé ses longs services administratifs.

Narcisse-Désiré Ancelle avait épousé, en 1832, Mlle Louise-Julie Blondel, avec qui il célébra ses noces d'or, en 1882, au château de Bazemont (arrondissement de Meulan, Seine-et-Oise). Il y mourut en 1888, postérieurement donc à l'étude d'Eugène Crépet, et fut inhumé au cimetière ancien de Neuilly, rue Victor-Noir.

De ce mariage étaient nés cinq enfants, dont une fille, Louise-Eugénie Ancelle (Neuilly, le 24 juin 1833), dont le mariage ne laisse pas de présenter quelque intérêt, puisque, le 30 juillet 1860, le maire de Neuilly devenait le beau-père d'un des fils naturels du duc de Berry.

On sait, en effet, que la postérité irrégulière de Charles-Ferdinand de Bourbon, duc de Berry (1778-1820), second fils du comte d'Artois, fut nombreuse.

Sans parler de l'énigmatique Granvil Brown, qui ne fit que traverser Saint-Cyr, n'y achevant pas les deux années réglementaires: entré le 6 novembre 1823, il partit en congé le 18 novembre 1824, pour être rayé le 23 août 1825 et placé comme maréchal des logis aux chasseurs du Morbihan, par décision du 8 juillet 1825 (mort à Mantes, âgé de 77 ans, le 3 juillet 1882); il y eut ses sœurs, filles de Charles-Ferdinand et d'Amy Brown, Charlotte-Marie-Augustine, comtesse d'Issoudun, née à Londres le 13 juillet 1808, qui épousa, le 30 septembre 1823, Ferdinand, comte de Faucigny-Lucinge, et Louise-Marie Charlotte, comtesse de Vierzon, née à Londres

le 19 décembre 1809, mariée le 16 juin 1827, au baron Athanase de Charette. Il y eut aussi M. de la Roche, mais il y eut surtout, et le second particulièrement nous intéresse, les deux fils, non moins irréguliers, du duc de Berry et de Virginie Oreille.

Cette liaison était le secret de Polichinelle, et, dès le 30 août 1814, une note de police, conservée aux Archives nationales, mentionnait l'état de Virginie:

La demoiselle Virginie, danseuse de l'Opéra, est décidément enceinte de trois mois, du fait, dit-on, de M. le duc de B.

La grossesse avançant, le baron de Lamotte-Langon écrivait, le 19 février 1815, à M. de Carrière:

Mlle Virginie, maîtresse du duc de Berry, est grosse à plein ventre. On ne lui donne que 25.000 francs par mois, ce qui n'est rien, comme vous voyez.

Fille naturelle, légitimée postérieurement par le mariage de ses père et mère, Virginie Oreille était née à Paris le 27 thermidor an III (14 août 1795) et était par conséquent dans sa vingtième année, lorsqu'elle accoucha, le 4 mars 1815, de son premier fils Charles-Louis-Auguste. Tandis que la police avait dès le 14 novembre 1814 fait saisir un transparent pamphlet, *Les Amours de Paul et de Virginie,* dont le *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de Barbier ne dévoile pas l'auteur, cette naissance d'un neveu de la main gauche fut, pour Louis XVIII, l'occasion d'un mot, utilisé dans cette épigramme:

Le bon Duc fut des plus féconds.
Il était pour la bagatelle :
C'était là son unique fonds.
La Cour s'en formalisa-t-elle,
Quand vint ce petit prince-là ?
— Pour le coup voilà la merveille,
Dit Louis Dix-Huit à Du Cayla :
Nos enfants se font par l'*Oreille!*

Le mariage du duc de Berry avec Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon, fille de François, duc de Calabre, prince héréditaire des Deux-Siciles, célébré à Notre-Dame de

Paris le 17 juin 1816, ne mit pas fin à cette liaison, ni à d'autres.

Par contrat du 8 mai de cette même année, le duc avait fait don à Virginie d'une maison sise à Paris rue Richepanse, n° 6, laquelle devait, à sa mort, revenir à leur fils Charles-Louis-Auguste, qui, d'ailleurs, céda ses droits à sa mère, en mai 1849, moyennant le versement d'une somme de 12.000 francs.

Celle-ci était, depuis 1843, mariée avec François Touchard, légitimant ainsi la fille qu'elle en avait eue dès 1835. Touchard n'ignorait rien du passé de sa femme, ayant été, en 1820, l'un des témoins, à l'état civil de la déclaration de la naissance du second fils, posthume comme le duc de Bordeaux, qu'elle venait d'avoir du duc de Berry.

Les maternités de Marie-Caroline, duchesse de Berry, n'avaient pas été heureuses jusque-là: une fille, « Mademoiselle », née le 13 juillet 1817 et morte le lendemain dans des convulsions, un fils venu avant terme, le 13 septembre 1818, dont le cercueil alla rejoindre celui de sa sœur dans le caveau royal de Saint-Denis. Enfin, quand le duc de Berry succomba, à l'Opéra, sous le tire-point de Louvel, sa femme et sa maîtresse étaient également enceintes.

Marie-Caroline donna le jour, le 29 septembre 1820, au duc de Bordeaux, « l'enfant du miracle », Virginie, le 10 octobre, à son second fils Ferdinand, dont voici un extrait de l'acte de naissance:

Du onze octobre mil huit cent vingt... est comparu M. Jean-Alexis Evrat, médecin accoucheur, demeurant rue de Seine, 23, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin qu'il nous a déclaré être né rue de Valois, 8 (Roule), le dix du présent mois, à trois heures du matin, de demoiselle Eugénie-Virginie Oreille, propriétaire demeure susdite, auquel enfant naturel le comparant a donné le prénom de Ferdinand... en présence de Pierre-Marie-Hippolyte, comte de Livry, âgé de 29 ans, rue Saint-Georges, 24, Philippe-François Touchard, lieutenant-colonel de la 25e légion de la garde nationale, administrateur de l'entreprise générale des massageries, 50, rue du Faubourg-Saint-Denis.

L'aîné des deux fils de Virginie, Charles-Louis-Auguste, après avoir pris quelque temps du service dans l'armée autrichienne, rentra à Paris, y vécut et mourut, à Passy, avenue

de la Porte-Maillot, 51 (avenue de la Grande-Armée), le 30 août 1858.

Des deux frères, le second seul nous intéresse, puisque alors que Nauroy, toujours sûr de tout, le prétendait mort « sans alliance », il devait devenir le gendre de M. Ancelle.

Après avoir fait ses études au collège Bourbon (l'actuel Condorcet), Ferdinand Oreille s'engagea, le 24 novembre 1840, au 9e hussards. Il y prépara Saint-Cyr, où il entra le 16 novembre 1842, en sortit en 1844 et fut affecté comme sous-lieutenant à l'infanterie de marine. A peine arrivé au corps, il trouva un permutant et passa avec son grade au 13e chasseurs à cheval. Lieutenant, puis capitaine, il entra en 1856 aux lanciers de la Garde, avec lesquels il fit en 1859 la campagne d'Italie.

En 1864, il fut admis par un conseil d'enquête, présidé par le général du Barail, à faire valoir ses droits à la retraite, et la prit à Neuilly, où il avait épousé, le 30 janvier 1860, Louise-Eugénie Ancelle, fille du maire de Neuilly. De ce mariage naquit au moins une fille.

Le capitaine Ferdinand Oreille mourut à Neuilly, 10, rue du Rouvray, son domicile, le 27 décembre 1876. Son beau-père, Narcisse Ancelle, ancien maire de Neuilly, et Jules Ancelle, avocat à la Cour de Paris, son beau-frère, demeurant alors 67, rue d'Amsterdam, furent, à l'état civil, les témoins de son acte de décès.

Ainsi donc, le conseil judiciaire et l'ami de Charles Baudelaire avait été, détail peu connu, le beau-père du fils du duc de Berry et de Virginie Oreille (morte en octobre 1875, rue Ferme-des-Mathurins, n° 8, l'actuelle rue du Havre), descendant direct du comte d'Artois.

On chercherait vainement une allusion à ce mariage dans les *Lettres* de Baudelaire. S'il charge son ami de présenter ses « respects », ses « compliments » ou ses « bons souvenirs » à Mme Ancelle, parfois même, simplement, de lui dire « bonjour », jamais il ne souffle mot de ses enfants. En plus, on ne possède aucune lettre de Baudelaire à Narcisse Ancelle écrite entre les années 1855 et 1864, c'est-à-dire à l'époque du mariage, ou dans les années qui le précédèrent ou le suivirent.

PIERRE DUFAY.

## *CHRONIQUE DE BELGIQUE*

Lucien Christophe: *Le pilier d'airain,* Renaissance du Livre. — Maurice des Ombiaux: *Au repos des artistes,* Les Editions de Belgique. — J.-M. Jadot: *Apéritifs,* L'Expansion Coloniale. — Pierre Maes: *Un ami de Stendhal: Victor Jacquemont,* Deselée De Brouwer.

M. Lucien Christophe est un poète belge encore jeune, qui avait donné de beaux espoirs, au lendemain de la paix de Versailles, avec un recueil qui s'intitulait *La rose à la lance nouée.* Après un long temps consacré au labeur de la prose, il réapparaît avec un volume de vers, le **Pilier d'airain,** sur l'esthétique duquel l'auteur a pris soin de nous éclairer lui-même au cours d'une invocation à sa Muse:

Muse à l'antique nom, porteuse de fruits d'or,
O ma plus vieille amie et la plus jeune encor,
Je sais que le propos par lequel je t'invoque
N'est pas conforme aux jeux où le temps se complaît.

Cette déclaration de principe n'a rien en soi qui nous fasse froncer le sourcil. Nous ne voyons pas, en effet, pourquoi un écrivain ne ferait pas des vers nouveaux sur des pensers antiques, ou inversement, ni même ne tramerait des images futuristes sur des mètres anciens. Nous n'avons aucun préjugé à priori contre les rythmes réguliers que les Parnassiens et les symbolistes n'ont sans doute pas épuisés, et nous admettons volontiers que la poésie puisse être encore, au siècle de Reverdy et de Breton, un discours intelligible et suivi. Toute la question est d'avoir quelque chose à dire : soit que ce quelque chose vaille par soi-même, possédant le suprême mérite, indépendant de la technique et même de l'art, de représenter une conception inédite et personnelle de l'univers, — soit même que, sans être aussi profondément original, le chant apporté par le poète nous fournisse à tout le moins des versions renouvelées de thèmes et de mouvements lyriques déjà existants, et qu'ainsi le coloris, le ton, le tour du style soient nettement personnels, et distinguent dès l'abord une œuvre nouvelle de l'amoncellement innombrable du « déjà lu » qui, hélas! nous précède et nous accable.

Or, force m'est bien de le déclarer avec franchise : les vers de M. Lucien Christophe peuvent être habiles, souvent

ciselés avec soin, et témoigner du goût et de la solide culture littéraire de leur auteur; parfois même, évoquant les héros morts, ils peuvent atteindre au pathétique; ils ne réunissent pourtant ni l'une ni l'autre des qualités que j'indiquais ci-dessus, qualités sans lesquelles il semble bien qu'une œuvre poétique, en 1934, est inutile. Ces stances, ces distiques, ne manquent assurément point de vers dorés. Qu'importe? C'est un *message* que notre palais fatigué réclame aujourd'hui du poète.

Lorsque M. Lucien Christophe, apostrophant d'idéales jouvencelles, s'écrie par exemple, au vocatif (tout son recueil, ou presque, est écrit au vocatif):

> Jeunes filles, fraîcheur au sein du monde en feu...

ou bien qu'il s'en prend à je ne sais trop quels déshérités baudelairiens:

> Grand bannis de l'amour et de la vérité
> Roulés de bouche en bouche, hélas! et d'ombre en ombre,

nous sommes en droit de lui faire remarquer, encore que le dernier vers soit beau, — que des alexandrins de ce type, on en a fait un moment en série, comme des Ford, et que le métal dont il se sert a été battu par deux générations d'ouvriers.

Mais lorsque, dans son *Epithalame,* il décrit deux jolies mirettes en ces termes :

> Beaux yeux où les troupeaux de nos désirs vont boire,

on est bien obligé de préciser le grief, et de renvoyer M. Christophe aux *Fleurs du Mal :*

> Quand vers toi mes désirs partent en caravane,
> Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis.

Tout de même que, lorsqu'on découvre, toujours dans le même chapitre, cette invocation à des fantômes glorieux et géminés:

> Couples divins, debout comme les Pyramides,
> Piliers du ciel, salut, grandes cariatides,

on est fâché de devoir rappeler au poète la pièce liminaire

d'une œuvre qui s'intitule, précisément, les *Cariatides*, et que signa jadis un jeune homme de dix-huit ans qui avait bien de la virtuosité, et qui s'appelait Théodore de Banville...

Ce ne seraient que broutilles, et nous les passerions volontiers à M. Lucien Christophe, s'il y avait, dans son volume, des idées nettes, des aperçus ingénieux. Hélas! je n'y ai guère trouvé de morceau qui fût réductible à une proposition, si élémentaire fût-elle...

A moins qu'on ne prenne comme telle les quatrains où M. Lucien Christophe, ancien combattant, se plaint de ce que l'ingratitude a payé les héros:

> Le peuple lâche et vil qui chantait nos exploits,
> A l'arrêt de ses dieux perdant toute décence (!),
> Sur l'ordre de ses chefs a banni de leurs droits
> Ceux qu'hier il lassait de sa reconnaissance !

Il suffit. Nous ne rendrons pas à M. Lucien Christophe le mauvais service de le citer sans mesure....

Et ceci nous amène à de bien amères réflexions. Le lyrisme traditionnel, il faut en convenir, ne donne plus guère que du ressassé, de l'éculé, un verbiage où les métonymies prévues s'entassent sur des synecdoques de confection, toute la ferblanterie du Parnasse, tout le faux mystère du symbolisme. Quant à la nouvelle poésie, la poésie en liberté, la pure, elle a beau nous offrir çà et là des éclairs (un récent poème du jeune Vandercammen, dans *Le Rouge et le Noir* du 19 septembre en contient, cette fois encore, d'authentiques), elle n'en est pas moins un rebutant chaos, une éjaculation démente que rien ne contrôle, et à qui manque encore cet élément de réflexion et cette expérience des effets sans quoi il n'est point d'art. Si bien que Phébus, lui aussi, est à la baisse, et la crise règne aux flancs du Pinde...

Maurice des Ombiaux, le délicat auteur du *Joyau de la Mitre* et des *Contes d'Entre Sambre et Meuse*, a publié depuis quelques années une série de romans régionaux, comme le *Coq d'Aousse* et *Jo Yé, Bec-de-Lièvre*, qui ne sont pas indignes de ses œuvres de jadis, vieilles de plus de trente ans déjà, et qui lui firent une réputation en France et en Belgique. Il s'est plu cette fois à faire revivre, sous le prétexte d'une intrigue aimable et ténue, l'atmosphère d'un joyeux

bouchon, fréquenté par de francs rapins et des gens d'écritoire, dans le joli décor mosan, aux temps où les autos ne vrombissaient pas encore en cette noble vallée. Comme les « rapins » et les « littérateurs » que Maurice des Ombiaux a évoqués s'appellent Félicien Rops, Théo Hannon, Baron, Boulanger, Charlet et nombre d'autres qui se taillèrent leur part de gloire dans la Belgique et l'Europe d'avant guerre, ce charmant petit livre, **Au repos des artistes,** hésite entre le roman, l'autobiographie et la chronique; mais cette indécision quant au genre ne l'empêche pas d'être écrit avec une simplicité gracieuse et dorée qui fait l'attrait du maître conteur wallon.

Conteur, M. J.-M. Jadot l'est aussi, et régionaliste; mais son régionalisme est exotique, et cet ancien Africain ne quitte guère le Congo qu'il connaît, le nègre dont il a potassé les mœurs et pénétré la psychologie à la fois subtile et enfantine, le colonial dont il sait les cafards et démonte les coups de bambou. On sait que l'influence persistante des sorciers est un des gros problèmes de l'éthique africaine. M. J.-M. Jadot a étudié ce problème et lui a consacré plusieurs nouvelles, dans ses volumes antérieurs, et notamment dans le recueil intitulé *Sous les Manguiers en fleurs.* Il reprend ce thème dans un récit de son nouveau livre, *La Peur,* un des meilleurs d'**Apéritifs.** On lira encore la fantaisie aussi fine que profonde qui a nom *En marge de Quinte Curce,* et les souvenirs qui terminent cet excellent volume : *Feuilles de route et d'audience,* réunies au cours de vingt ans de magistrature sous l'Equateur.

Voici maintenant M. Pierre Maes, un érudit qui se consacre à ce genre biographique si en vogue, ici comme en France, et dont nous avons eu maintes fois l'occasion de parler. Il a ressuscité pas à pas, avec beaucoup d'exactitude, la physionomie d'**Un Ami de Stendhal** et de Mérimée : Victor Jacquemont de Moreau, qui fréquenta les salons de la Restauration, se consacra aux sciences naturelles, et s'en fut aux Indes accomplir, pour le compte du « Jardin du Roi », une mission de prospection botanique et minéralogique dont il ne devait pas revenir vivant : ses cendres reposent aujourd'hui sous un escalier des galeries de zoologie, au *Jardin des Plantes.* Très

fouillé et fourmillant de curieux détails sur la société et les idées des milieux intellectuels sous l'Empire et le début du romantisme, passionnant même lorsqu'il nous conduit dans l'Hindoustan encore mal connu et nous introduit chez les derniers radjahs indépendants, le solide ouvrage de M. Pierre Maes souffre malheureusement d'une série de taches stylistiques qui le déparent et qu'on ne peut que déplorer.

Comment M. Pierre Maes ose-t-il écrire :

« Eventuellement, si le Museum le *jugerait* utile, son *voyageur* (*sic!*) s'offrait de revenir en Europe par terre » (p. 312). — Et ailleurs (p. 419) : « James Prinsef, le directeur de la Monnaie, *s'accapare de lui* et n'a de cesse de le présenter lui-même » ?

— Ce sont là des horreurs, et nous souhaitons à M. Pierre Maes l'ami épouilleur que Boileau voulait auprès de tout écrivain: M. Fortunat Strowski, qui a préfacé ce volume, l'aurait-il lu hâtivement?

ED. EWBANK.

## *LETTRES RUSSES*

Volotskoï: *Khronika roda Dostoïévskago* (« La chronique de la famille de Dostoïevsky »). Moscou, 1933. — Modeste Hofmann et André Pierre: *La vie de Tolstoï*, N. R. F., Paris, 1934. — Mémento.

On sait généralement que Dostoïevsky souffrait d'attaques épileptiques. Mais ce qu'on sait bien moins, c'est que le cas de l'illustre écrivain n'était pas unique dans sa nombreuse famille. L'ouvrage de M. Volotskoï qui a paru dernièrement à Moscou, **Khronika roda Dostoïévskago,** sous forme de chronique de cette famille qui remonte jusqu'au XVIe siècle, nous trace un tableau extrêmement complet et tout à fait saisissant de l'état psycho-pathologique qui fut celui des membres défunts de cette famille et qui se reflète dans le caractère de ceux d'entre eux qui sont aujourd'hui vivants : le petit-fils de l'auteur des *Frères Karamasof*, André Dostoïevsky, né en 1908, et son petit-neveu et ses petites-nièces, enfants d'un des fils de sa sœur Véra Mikhaïlovna, qui fut mariée à un certain M. Ivanof. C'est justement parmi les descendants de cette sœur de Dostoïevsky qu'on trouve, dans la seconde génération, le plus grand nombre d'anormaux, atteints soit d'hystérie très caractérisée ou d'aboulie, soit de la manie de

la persécution ou psychosténie, etc. Cependant, n'oublions pas que les enfants de Dostoïevsky furent aussi des malades. Sa fille Lioubov (qu'on appelait à la maison Lily) qui souffrit toute sa vie de fortes migraines, que les médecins attribuaient au fait que sa nuque et son cou étaient atteints d'arthritisme, mourut en Suisse, en 1926, à l'âge de 59 ans, d'anémie pernicieuse. Son fils aîné, Fedor, quoique de corpulence robuste, avait des crises d'hystérie nerveuse qui se traduisaient tantôt par des enflures sur les bras, tantôt par la perte momentanée de la vue (d'une demi-heure à une heure). Enfin le second fils de Dostoïevsky, André, mourut à l'âge de trois ans d'une attaque caractérisée d'épilepsie. Et que dire du père et du grand-père de Dostoïevsky, si ce n'est que ce furent des épileptoïdes, c'est-à-dire des anormaux qui, par certains côtés de leur caractère et par certaines de leurs actions, se rapprochent des épileptiques tout en n'étant nullement assujettis à des attaques.

Les enfants de Dostoïevsky lui vinrent de sa seconde femme. La première, une certaine Mlle Konstant, qu'il avait épousée en 1857 après la mort de son premier mari Isaïef, mourut à son tour en 1864.

C'était, nous dit N. N. Fokht, une personne d'aspect maladif et aux nerfs passablement détraqués.

La seconde femme de Dostoïevsky, née Snitkina, lui succéda en 1867.

Dans une lettre à Mme Sousslova, datée du 23 avril 1867, Dostoïevsky raconte dans quelles circonstances il fit la connaissance de sa future épouse et de quelle manière il lui demanda sa main :

Je me suis marié au mois de février de cette année, écrit Dostoïevsky. D'après mon contrat avec l'éditeur Stélovsky, je devais lui remettre le 1er novembre de l'année dernière le manuscrit de mon roman, qui ne devait pas être inférieur à dix feuillets imprimés en caractères courants. Autrement, je devais lui payer un fort dédit... On était déjà au 4 octobre et je n'avais pas encore commencé d'écrire. Milioukof me conseilla de prendre un sténographe pour lui dicter, ce qui pouvait hâter la chose considérablement. Olkhine, le professeur de sténographie, m'envoya sa

meilleure élève, avec laquelle je m'entendis. Je commençai à lui dicter le 4 octobre. Ma sténographe, Anne Grigorievna Snitkina, était une jeune et assez avenante demoiselle de vingt ans, d'une excellente famille, ayant brillamment achevé ses études secondaires, d'un caractère très doux et clair. Le travail se fit dans de bonnes conditions. Le 28 octobre, le roman *Le Joueur* (qui est maintenant imprimé) fut achevé en vingt-quatre jours. A la fin de notre travail, je remarquai que ma sténographe m'aimait sincèrement, quoique ne me le disant jamais, et, à moi-même, elle me plaisait toujours davantage. Vu que, depuis la mort de mon frère, la vie m'était devenue triste et fatigante à vivre, je lui proposai de devenir ma femme. Elle y consentit et nous voilà fiancés. La différence d'âge est énorme (20 et 44), mais je me persuade toujours davantage qu'elle sera heureuse. Elle a un cœur et elle sait aimer.

D'après les témoignages de tous les amis et familiers de Dostoïevsky, cette union fut heureuse, car l'écrivain y trouva non seulement une épouse aimante, mais encore une excellente maîtresse de maison et une compagne qui savait honorer et apprécier, d'une façon particulièrement intelligente, son immense talent. Et si Dostoïevsky, malgré sa méconnaissance complète de la valeur de l'argent et ses goûts dépensiers, parvint à payer plus de 25.000 roubles de dettes, c'est uniquement grâce à l'esprit d'ordre et à l'énergie de sa femme, qui avait su s'arranger avec les créanciers de son mari et le soutenir dans les moments difficiles.

Il est vrai que, dès le premier jour de son mariage, Dostoïevsky avait remis tous ses droits de chef de famille dans les mains de sa femme, se réservant uniquement la liberté de rechercher et d'acheter chez les brocanteurs et les antiquaires des vieilleries et particulièrement de la porcelaine ancienne. Dans cette abdication, Volotskoï voit une forme atténuée de masochisme, qu'il propose de ranger dans une catégorie spéciale, « la douceur sensuelle ».

Tu es ma maîtresse et ma dominatrice, écrit Dostoïevsky à sa femme... Tu es ma souveraine et je suis heureux de t'obéir... Je te vois bien souvent en songe, ma Donna, et j'en suis bien content... Je remarque, mon ange, que je ne puis plus supporter, comme auparavant, d'être séparé de vous. Tu peux profiter de ce fait et m'enchaîner bien plus que jadis. Eh bien, fais-le, Anka (diminutif

d'Anna), plus je serai ton esclave, plus cela me fera plaisir. *Je ne demande pas mieux* (1).

Mais un être aussi complexe, aussi bipolaire que fut Dostoïevsky, n'était pas seulement un doux, un docile, un masochiste et un sadique (tout au moins dans ses œuvres, et on sait que Tourguénief l'a dénommé : « Le marquis de Sade russe »); c'était encore un emporté, un autoritaire. « Il est rare, disait Tolstoï, que les martyrs et les souffre-douleurs ne soient pas des despotes et des oppresseurs ».

Tolstoï parlait en connaissance de cause. Mais Dostoïevsky, contrairement à Tolstoï, ne montra jamais envers les siens de l'emportement ou le désir d'être leur bourreau. Aussi, son ménage ne fut pas cet enfer que fut la vie familiale de Tolstoï et que MM. Modeste Hofmann et André Pierre nous content une fois de plus dans leur volume: **La vie de Tolstoï.**

Le drame intime de Tolstoï, qui se joua en lui toute sa vie, consista dans la lutte qu'il mena avec ses penchants naturels et ses inclinations ataviques. S'étant persuadé de bonne heure que ces penchants et ces inclinations venaient du diable, c'est-à-dire que c'étaient là des choses mauvaises, répréhensibles et qui ne pouvaient que ternir le cœur, l'esprit et l'âme, il se prit à les épier, à les poursuivre et les combattre avec une grande clairvoyance et une âpreté encore plus grande. Mais, pour son propre malheur et le malheur des siens, sa nature première fut plus forte que toutes ses tentatives à la modifier, à lui résister ou à l'endiguer. Ainsi, sensuel au plus haut degré, joueur et amateur de bonne chère, il voulait extirper de son être ces inclinations qu'il estimait mauvaises. Mais sa volonté était trop faible pour pouvoir les déraciner. Tout au plus arrivait-il à avoir des remords et à se flageller mentalement après chaque chute, ou ce qu'il considérait comme tel, et à se dire qu'il ne recommencerait jamais plus. Cependant, il récidivait, et son « moi » riait de toutes les règles de vie qu'il se donnait et de tous les impératifs catégoriques qu'il se fabriquait à tout propos. Car cet abstinent par persuasion et ce réformateur moral continua jusqu'à un âge avancé à fréquenter la couche de sa femme,

(1) En français dans le texte.

qu'il mit enceinte treize fois, et cet égalitaire et grand ami des humbles se comporta toujours comme un vrai aristocrate, orgueilleux même de son refus de vivre la vie de son milieu et despotique dans la diffusion de ses idées.

En somme, on peut dire que Tolstoï fut cruellement puni par la nature pour avoir essayé de la violenter en son être au nom de quelques idées abstraites, tirées pour la plupart d'un fond livresque. Et elle se vengea en recouvrant d'un voile d'oubli toute sa doctrine religieuse, politique et sociale, qui, du reste, n'avait rien d'original. Car que sont devenus en Europe et même en Russie les foyers tolstoïens? Ils se sont disséminés aujourd'hui plus encore qu'ils ne l'étaient hier. Quelques esprits essayent d'appliquer les idées de Tolstoï dans des sortes de phalanstères. On tâche de les propager par écrit, mais leur succès est nul et ne touche pas les masses, qui sont attirées par les jouissances matérielles de la vie. Ainsi, Tolstoï put mourir devant le monde entier, rassemblé à son chevet, mais il avait parfaitement raison de penser qu'il mourait en solitaire.

MÉMENTO. — On annonce en U.R.S.S. la parution prochaine du premier des trois volumes d'un nouveau grand Dictionnaire de la langue russe qui, dit-on, est rendu nécessaire par les énormes transformations de la langue russe depuis la guerre. Cependant, le vieux et célèbre Dictionnaire de Dahl, en quatre volumes, devra rester, croyons-nous, à la base de toute étude approfondie du russe, car le nouveau Dictionnaire n'apportera certainement, en fait de nouveauté, que des termes, locutions diverses et abréviations, qui encombrent plutôt qu'ils n'enrichissent le parler des Russes de nos jours.

La place me manque pour parler comme il conviendrait de l'ouvrage de M. K. Klèmen, *Liétopis jizny i tvortchéstva Tourguénéva* (Chronique de la vie et de l'œuvre de Tourguénief), qui vient de paraître dans les éditions « Académia », 1934, et que tous les tourguénévistes devraient lire. Je tiens du moins à le signaler dès maintenant.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

S. Erckner: *L'Allemagne, champ de manœuvre;* E. S. I., 24, rue Racine. — Baron Beyens: *Quatre ans à Rome*, 1921-1926; Plon. — Joseph Santo: *Le Tocsin sur la Cité;* l'Auteur, 131, rue de Vaugirard. — Pierre Daye: *Léopold II*, A. Fayard; *La Jeunesse et l'Avènement de Léopold III*, B. Grasset. — Mémento .

Le livre de S. Erckner sur **l'Allemagne, champ de manœuvre,** vise, d'après les professeurs P. Langevin, L. Lévy-Bruhl et M. Prenant, qui en ont écrit la préface, à prouver que « sous sa forme fasciste, plus que jamais, le capitalisme, c'est la guerre ». Le livre vaut mieux que ce cliché absurde. L'auteur, ancien officier de l'Etat-major allemand, est un esprit judicieux et un homme de bonne foi qui, en s'appuyant sur une riche documentation, montre que le fascisme hitlérien, c'est l'intensification de la préparation à la guerre.

Le stratège moderne, dit-il, doit être un organisateur de grand style... L'organisation est précisément un instrument dans le maniement duquel les militaristes allemands excellent... D'après Banse, l'art de la guerre doit devenir la science suprême qui rassemble et ordonne l'ensemble des connaissances d'où elle pourra tirer des conclusions générales et déduire des lois... La militarisation doit embrasser absolument tout... Le moment du déclanchement de la guerre n'est plus seulement prévu, mais déjà rationnellement choisi... Tout comme l'armée et sa direction (l'Etat-major), la *direction politique* ne pense, ni ne fait autre chose que préparer la guerre, travailler pour elle et faire naître une idéologie guerrière... Un plan et des perspectives ne suffisent pas, il est également nécessaire qu'existe la volonté de s'emparer du Pouvoir, la volonté de se servir de ses forces et de passer à l'action... Le point de départ concret de cette nouvelle stratégie est l'idée de revanche... Dans son livre, Hitler déclare que le Parti national-socialiste « est assuré presque mathématiquement de remporter la victoire... que l'Allemagne doit de même gagner nécessairement la place qui lui revient sur cette terre, à condition qu'elle soit conduite et organisée sur des bases correspondantes... qu'elle doit un jour devenir la maîtresse du monde »... Après sa montée au Pouvoir, Hitler annonça une série de plans échelonnés sur des périodes allant de 1 an à 20.000 et quelques années... Le plan X dont Hitler s'occupe fébrilement est celui de la préparation systématique de la guerre... A la Constitution du temps de paix fut substituée une Constitution adaptée aux circonstances de guerre... Trois lois surtout eurent une influence essentielle: celle de la mise au pas (*Gleichschaltung,* militarisation générale, annexion du pouvoir total et de l'appareil de l'Etat par le Parti nazi), celle concernant les gouvernements des différents « pays » du Reich, celle enfin visant la restauration de la corporation des fonctionnaires de l'Etat (destruction complète de tout corps élu; les stages et les renvois de fonctionnaires sont du ressort du président du

Conseil provincial en collaboration avec le secrétaire du district du Parti nazi)... Dès le temps de paix, tout est prévu en vue de la guerre de façon à ce que son déclanchement ne nécessite aucune modification... La dictature a eu comme résultat automatique de renforcer la puissance militaire de l'Allemagne; l'Etat militaire, l'Etat des despotes militaristes, a pris la forme d'un Etat policier centralisé au maximum.

Le schéma de l'organisation de l'appareil agraire du Parti nazi correspond très exactement au plan de l'ancien Etat-major; les Führer des organisations agraires sont des « personnalités » énergiques, c'est-à-dire des officiers ou bien des junkers, et en fait la différence n'est pas très grande... Les organisations ouvrières de classe furent remplacées par une organisation unique, le « Front du travail »... Il compte un total de 30 millions d'hommes environ, tous enregistrés, contrôlés et militarisés suivant un plan unitaire; aux anciennes unions syndicales, on substitua des groupes d'usine nationaux, dans lesquels sont représentés les ouvriers, les employés et les patrons...

La Reichswehr constitue un brillant instrument parfaitement équipé, mais elle doit être soutenue par des réserves pour que l'Allemagne soit en état de mener une guerre... Toutes les organisations, depuis les sections d'assaut jusqu'aux associations de chanteurs ont été « mises au pas », c'est-à-dire constituent aujourd'hui autant d'organisations paramilitaires ou susceptibles de le devenir...

L'effort de Hitler a visé aussi « à fournir au peuple une conscience de soldat politique, c'est-à-dire avant tout une volonté belliqueuse et une instruction militaire »; le sport est devenu « militaire », la caserne « l'école supérieure de la nation »; les jeunes gens ont dû prendre tous l'uniforme, les étudiants sont préparés à être « de futurs cadets »; dans l'enseignement, la boxe prime la science, une « troisième armée » est constituée avec le « front du travail »; même les heures de liberté sont placées sous le contrôle de l'Etat qui organise des soirées dites d'abord « Après le travail » et qui par la suite prirent le nom de « Force par la joie », la femme est réduite le plus possible au rôle de servante et de machine à faire des enfants. Un des résultats, c'est que « le mécontentement des masses ne cesse de s'accroître: pour l'étouffer, la dictature doit prendre un caractère de plus en plus terroriste! Les dirigeants hitlériens voudraient, à

l'aide de cette terreur, lancer le peuple dans une nouvelle boucherie ». L'opposition communiste de son côté préconise une « seconde révolution ». Ces menaces, conclut M. Erckner, « ne pourront disparaître que le jour où apparaîtra une société se basant sur le principe international de la paix, celui qui est reconnu par tous les peuples ».

Le 31 juillet 1921, le baron Beyens fut nommé ambassadeur de Belgique auprès du Saint-Père. Il se hâta de s'y rendre et le 3 septembre fut reçu par le Souverain pontife en audience solennelle. Il en profita pour lui parler du rattachement d'Eupen-Malmédy à l'évêché de Liége afin de soustraire les habitants de ces cantons à la juridiction de l'archevêque de Cologne, qui n'y nommait que des prêtres allemands. « Mais je croyais la question réglée », répondit le Pape. Il donna un nouvel ordre et cette fois il aboutit à la publication de la bulle.

C'étaient alors les derniers temps du régime libéral et de ses luttes; le 5 septembre, le baron Beyens vit se heurter catholiques et libéraux, ces derniers criant : *Viva Giordano Bruno*. Ces chocs alternaient avec ceux de fascistes et de socialistes. La mort de Benoît XV, le 22 janvier 1922, vint procurer à M. Beyens d'assister aux funérailles d'un pape, à un conclave et à un couronnement. Le cardinal Ratti, archevêque de Milan, avait été élu. Il était connu pour ses sentiments patriotiques italiens; pendant la guerre, il avait dit à un prélat belge: « Si les Allemands entrent à Milan, je crois que j'en mourrai. » En mars suivant, le roi et la reine des Belges firent visite successivement au pape et au roi d'Italie; le Saint-Siège avait imposé cette condition: priorité de la réception au Vatican. Le 30 octobre, les bandes fascistes occupèrent Rome et un nouveau régime commença. M. Beyens put voir comment, après avoir encouragé Poincaré à occuper la Ruhr, Mussolini condamna nos prises de gage et excita des manifestations antifrançaises. M. Beyens n'a évidemment pas de grandes sympathies pour le Duce, mais il est d'avis que « l'Italie a pris le pli fasciste et le conservera vraisemblablement sous les générations et les gouvernements futurs ». Le livre du baron Beyens est d'une lecture fort agréable et

aide à connaître deux des principaux facteurs du drame européen: l'Italie et le Saint-Siège.

M. Joseph Santo, vieil Alsacien, avait déjà attaqué dans de nombreuses publications les Juifs et les francs-maçons. Dans un nouveau livre: **Le Tocsin sur la Cité,** tout en pourfendant une fois de plus ces vieux ennemis, il traite comme il convient les catholiques qui ne pensent pas comme lui: « les complices de l'ennemi ». C'est une belle compagnie : le Sillon du fourbe Sangnier, le « sinistre Francis Geay », feu l'abbé Lemire, « démagogue incorrigible », l'abbé Bremond, auteur « d'un petit livre assez scandaleux sur saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal », etc. Le pape Pie XI en est: il a fait de la bénédiction papale « une prime offerte par les agences de voyage: on aura tout vu ». M. Santo raconte bien des choses curieuses.

La vie de **Léopold II** par Pierre Daye est un excellent et minutieux travail d'érudition. L'auteur a utilisé un nombre considérable d'imprimés et les documents de plusieurs dépôts d'archives; il a même pris soin d'interroger plusieurs des collaborateurs encore vivants de ce prince et a obtenu la permission de consulter les pièces conservées chez les héritiers de plusieurs de ceux qui sont morts. Il a été ainsi à même de tracer un tableau exact et précis de l'activité de Léopold II comme prince royal, roi constitutionnel, fondateur de l'Etat du Congo, animateur en Chine de la Compagnie internationale d'Orient, amant de Cléo de Mérode et mari de la baronne de Vaughan. C'était le roi homme d'affaires, personnage souvent bienfaisant tandis que le roi conquérant est presque toujours le fléau des peuples. M. Daye ne perd pas son temps à faire des phrases sur Léopold II, il le peint par le récit de ses actes et a ainsi fourni une contribution intéressante et précieuse à l'histoire de la Belgique et du Congo.

Une très intéressante brochure de M. Pierre Daye raconte **La Jeunesse et l'avènement de Léopold III;** elle satisfera la curiosité de tous ceux qui s'intéressent au noble souverain qui doit préserver la Belgique du pillage par les socialistes ou de la tyrannie des fascistes.

MÉMENTO. — Périodiques : *Affaires étrangères*, 22, rue Soufflot,

10 mai 1934 (M. Beck a marqué que son pays n'avait jamais songé à payer les concessions allemandes d'une promesse de désintéressement ou de passivité dans la question de l'Anschluss). — *Völkerbund und Völkerrecht, im Auftrage der deutschen Gesellschaft für Völkerbundfragen herausgegeben von Freytagh-Loringhoven*, Berlin, Carl Heymann, mai 1934 (La Société des Nations n'a pu accomplir ses obligations au sujet de la protection des minorités; toute mesure pour améliorer sa procédure à ce sujet s'est heurtée de la part des Etats qui avaient pris des engagements, à cette objection : généraliser avant de réformer.)

EMILE LALOY.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie, Voyages

Roger Parry : *Tahiti*. Album de 106 planches photographiques, tirées en héliogravure et présentées par l'auteur; Nouv. Revue franç. 35 »

### Histoire

Pierre Dominique : *Marianne et les Prétendants;* Grasset. 15 »

Pons de l'Hérault : *Napoléon souverain de l'Ile d'Elbe*, souvenirs. Nouv. Edit. Avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

### Littérature

Aniante : *Gabriel d'Annunzio, Saint Jean du Fascisme ;* Mercure de France. 12 »

*Annuaire du Collège Bardique des Gaules*. 1re année : *1933-1934 ;* Heugel, 36, rue du Bac, Paris. 4 »

Maurice Barrès: *Mes Cahiers*. Tome VIII : *1909-1911;* Plon. 15 »

Bolivar : *Choix de lettres, discours et proclamations*. Préfaces de L. Vallenillo Lanz et C. Parra Perez. Traduction de Charles-V. Aubrun; Institut International de Coopération intellectuelle. Stock. 15 »

Bossuet : *Folie du monde et sagesse de Dieu*. Avec 8 illust. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.95

Armand Got : *Visages de la Gironde*, livre de lectures du Pays Girondin. Préface de M. Anatole de Monzie. Introduction de M. O. Auriac. Avant-propos de M. S. Jolly. Avec de nombr. illustrations; Edit. Delmas, Bordeaux. 12 »

Maurice Guierre : *La femme et le marin;* le Masque, 23, rue Marbeuf, Paris. 6 »

G. Lenôtre : *Rois sans royaume*. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Alphonse Métérié : *Petit Maroc 2;* Edit. Inter-Presse, Casablanca. 35 »

Axel Munthe : *Le livre de San Michele*, traduit par Paul Rodocanachi, présenté par Pierre Benoit; Albin Michel. 20 »

Paul Reboux : *Une rude gaillarde : la Princesse Palatine;* Flammarion. 12 »

Domingo F. Sarmiento : *Facundo*. Traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon. Préface d'Anibal Ponce; Institut International de Coopération intellectuelle, Stock.

Nicolas Ségur : *Nouvelles amours de Tristan et Iseult tirées des anciens romans;* Albin Michel. 15 »

Soumyendranath Tagore : *Ghandi*, traduit de l'anglais par Andhrée Vaillant; Nouv. Revue franç. 15 »

## Poésie

Edgar Droyerre : *Vers pour Maud;* Romo, Amiens. » »

Albert Flory : *Le livre de la mort;* Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais; Paris, Maison du Livre. » »

Lucie Guigo-Coulmassis : *Mirages;* Revue des Poètes, Perrin. 12 »

Marcel Millet : *Ce grand voilier...;* Imp. Guiglion, Cannes. » »

## Politique

Jacques Heugel : *Aspects du problème contemporain.* I : *Rome ou Moscou, formule peut-être insuffisante.* II : *Réflexions sur le dilemme France-Allemagne.* Heugel, 36, rue du Bac, Paris. 3 »

## Questions coloniales

Henry Bordeaux : *Le miracle du Maroc. La terre africaine;* Plon. 13.50

Georges Louis : *Un tour d'horizon au Maroc;* Edit. du Moghreb, Casablanca. » »

Léandre Vaillat : *Le périple marocain;* Flammarion. 8 »

## Questions militaires et maritimes

Claude Farrère : *Histoire de la Marine française.* Fascicule XII : *Aujourd'hui et demain.* Avec de nombr. illust. en héliogravure; Flammarion. 8 »

## Questions religieuses

René Schwob : *Capitale de la prière;* Desclée De Brouwer 15 »

Paul Hauchecorne : *Les apparitions de la rue du Bac;* Figuière. 6 »

## Roman

Marc Besnard : *Anny;* Nouv. Revue franç. 15 »

Pierre Chaine et Noré Brunel : *Le bal tragique*, roman policier ; Edit. de France. 6 »

Roger Denux : *Le magister;* La Fenêtre ouverte. 12 »

Roland Dorgelès : *Si c'était vrai?* Albin Michel. 15 »

Paul d'Estournelles : *Nienta;* Nouv. Revue franç. 12 »

Yves Florenne : *Le Hameau de la Solitude;* Mercure de France. 15 »

André Foucault : *La marquise;* Edit. Montaigne. 12 »

Michel Georges-Michel : *Cœur chaud ou le chercheur d'amour;* Baudinière. » »

Bernard Halda : *Les Manzière;* Cahiers de la Quinzaine, 3ᵉ cahier de la 24ᵉ série, 30, rue Monsieur-le-Prince.

Irène Jeanne : *Impatience;* Stock. 12 »

Robert de La Villehervé : *Œuvres.* X : *Romans.* I : *Les folies de Cardillac;* Ollendorff. 35 »

Jeanne Luz : *La cité des mères;* Nouv. Editions latines. 10 »

Victor Margueritte : *Babel;* Flammarion. 12 »

Georges Pillement : *La vraie Georgina et l'autre;* Grasset. » »

Luc Valti : *Satan sous la bure;* Baudinière. » »

## Sociologie

Léon Baratz : *Réalités et rêveries de Ghetto. Souvenirs sur Herzl et le 3ᵉ Congrès Sioniste;* Revue Juive de Genève, Genève. » »

Antonio Coen et Michel Dumesnil de Gramont : *La franc-maçonnerie écossaise;* Figuière. 3 »

Jean Lescure : *Le nouveau régime corporatif italien (loi du 5 février 1934). Cartels et Trusts ;* Edit. Domat-Montchrestien. 10 »

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Mort d'Edmond Barthélemy. — Les Amis de Théo Varlet. — Jules Barbey d'Aurevilly admiré par Georges Ohnet. — L'opérette, les musiciens et le Théâtre de la Gaîté. — A qui et combien Alexandre Dumas a-t-il vendu « La Dame aux Camélias »? — Le portrait de Baudelaire, par Deroy. — « Là-Bas » sera-t-il interdit en Angleterre? — A propos d'Emile Hennequin : Edgar Poe et Mallarmé. — Une autre lettre sur le drapeau en berne. — Comme le singe du fabuliste. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

**Mort d'Edmond Barthèlemy.** — C'était un des plus anciens collaborateurs du *Mercure* qu'Edmond Barthèlemy, qui vient de mourir le 30 septembre dernier. S'il ne faisait pas partie des onze fondateurs de la revue, il pouvait leur être assimilé, puisqu'il avait assisté aux réunions qui précédèrent cette fondation, et que plusieurs de ces onze étaient de ses amis.

Il fut bibliothécaire du château de Gouvieux appartenant à M. Henri de Rothschild, et sa première publication a été le *Catalogue* de cette bibliothèque qu'il avait dressé avec beaucoup de soin. C'était un bibliophile et un chercheur. Il apportait une note d'érudition dans le premier groupe du *Mercure*, composé surtout de littérateurs. Son nom apparaît pour la première fois dans le 32e n° de la revue, en août 1892, et depuis il y reparaît à de nombreuses reprises, pour de graves articles de fond; il y rédigeait d'ailleurs la Chronique d'*histoire* dont il s'est aquitté jusqu'à sa mort, puisque le n° qui paraissait le lendemain de son décès en contenait une où il parlait très pertinemment de l'*Impérialisme romain* de Carcopino et du *Charlemagne* de Kleinclausz.

Il aurait pu, lui aussi, donner des ouvrages de haut mérite, et il en a donné. Son livre : *Carlyle, essai biographique et critique*, est la meilleure étude que nous ayons sur le grand écrivain écossais, à qui il avait voué un véritable culte; c'est lui qui a traduit ses principaux ouvrages, *Olivier Cromwell, sa correspondance, ses discours*, ses *Essais choisis de critique et de morale*, les *Nouveaux essais*, son *Sartor resartus, vie et opinion de Herr Teufelsdroeckh*, ses *Pamphlets du dernier jour*. Son nom ainsi se trouve étroitement lié, pour nous Français, à celui de Carlyle, et tous ceux qui admirent le grand penseur d'Edimbourg seront reconnaissants à Edmond Barthèlemy de leur avoir permis de le si bien connaître.

Il a encore traduit en collaboration la *Tétralogie* de Wagner avec notes formant commentaire musical et qui sont, si je suis bien informé, de Mme Edmond Barthèlemy.

L'ensemble de ses critiques historiques forme, d'autre part, le répertoire le plus précieux de nos publications d'histoire pendant près d'un demi-siècle. La critique historique exige de grandes

qualités : compétence, conscience, indépendance; il les eut toutes. Jamais on ne le prit en défaut de connaissance ou de sagesse. Tout en étant d'une impartialité souveraine, il se montrait très attaché aux idées libérales et aux traditions nationales. Les meilleures de ses chroniques mériteraient d'être réunies en volumes; c'était autrefois la mode, et ce devrait l'être encore, de préférence à celle des vies romancées qui déshonorent la grave Clio.

Il ne dédaignait d'ailleurs pas le vrai roman, et même le roman historique, genre tout à fait digne d'estime, et dès sa jeunesse il avait commencé à en écrire un. Les premiers numéros du *Mercure de France*, dans une liste d'ouvrages en préparation, annonçaient de lui *L'An mille*, roman. Cette œuvre, longtemps laissée de côté, mais dont il parlait pourtant volontiers comme de celle où il aurait donné toute sa mesure, il l'avait enfin reprise, et la fatalité veut qu'il meure au moment où il était près de la terminer! Puissent ses amis en décider et effectuer la publication posthume!

Car il avait beaucoup d'amis, et tous affectueusement dévoués. Il était si droit dans ses idées, si sage dans ses jugements, si fidèle dans ses relations! Vers la fin de sa vie, au spectacle désillusionnant de nos démocraties actuelles, il inclinait un peu vers l'antidémocratie, mais c'était bien son droit!

Tous ceux qui l'ont connu garderont de lui le souvenir le plus ému. C'était une belle âme, à la fois chrétienne et stoïcienne, comme Carlyle son maître. C'est une communauté de pensée magnanime qui l'avait attiré vers l'auteur de *Heroes and hero-worship*, car comme lui il aimait l'héroïsme moral et le culte de cet héroïsme. Nous aurions besoin de beaucoup d'âmes vibrantes et ascendantes comme la sienne. — HENRI MAZEL.

§

**Les Amis de Théo Varlet.** — Le poète, romancier et essayiste Théo Varlet traversant, malade, des jours extrêmement difficiles, un groupe de ses amis a réuni un « Comité d'Honneur », qui ouvre en sa faveur une souscription et qui est composé de MM. Maurice Maeterlinck, Rosny aîné, Henri de Régnier, Paul Valéry, Pol Neveux, Gaston Rageot, Jean Vignaud, André Dumas, Robert Randau, Georges Duhamel, Jean Royère, V.-E. Michelet, Gustave Kahn, Philéas Lebesgue, E. Haraucourt, Claude Farrère, Fernand Mazade, Xavier de Magalon, A. Godoy, André Thérive, Albert Thibaudet, Maurice Beaubourg, etc.

M. Sirius Ravel, 1, avenue Colbert, à Toulon (Var) est le secrétaire et M. François Dellevaux, villa Baeta, Le Cannet (Alpes-Maritimes), le trésorier de ce groupement.

§

**Jules Barbey d'Aurevilly admiré par Georges Ohnet.** — A la suite de l'écho sur *Jules Lemaître et Georges Ohnet* paru dans le *Mercure de France* du 15 septembre, M. René Martineau a bien voulu communiquer à notre collaborateur, M. Auriant, cette très curieuse lettre inédite que Georges Ohnet adressa à Charles Buet qui venait de publier un volume intitulé *J. Barbey d'Aurevilly. — Impressions et souvenirs* (Paris, Savine, 1891).

Sans date.

Mon cher Confrère,

Votre livre est excellent et je vous suis très obligé de me l'avoir envoyé.

Je savais à quoi m'en tenir depuis longtemps sur ce que Barbey d'Aurevilly pensait de moi. Il m'estimait un peu plus qu'il ne le disait.

Nous avions pour ami commun le docteur Robin chez lequel nous dînions quelquefois ensemble. Et j'ai plus d'une fois discuté avec le vieux diable qui savait que j'avais un grand goût pour ce qu'il avait écrit et surtout pour le *Chevalier des Touches*.

Son dédain pour les hommes de théâtre contemporain n'était, j'en suis convaincu, qu'une attitude littéraire (1).

D'ailleurs, en cherchant bien, il ne serait pas difficile de se persuader qu'il n'eut jamais une estime complète que pour lui-même. Défauts, toquades et caprices à part, c'était un très haut hommes de lettres qui eut une grande dignité dans un temps où l'aplatissement est général et qui dans une carrière très longue ne se démentit pas une fois.

Je ne suis pas surpris, monsieur, que vous lui soyez resté dévoué, vous qu'il aimait, puisque moi qu'il a maltraité, j'ai toujours eu pour lui de la sympathie.

Recevez encore une fois mes remerciements, et croyez à mes sentiments très distingués.

GEORGES OHNET.

Georges Ohnet valait, décidément, beaucoup mieux que son œuvre romanesque.

Un autre romancier, carrément populaire celui-là, l'auteur de la *Porteuse de pain*, fut aussi un grand admirateur de l'auteur des *Diaboliques*.

§

**L'opérette, les musiciens et le Théâtre de la Gaîté.** — Nous avons reçu de M. Bravard, directeur du Théâtre lyrique de la Gaîté, la lettre suivante :

Paris, le 17 septembre 1934.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de mettre, à mon tour, le point final à ma conversation avec M. R. Dumesnil. Je suis heureux de me trouver d'ac-

(1) Georges Ohnet se trompe. Ce dédain de Barbey d'Aurevilly pour les hommes de théâtre de son temps était sincère et parfaitement justifié.

cord avec votre collaborateur... sur les principes, et désolé d'en tirer — par dure nécessité — des conclusions un peu différentes des siennes...

En remerciant mon éminent censeur de la courtoisie de sa critique, je veux croire que, lorsque paraîtront ces lignes, les représentations de *Coups de Roulis* auront prouvé à M. Dumesnil combien le Théâtre de la Gaîté-Lyrique est heureux de faire à la musique française la place d'honneur à laquelle elle a droit.

Espérons que mes efforts recevront la faveur du public... et l'approbation de la critique.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc...

G. BRAVARD.

§

**A qui et combien Alexandre Dumas a-t-il vendu « La Dame aux Camélias » ?** — Dans le *Mercure* du 1er septembre, notre ami P. Dufay cite une lettre d'Alexandre Dumas fils à Jules Claretie, dans laquelle on lit :

> ...la *Dame aux Camélias*, le roman dont j'ai vendu la toute propriété 400 francs à Michel Lévy, et le manuscrit de *la Dame aux Camélias*, la pièce que je devais vendre l'année suivante 500 francs à Giraud et Dagneaux...

D'autre part, dans une étude sur Marie Duplessis, par le Dr Cabanès (*Poitrinaires et grandes amoureuses. La vie et la légende de la Dame aux Camélias*, Paris, s. d. Edité par les laboratoires Cortial), on lit, en note, à la page 7 :

> Le livre fut écrit en trois semaines, sur le coin d'une table, à Saint-Germain-en-Laye, dans une chambre qu'Alexandre Dumas payait vingt sous par jour, à l'auberge du *Cheval blanc*, la seule qu'il avait trouvée ouverte, un soir qu'il avait manqué le dernier train pour Paris. Le beau temps l'y retint. Pour occuper ses loisirs, il lui vint à l'idée d'écrire l'histoire de celle qui lui rappelait tant de souvenirs, sur cette terrasse où il s'était souvent promené avec elle; et l'obsession devint bientôt si impérieuse qu'il acheta trois ou quatre cahiers de grand papier, des plumes, de l'encre, et, muni de ces indispensables outils de l'écrivain, composa le chef-d'œuvre qui devait l'immortaliser. Le roman terminé, il le portait à l'éditeur Cadot, qui consentit, après beaucoup de difficultés, à lui donner mille francs pour une première édition de son livre, en deux volumes in-8°, tirés à 1.200 exemplaires, et, un peu plus tard, pour une seconde édition in-12, deux cents francs à 1.500 exemplaires. Mais à la troisième, il envoya promener l'auteur, qui n'eut pas grand'peine, on le devine, à caser son ours.

La version donnée par Cabanès, qui ne cite pas ses sources, — est assez différente de celle d'Alexandre Dumas lui-même. Il est facile de vérifier d'ailleurs qui, de Cadot ou de Michel Lévy, a publié l'édition princeps de *la Dame*. Pour les droits d'auteur, c'est une autre question, plus difficile à résoudre. — J. G. P.

§

**Le portrait de Baudelaire par Deroy.** — Dans le *Figaro* du 15 septembre dernier, M. Arsène Alexandre signale avec raison *Baudelaire en péril.* Il s'agit du portrait du poète par Emile Deroy, et M. Alexandre conclut en demandant le transfert au Louvre de cette belle toile.

Il est incontestable qu'elle est digne de figurer dans notre premier musée national, mais si tous les portraits de cette curieuse galerie de Versailles, que j'ai déjà signalée à l'attention des visiteurs, n'ont pas la valeur de ce chef-d'œuvre, celui-ci n'est pas le seul digne d'être protégé et n'est pas le seul en péril.

Il y a aussi le *Berlioz* de Daumier, le *Stendhal* de Sodermark, le *Banville* de Dehodencq, et il y aura bientôt le *Huysmans* de Forain.

Il y a aussi un autre tableau de Deroy, le portrait du père de Banville, d'un petit intérêt historique, mais cependant signé Deroy. J'en passe et j'en oublie.

Alors, n'est-ce pas une bonne moitié de la galerie qu'il faudrait sauver et qu'on ne peut songer à transporter au Louvre?

Aux dangers de la détérioration des œuvres s'ajoutent les difficultés imposées au public pour visiter l'attique sud du musée de Versailles. Les salles ne sont ouvertes que deux fois par semaine et il faut, pour les atteindre, parcourir des kilomètres, monter, descendre, remonter; on arrive au bout, fourbu.

Il me semble nécessaire d'accorder à cette très importante collection un local plus abordable et moins dangereux.

Si l'on tient à la laisser à Versailles, pourquoi ne pas lui abandonner les salles les mieux éclairées du premier étage, — les salles d'Afrique et de Crimée par exemple, — occasion de se débarrasser d'imposantes croûtes? Et si la chose est jugée impossible, il faudrait fonder, à Paris ou ailleurs, un musée des *Lettres* dont la galerie en question serait l'origine et qui se développerait rapidement, étant donné le nombre des portraits disséminés dans les musées et chez les particuliers. — RENÉ MARTINEAU.

§

**« Là-Bas » sera-t-il interdit en Angleterre?** — Un membre de la Société J.-K. Huysmans résidant en Angleterre, M. Montagus Summers, nous signale qu'un éditeur de Londres ayant publié, sous le titre *Down There,* une traduction de *Là-Bas,* cette traduction a attiré l'attention de la police anglaise qui, arguant du

« caractère pornographique » que revêt, d'après elle, l'ouvrage de Huysmans, prétend en interdire la vente.

Les tribunaux seront appelés à se prononcer.

Nous publierons leur décision. — L. DX.

§

### A propos d'Emile Hennequin : Edgar Poe et Mallarmé.

Paris, 1er octobre 1934.

Cher Monsieur Vallette,

A propos d'Emile Hennequin, j'ai écrit dans le *Mercure* du 1er octobre (p. 186), d'après Octave Mirbeau, que je citais :

« Par l'expression du visage et par l'habitude du corps » Hennequin rappelait à Mallarmé Edgar Poe, « non point l'Edgar Poe tel que nous le restituent les gravures mensongères, mais tel qu'il l'avait connu : un homme d'une beauté étrange et d'une inflnie séduction ».

En corrigeant les épreuves de mise en pages de mes *notes et documents,* un doute m'est venu quant à la vraisemblance de cette assertion.

L'auteur des *Contes grotesques* est mort le 7 octobre 1849, celui de l'*Après-midi d'un Faune* est né en 1842. Comment Mallarmé, qui n'est jamais allé en Amérique, a-t-il pu connaître Poe, qui n'est jamais venu en France?

La morale de ceci est qu'il est imprudent de croire Mirbeau sur parole.

Veuillez agréer, etc. — AURIANT.

§

### Une autre lettre sur le drapeau en berne.

Cher Sottisier,

Je crois bien que, dans l'affaire du pavillon en berne, tout le monde a raison, même la maison bourgeoise. Un drapeau en berne est-il un drapeau « à mi-mât »? Oui, répond Larousse, mais pas les autres. Le vice-amiral Willaumez dit :

...Mettre un drapeau en berne, c'est plier toute sa gaine en petits plis, pour frapper la drisse et le hale-bas dessus. (Dict. de Marine 1825, p. 78.)

L'amiral Paris :

C'est hisser son pavillon national, en ne laissant que le bout de sa queue déferlé (Dict. de Marine, p. 100).

Les Anglais sont encore plus explicites ; voici les affirmations de Falconer dans son célèbre ouvrage de 1769 : « *Waft* : ... by hoisting the ensign, furled up together into a long roll » (En hissant le pavillon, *serré comme un long rouleau.*)

Si la maison bourgeoise abritait le capitaine Corcoran en retraite, le pavillon en berne eût flotté, lourdement... mais qu'est-ce que c'est, en fait, qu'un pavillon « qui flotte »? — LA VARENDE.

Comme suite aux explications de notre distingué correspondant, rappelons à nos lecteurs :

1° Que sa lettre complète celle d'un autre correspondant (parue dans notre numéro du 15 septembre), sur la façon de mettre en berne les pavillons de marine;

2° Que la phrase insérée à notre « Sottisier » du 15 juillet, et qui a inspiré cette correspondance, concernait, non un pavillon de marine avec mât, mais un modeste drapeau en berne *à la façade d'une maison bourgeoise.*

§

**Comme le singe du fabuliste.** — Plusieurs lecteurs nous ont avisé qu'ils ne trouvaient rien à reprendre à cette phrase, insérée à notre « sottisier » du 1er octobre :

Un sous-officier de la marine britannique, Eric William Brewer, a réussi pour la première fois la traversée à la nage des 5 milles qui séparent Gibraltar d'Algésiras.

Ces lecteurs ont raison, il n'y a pas d'erreur dans ces deux lignes; l'erreur est dans le titre de l'article dont elles faisaient partie. En omettant de reproduire ce titre, nous avons oublié d'éclairer notre lanterne. Le voici, avec sa disposition sur trois colonnes :

UN SOUS-OFFICIER ANGLAIS

TRAVERSE A LA NAGE

LE DÉTROIT DE GIBRALTAR

Algésiras, comme Gibraltar, étant sur la côte d'Espagne, il est clair que, pour aller d'une de ces villes à l'autre, on n'a pas à *traverser* le détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique.

§

## Le Sottisier universel.

BATAILLE DE SAINT-QUENTIN. — ...Philippe II mit à la tête de son armée le jeune duc de Savoie, Philibert-Emmanuel. Celui-ci surprit près de Saint-Quentin le connétable de Coligny, le vainquit et le fit prisonnier. — DÉSIRÉ BLANCHET, ancien professeur agrégé d'Histoire et de Géographie au lycée Charlemagne, au lycée Fénelon et à l'Association de la Sorbonne, *Histoire sommaire de la France* (Belin, p. 141).

Tout, au Mexique, est à la révolution nommément. L'histoire récente du noble pays des Incas a comporté des révolutions effectives, et non pas une seule. — *Revue des Deux Mondes,* « Circuit américain », 15 septembre.

Il y aura la paix, le bonheur, avant qu'on puisse cultiver librement l'arbre dont la feuille sert à la fabrication des pneus d'automobiles! — *Mercure de France,* 15 juillet, p. 355.

A-t-on oublié que depuis 1931 la Sûreté détenait le dossier complet établissant l'indignité de Stavisky et que ce dernier a été soigneusement enfermé pendant deux ans dans le bureau de M. Hennett, à l'abri de toute indiscrétion? — *Aux Ecoutes*, 18 août.

SIR THOMAS LIPTON. — ...L'ancien petit vendeur de journaux de Glasgow, qui était devenu à force de travail et d'ingéniosité le plus grand fabricant de thé du monde entier, n'avait qu'une seule passion dans la vie, la mer. — *Excelsior*, 12 septembre.

LE TUNNEL LE PLUS GRAND DU MONDE. — C'est maintenant celui des Apennins, entre Florence et Bologne. Cette nouvelle ligne raccourcit de 33 kilomètres le trajet entre les deux villages et vient d'être inaugurée. — *L'Œuvre*, 1er septembre.

C'est d'abord un rien, un bruit qui rase la terre, comme dirait Bossuet... — *L'Homme libre*, 3 octobre.

LES SPORTS. — ...Dans les dernières secondes, il dribblait farouchement, s'approchait des buts adverses, il restait cinq secondes à puer, il shootait sur la barre transversale des buts, coup de sifflet final. — *Paris-Midi*, 6 août.

Cette poignée de bouquins, puisée dans la « Congress Bibliothèque » de New-York, réunit neuf des plus petits volumes du monde. — *Le Journal* (légende d'une illustration), 13 septembre.

« Patience et longueur de temps arrivent à bout de tout », dit le proverbe. — *Paris-soir*, 17 septembre.

UN POLONAIS ASSOMME UN DE SES COMPATRIOTES. — Tandis que l'ambulance de la ville transportait à l'Hôtel-Dieu Casimir Fita, dont la blessure au côté droit de la tête était si grave qu'on voyait la trachée-artère, les agents du poste voisin recherchaient Boleslaw Tajckmann. — *Journal de Rouen*, 27 septembre.

§

## Publications du « Mercure de France ».

LE HAMEAU DE LA SOLITUDE, roman, par Yves Florenne. Volume in-16 double couronne, 15 francs. Il a été tiré : 11 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 11, à 80 fr.; 44 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 12 à 55, souscrits; 550 exemplaires sur alfa, numérotés de 56 à 605, à 25 francs.

GABRIEL D'ANNUNZIO, *Saint Jean du Fascisme*, par Aniante. Volume in-16 double couronne, 12 francs. Il a été tiré 11 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 11, à 40 francs.

*Le Gérant :* ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

# ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

## BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

***Collection sur beau papier** (0,20×0,13,5)*

**La lettre A signifie : Arches ; les lettres PF : pur fil.**

—

### ŒUVRES DE

#### LÉON BLOY

**I. La Femme pauvre** .......... 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**II. Le Désespéré** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

#### COLETTE

**Douze Dialogues de Bêtes** et une Préface de Francis Jammes .......... 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

#### LÉON DEUBEL

**Vers de Jeunesse. La Lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre et la Rose. Ailleurs.** Poésies diverses. Appendice. Préface de Georges Duhamel .................. 25 »

#### GEORGES DUHAMEL

**I. Vie des Martyrs, 1914-1916** .. 25 »
Le même .................. PF 60 »
**II. Civilisation** .................. 25 »
Le même .................. PF 60 »
**III. La Possession du Monde** .. 25 »
Le même .................. PF 60 »
**IV. Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**V. Confession de Minuit** .......... 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**VI. Deux Hommes** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

#### ANDRÉ GIDE

**I. La Porte étroite** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**II. L'Immoraliste** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

#### REMY DE GOURMONT

**I. Une Nuit au Luxembourg.** Couleurs .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**II. Le Fantôme. Histoires magiques** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**III. Physique de l'amour.** *Essai sur l'Instinct sexuel* .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

**IV. Le Songe d'une femme. Choses anciennes** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**V. Un Cœur virginal** .......... 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**VI. Lilith. Histoire tragique de la Princesse Phénissa. Le Vieux Roi. Théodat. Théâtre muet** ...... 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

#### CHARLES GUÉRIN

*(Œuvres complètes)*

**I. Le Semeur de Cendres,** avec une Notice et des Notes par Henry Dérieux .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**II. L'Homme intérieur. Derniers Vers** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**III. Le Cœur solitaire. Premiers Vers.** *(Fleurs de Neige. Joies grises. Le Sang des Crépuscules)* .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

#### FRANCIS JAMMES

**I. De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du Soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La jeune fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc.** ...... 25 »
**II. Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'Automne. Tableau d'Hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles** .......... 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**III. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis** .......... 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**IV. Le Roman du Lièvre. Des choses. Contes. Notes sur les oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses** ....... 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
**V. Méditations. L'Auberge des Douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques Hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée** .. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

#### RUDYARD KIPLING

**I. Le Livre de la Jungle,** traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières .................. 25 »
**II. Le Second Livre de la Jungle,** traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières .................. 25 »

# ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

### JULES LAFORGUE
(*Œuvres complètes*)

**I. Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune** ........ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**II. Poésies : Des Fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice.** (Notes et Variantes) ........................ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**III. Moralités légendaires** ........ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**IV. Lettres** I. (1881-1882). Introduction et Notes de G. Jean-Aubry ........ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**V. Lettres** II. (1883-1887). Notes de G. Jean-Aubry ................ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**VI. En Allemagne : Berlin, la Cour et la Ville. Une Vengeance à Berlin. Agenda.** Introduction et Notes de G. Jean-Aubry ................ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

### LOUIS LE CARDONNEL

**I. Poèmes. Chants d'Ombrie et de Toscane.** (*Carmina Sacra*) ........ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**II. Orphica. Epigrammes. Elégies chrétiennes. Méditations et Cantiques** (*Carmina Sacra*). **De l'une à l'autre Aurore** ................ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

### MAURICE MAETERLINCK

**I. Le Trésor des Humbles** ........ 25 »
Le même ................ PF 60 »

**II. La Sagesse et la Destinée** .. 25 »
Le même ................ PF 60 »

### JEAN MORÉAS

**I. Premières poésies. Poèmes et Sylves** ........................ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**II. Les Stances. Iphigénie** ........ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

### LOUIS PERGAUD

**I. De Goupil à Margot** ........ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

### RACHILDE

**I. Le Meneur de Louves** ........ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

### HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

**I. Les Médailles d'Argile. La Cité des Eaux** ........................ 25 »

**II. La Sandale ailée. Le Miroir des Heures** ........................ 25 »

**III. Les Jeux rustiques et divins** 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**IV. Les Lendemains. Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets** ...... 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**V. Poésies diverses. Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe** ........................ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**VI. Vestigia Flammæ et autres poèmes** ........................ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**VII. Flamma tenax. Ariane et autres poèmes** ........................ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

### ARTHUR RIMBAUD

**Vers et Proses.** Revus sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mis en ordre et annotés par PATERNE BERRICHON. **Poèmes retrouvés.** Préface de PAUL CLAUDEL ................ 25 »
Le même ................ PF 60 »

(Voy. MARCEL COULON, ISABELLE RIMBAUD)

### GEORGES RODENBACH

**I. La Jeunesse blanche. Vers d'amour. Le Livre de Jésus. Le Règne du Silence** ........................ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**II. Les Vies encloses. Le Miroir du Ciel natal. Plusieurs poèmes** 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

### ALBERT SAMAIN
(*Œuvres complètes*)

**I. Au Jardin de l'Infante,** augmenté de plusieurs poèmes ............ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**II. Le Chariot d'Or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase** 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

**III. Contes. Polyphème. Poèmes inachevés** ........................ 25 »
Le même ................ A 80 »
Le même ................ PF 60 »

### CÉCILE SAUVAGE

**Tandis que la Terre tourne. L'Ame en Bourgeon. Mélancolie. Fumées. Le Vallon. Primevère. Fragments. Pensées et Extraits de Lettres.** Préface de JEAN TENANT ................ 25 »
Le même ................ A 80 »

**MARCEL SCHWOB**

I. **Spicilège** .................... 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
II. **La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

**LAURENT TAILHADE**

I. **Poèmes élégiaques** (*Le Jardin des Rêves. Epigrammes. Nocturnes. Rêve antique. Six Ballades élégiaques. La Forêt. Vitraux. Poèmes en Prose*) 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
II. **Poèmes aristophanesques** (*Au Pays du Mufle. A travers les Groins. Résurrection. Dix-huit Ballades familières pour exaspérer le Mufle. Quelques variations pour déplaire à force gens*) .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

**JEAN DE TINAN**

I. **Penses-tu réussir!** *ou les différentes amours de mon ami Raoul de Vallonges* .................. 25 »
Le même .................. PF 60 »
II. **Aimienne ou le Détournement de mineure. L'Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse** .................. 25 »
Le même .................. PF 60 »

**ÉMILE VERHAEREN**

I. **Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze mois. Les Visages de la Vie** .................. 25 »
II. **Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille** .. 25 »
III. **Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
IV. **Les Blés mouvants. Quelques Chansons de village. Petites Légendes** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
V. **La Multiple Splendeur. Les Forces tumultueuses** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
VI. **Les Rythmes souverains. Les Flammes hautes** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
VII. **Les Heures claires. Les Heures d'après-midi. Les Heures du soir** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
VIII. **Toute la Flandre. I : La Guirlande des Dunes. Les Héros** .. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
IX. **Toute la Flandre. II : Les Villes à pignons. Les Plaines** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

**FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN**

I. **Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
II. **La Clarté de vie. Chansons à l'Ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
III. **L'Ours et l'Abbesse Saint-Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La Rose au Flot. L'Amour sacré** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
IV. **La Lumière de Grèce. Ancaeus. Le Délire de Tantale. Pasiphæ. Galatée. Pindare Sapho. La Légende ailée de Bellérophon Hippalide** 25 »
Le même .................. PF 60 »

**VILLIERS DE L'ISLE-ADAM**

(*Œuvres complètes*)

I. **L'Eve future** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
II. **Contes cruels** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
III. **Tribulat Bonhomet** suivi de **Nouveaux Contes cruels** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
IV. **Axël** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
V. **L'Amour suprême. Akëdysséril** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
VI. **Histoires insolites** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
VII. **La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
VIII. **Morgane. Elën** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
IX. **Isis** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
X. **Premières Poésies** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »
XI. **Propos d'Au Delà. Chez les Passants. Pages posthumes** .................. 25 »
Le même .................. A 80 »
Le même .................. PF 60 »

# BULLETIN FINANCIER

tembre aura été l'un des mois les plus défavorables que la Bourse ait connus. égociations sont demeurées peu importantes et les offres supérieures aux de- s. La baisse fut donc la note dominante dans tous les compartiments de valeurs nu variable, françaises et étrangères.

recul nouveau de la Cote a surpris. Il s'est produit en effet au moment d'une ration incontestable de notre crédit public. Cette amélioration a été constatée ment par une légère diminution du nombre des chômeurs secourus, par une ation de la moins-value des recettes de nos grands réseaux de chemins de fer, ne augmentation de l'encaisse d'or de la Banque de France et surtout par le de l'émission de Bons du Trésor 4 1/2 % à 3, 6 ou 10 ans.

aisse des valeurs françaises à revenu variable à des niveaux sans précédents plusieurs années semble donc injustifiable. Elle ne l'est guère en effet si l'on nt compte que des éléments de notre crédit public. Mais elle surprend moins si etient certaines indications concernant notre commerce et plus généralement ité des affaires en France.

constate alors qu'en août, les résultats de notre commerce avec l'étranger at- t la continuité du fléchissement de nos échanges; la valeur globale des marchan- importées ou exportées a été inférieure encore à celle de juillet, mois qui déte- e record de la baisse. Or, l'équilibre budgétaire repose sur le chiffre d'affaires ys. Il risque donc d'être compromis si notre commerce ne se ranime point. peut-il se ranimer, alors que la baisse de la livre sterling et du dollar aggrave le lre monétaire international et réduit la valeur or de ces rentrées invisibles que tuent les intérêts de nos placements à l'étranger ?

autre cause de la dépression boursière est la lenteur de réformes considérées e nécessaires. Les projets de grands travaux n'ont pas encore été exposés; et le rt de la Commission des emprunts or, qui devait être publié en juillet, n'était ncore établi fin septembre.

on ajoute à cela un sentiment de malaise dû à l'incertitude créée par l'approche ections cantonales et l'on comprendra pourquoi le marché financier n'est point u à vaincre son inertie et pourquoi ni la meilleure tenue de New-York ni le discours de M. Doumergue n'ont réussi à déterminer un revirement de la nce générale.

rentes n'ont pas échappé au malaise; leur tenue laisse à désirer alors que plu- fonds étrangers de qualité douteuse montrent de meilleures dispositions. Les turcs, serbes et roumains ont notamment progressé.

n que certaines banques d'émission : Banque de l'Algérie, Banque de l'Indochine nque de Madagascar constatent dans leurs situations mensuelles ou semestrielles ugmentation de leurs bénéfices, le groupe bancaire a été l'objet de réalisations. édit Foncier de France a été particulièrement attaqué par les baissiers, bien que itation du taux de l'intérêt conventionnel apparaisse de plus en plus comme sible dans les circonstances présentes.

valeurs d'électricité s'inscrivent en recul à peu près général; pourtant quelques s importantes, comme l'Union d'Electricité, l'Electricité de Paris, l'Electricité Seine et la Nantaise d'Eclairage, annoncent une augmentation de leurs ventes gie. Mais cette augmentation est-elle suffisante pour compenser le manque à r résultant des abaissements de tarifs ?

tes les valeurs de matières premières, charbonnages, mines, pétroles, caout- s et produits chimiques ont payé un lourd tribut. Les mines d'or elles-mêmes point bénéficié de la nouvelle chute de la livre.

Le Masque d'Or.

# MERCURE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie**
**Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie**
**Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**





TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1934.